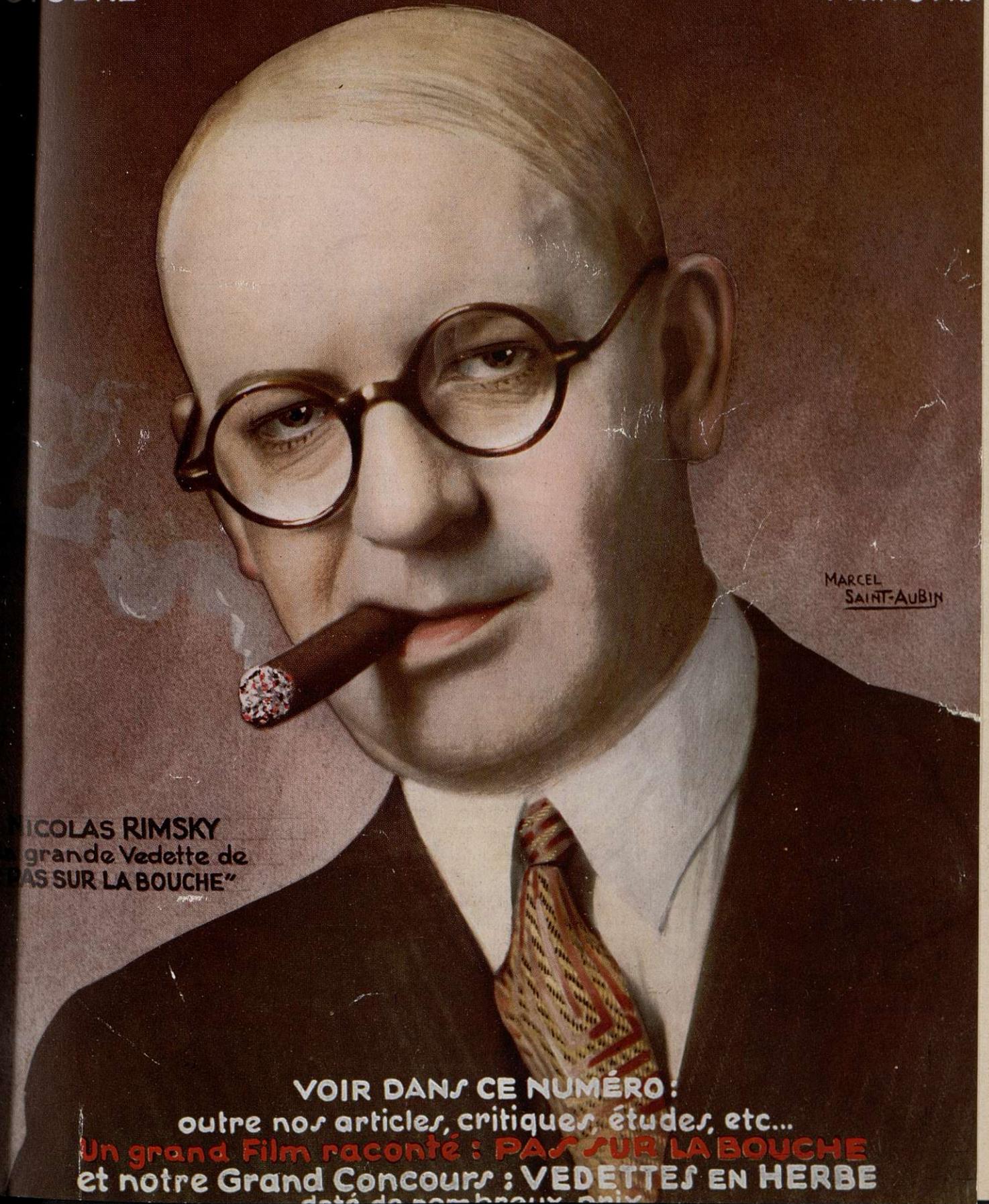


MAGAZINE

OCTOBRE

PRIX 6 FR.



NICOLAS RIMSKY
la grande Vedette de
"PAS SUR LA BOUCHE"

VOIR DANS CE NUMÉRO :

outre nos articles, critiques, études, etc...

Un grand Film raconté : **PAS SUR LA BOUCHE**
et notre Grand Concours : **VEDETTES EN HERBE**

**Plus de la moitié
des Cinémas
de la Région Parisienne**

parmi lesquels

L'OLYMPIA	FOLIES-DRAMATIQUES	LE DELTA-PALACE
LE COLISÉE	LE PALAIS DES FÊTES	LE PLAISANCE-CINÉ
Les ACT. "LE JOURNAL"	LE MONGE-PALACE	L'OLYMPIC
LES CAPUCINES	LE DANTON-PALACE	LE VANVES-CINÉ
LE CLICHY-PALACE	LE CINÉ ORNANO	LE CINÉ JEANNE-D'ARC
LA SCALA	LE NOVELTY-PALACE	L'ITALIE-CINÉMA
LE KINÉPHONE	LE FLORÉAL	LE CINÉMA LEGENDRE
LE CARILLON	LE PARMENTIER	Le CASINO de la NATION
LE PATHÉ-JOURNAL	LA MÉSANGE	Etc..., etc...
LE SECRÉTAN-PATHÉ	LE SPLENDID CINÉMA	

passent

"ÉCLAIR-JOURNAL"

Sonore et Parlant

La plus belle sélection
d'Actualités Cinématographiques
du Monde entier

"ÉCLAIR-JOURNAL"

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE FR. 1.000.000

Service Commercial et Distribution :
12, rue Gaillon, PARIS (II^e Arr^t)

Adresse télégraphique : CINÉCLAIR-PARIS

Téléphones : Louvre 14-18 ;
Central 32-04, 96-66 et 96-67

ADMINISTRATEUR UNIQUE :

CHARLES MICHEL

INGÉNIEUR DES ARTS ET MANUFACTURES

35, Avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie

PARIS (VIII^e)

Téléphone : ÉLYSÉES 81-56

1 9 3 1
MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

OCTOBRE

11^e Année.

Numéro 10.

Sommaire

Sport et Cinéma	3
<i>Marcel Cagné</i>	
Auprès de René Clair qui tourne « A nous la Liberté ! »	9
<i>Francia-Rohl</i>	
La rapide carrière d'Henry Garat	12
<i>Jean Valdois</i>	
L'Office et ses environs	17
<i>Lucien Wahl</i>	
Nos grands Concours : Vedettes en herbe	20
A propos de Brigitte Helm : La Leçon d'un échec	22
<i>C.-A. Gonnet</i>	
« Pas sur la bouche »	24
<i>Jean Hersent</i>	
Lettre d'un Marseillais qui a vu « Marius » à son fils demeuré à Marseille	30
<i>Jean de Mirbel</i>	
Le IV ^e Congrès catholique du Cinéma	49
<i>Joseph Brandicourt</i>	
Les Éphémérides du Cinéma	50
« Le Capitaine Craddock »	51
<i>Marcel-Albert Crance</i>	
La Question du métrage	54
<i>Claude Vermorel</i>	
La Mode féminine	55
<i>Marthe Richardot</i>	
Des Livres près de l'Écran	56
<i>Jacques Sempyé</i>	
La Farandole des éclats de rire	57
<i>Maurice-M. Bessy</i>	
Ce que nous verrons prochainement	61
Revue de Presse	62
<i>P. P.</i>	
Les Films du Mois	63
<i>M. C. et J. H.</i>	
« Ciné-Magazine » en Province et à l'Étranger	68
Courrier des Lecteurs	70
<i>Iris</i>	

ÉDITORIAL

Le même courrier nous apporte deux lettres de lectrices qui, à des points de vue différents, examinent le cinéma et ses rapports avec la jeunesse.

L'une nous félicite « d'attirer l'attention sur la puissance du film pour former le jugement de l'enfant... ».

L'autre nous écrit : « A mes fils et filles âgés de dix à quatorze ans, le théâtre n'est généralement pas accessible ; ils sont encore trop jeunes et s'estiment trop vieux pour prendre au cirque le plaisir que nous savons en tirer. Reste donc le cinéma. C'est fort bien. Cependant, depuis l'avènement du parlant, il m'est arrivé d'être souvent heurtée par certains mots, ceux-là mêmes que je leur défends de prononcer, que la rue et l'école se chargent évidemment de leur apprendre, mais qui prennent une valeur démesurée quand ils passent à travers l'écran. Loin de moi la pensée de demander aux auteurs d'édulcorer exagérément leur texte, mais ne leur est-il pas possible d'éviter l'emploi de certaines trivialités qui n'ajoutent rien à l'esprit de leur dialogue ? »

Ce desideratum, justifié il me semble, m'en a suggéré un autre.

Ne pourrait-on pas, comme cela se pratique dans certains pays, indiquer discrètement, pour les films un peu spéciaux, qu'ils ne sont pas recommandés pour la jeunesse ?

Il ne me paraît pas particulièrement indispensable, je l'avoue, d'expliquer à de jeunes cerveaux, avec détails à l'appui, l'art et la façon pour un voyou de faire voyager du portefeuille d'un honnête homme au sien propre l'argent qui lui est nécessaire et qui ne passe qu'en transit par le sac d'une femme légère !

Ce fut pourtant, développé tout au long, ce que nous enseigna un film récent, bon film d'ailleurs. Mais qui pourrait prétendre que c'est là un thème à exposer devant un enfant de douze ans ?

Il serait si simple de prévenir les spectateurs de la nature du film qu'ils vont voir et de laisser aux parents la responsabilité du genre de distraction... ou d'initiation auquel ils conduisent leurs enfants !

Le cinéma a trop à se défendre déjà contre des attaques imméritées pour qu'il ne prenne pas toutes les précautions possibles.

ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois, 35 fr. — Trois mois, 18 fr.
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr.
— (Pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 50 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.

Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e). Téléphone : Danton 36-67.

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).

Tél. : Trudaine 97-70 et la suite.

Annuaire Général de la Cinématographie

*L'Édition 1931-32
est sous presse
et vous parviendra
incessamment*

Pendant quelques jours encore,

vous pouvez bénéficier des prix spéciaux :

Paris, f^{co}, 25 fr. ; Province, 30 fr. ; Étranger, 40 fr.

Le prix de l'Annuaire sera majoré dès sa parution

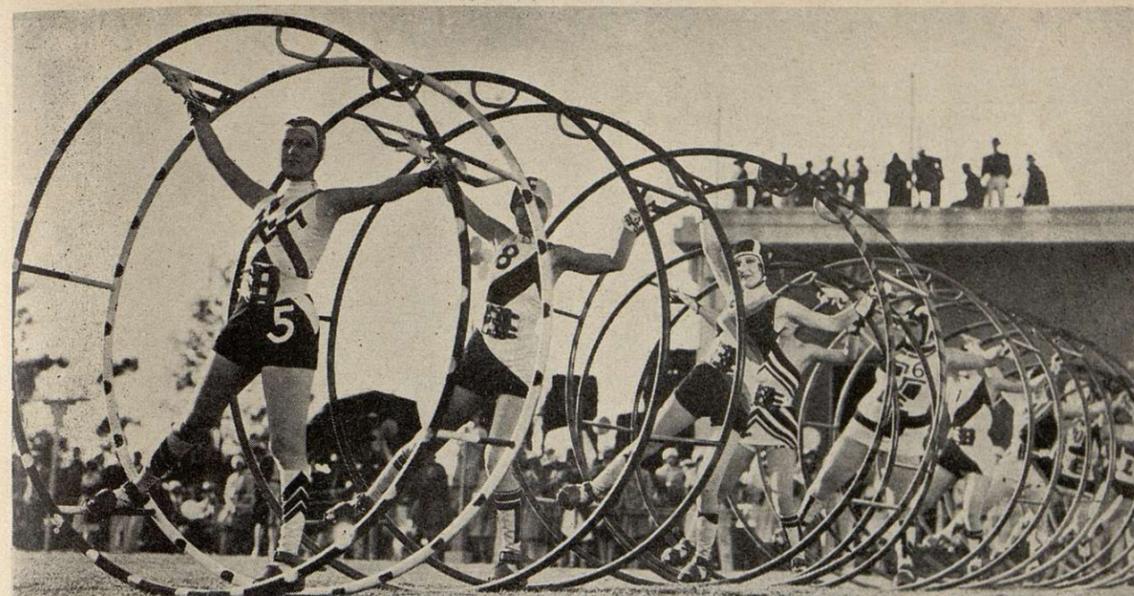
CINÉ-MAGAZINE, Éditeur

ARTISTES DE CINÉMA PHOTOGRAPHIES BROMURE 18x24

Extrait de notre Catalogue

69 Simone Vaudry	223 Mildred Harris	279 John Gilbert
70 Francesca Bertini	224 Séverin Mars	283 Ricardo Cortez
71 Claire Windsor	225 André Nox	286 Ronald Colman
72 Mae Murray	226 Gina Palerme	511 Jetta Goudal
73 Richard Barthelmess	227 Marion Davies	512 Jean Murat
74 Greta Nissen	228 G. de Gravone	513 Marcelle Chantal
75 Mae Murray	235 Gaston Jacquet	514 Greta Garbo
76 Adolphe Menjou	236 Raquel Meller	515 Marlène Dietrich
77 Bebe Daniels	237 Jean Angelo	516 Ramon Novarro
78 Norma Talmadge	238 Georges Vautier	517 Maurice Chevalier
79 Florence Vidor	239 Sandra Milovanoff	518 Charles Rogers
80 Gloria Swanson	242 André Roanne	519 Lily Damita
103 Léon Mathot	243 Maxudian	520 Henry Garat
105 bis Rud. Valentino	244 Charles de Rochefort	521 Jeanette Mac Donald
106 Norma Talmadge	246 Gaston Norès	522 Suzy Vernon.
109 Sessue Hayakawa	248 Enid Bennett	
114 Antonio Moreno	249 Douglas Fairbanks	
119 Norma Talmadge	250 Adolphe Menjou	
122 Douglas Fairbanks	251 France Dhélia	
123 William Farnum	252 Betty Blythe	
127 Pearl White	253 Huguette ex-Duflos	
131 Bebe Daniels.	254 Nita Naldi	523 Ch. Chaplin
161 Thomas Meighan	255 Richard Barthelmess	524 Lilian Harvey
163 Jean Toulout	261 Richard Dix	525 Willy Fritsch
183 Harold Lloyd	262 Mae Bush	526 Marie Bell
184 Alla Nazimova	263 Gloria Swanson	527 Joséphine Baker
185 Max Linder	264 Norma Shearer	528 Huguette ex-Duflos
189 Georges Biscot	266 Richard Dix	529 Annabella
212 Charles Ray	268 Nicolas Koline.	530 Jaque-Catelain
213 Lilian Gish	276 Léon Mathot	531 Albert Préjean
216 Viola Dana	277 Soava Gallone	532 Gary Cooper
221 Gloria Swanson	278 Ronald Colman	533 Dolly Davis
		534 André Roanne

Prix franco : 3 francs pièce. [Joindre les fonds en chèque postal (Paris, n° 309-08), chèque ou mandat.]



SPORT & CINÉMA



Le succès persistant, étonnant, prodigieux même, du *Roi des Resquilleurs*, cette bonne farce populaire, semble avoir enfin mis à l'honneur dans nos studios le film sportif trop souvent dédaigné au profit de mélodrames mondains et de tableaux de music-hall, loin de valoir celui-là par leur science, leur art — mais oui — et surtout loin de dégager cette vie fiévreuse, haletante, décuplée, d'un film où le sport est roi.

Certaines âmes chagrines se sont peut-être demandé à quoi tenait le succès, que leurs auteurs eux-mêmes étaient sans doute à cent lieues de supposer, du *Roi des Resquilleurs*.

Ne faut-il pas voir dans la vogue dont jouit le film de Pière Colombier et Pujol le fait qu'il a créé un type bien de notre époque et appelé à demeurer, un type qui est entré dans ce langage courant avec une sympathie non dissimulée ?

Qu'importe, après cela, que nos immortels rejettent ce mot que le public a adopté d'emblée et qui décrit brièvement et parfaitement certaines mœurs d'aujourd'hui.

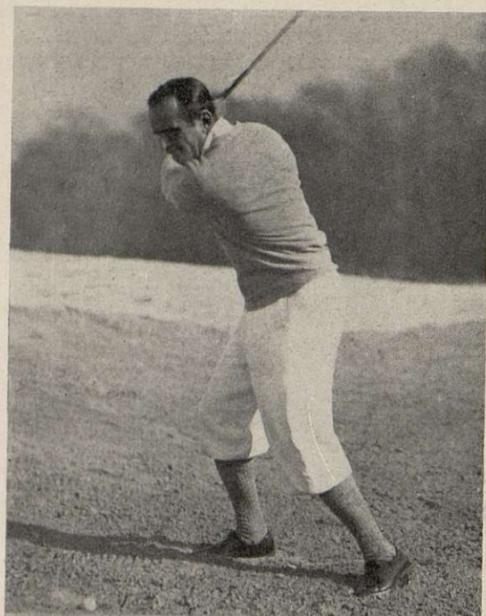
Le *resquilleur* ? Mais il est au sport ce qu'une *hirondelle* est au théâtre et un *non-ayant droit* aux présentations de films !

C'est le garçon débrouillard qui a rajeuni le bon vieux système D d'autrefois, qui semblait tombé depuis peu en désuétude. C'est le personnage roublard que chacun de nous a rêvé d'être, afin de déjeuner aux frais d'un restaurateur ; de payer le prix d'un complet celui d'un faux col, d'entrer sans bourse délier à un spectacle suivant sa préférence d'un jour et d'échapper trimestriellement aux rigueurs du terme !

Le *Roi des Resquilleurs*, mais il matérialise le désir qu'a chacun de nous « d'avoir » le voisin, de le rouler non pas par méchanceté, mais avec esprit et simplement pour satisfaire une petite vanité personnelle !

C'est pourquoi il nous semble que le succès du film de Colombier et Pujol tient avant tout à un facteur d'ordre psychologique.

De précédents films sportifs peuvent le dépasser en santé pétulante, en joie athlétique, en animation ou en entrain irrésistibles ; ce dernier a l'immense avantage de nous appor-



ter, même imparfaitement, la révélation du film sportif *vrai*, avec une sorte d'idéalisme collectif laissant derrière lui une impression de regret et de vie manquée...

* * *

Il n'en faudrait pourtant pas déduire que le cinéma est loin d'avoir rendu au sport tout ce qu'il lui a pris.

Et là encore, une fois de plus, la lumière nous est venue d'Amérique, à laquelle force nous est toujours d'en référer dès que l'on parle cinéma.

Dès 1917, l'intrépide Pearl White, au beau nom exotique, rompant avec la tradition, accouple, dans ses « sérials » sport et cinéma, ces deux faces sans doute les plus représentatives de l'époque contemporaine.

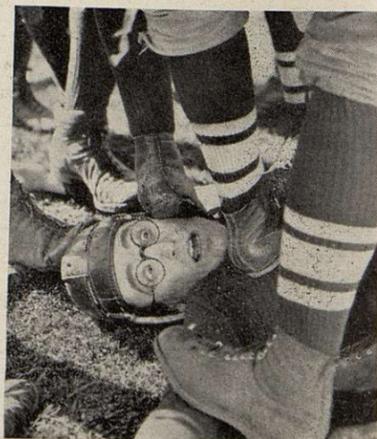
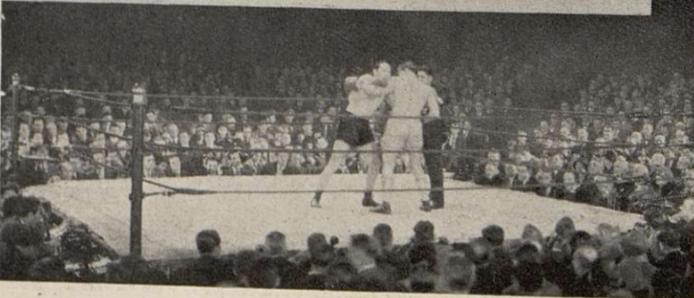
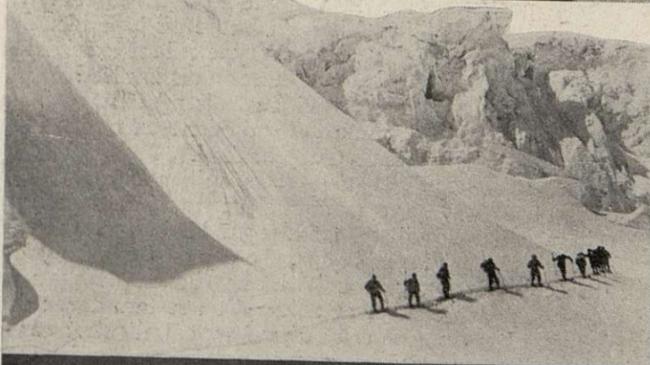
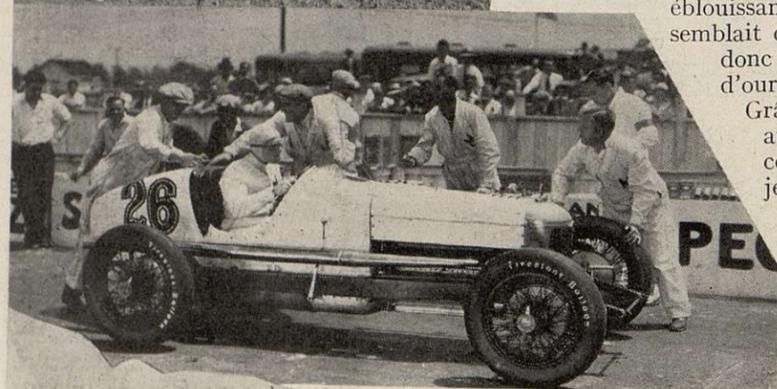
L'objectif collant à ses gestes, elle multiplie les prouesses athlétiques : saut, nage, course, et procure, à la force des poignets, au spectateur assis dans un confortable fauteuil, des sensations vertigineuses, affolantes et sans fin... ses premières sensations véritablement cinématographiques...

Puis vint Douglas, cet autre élixir de santé. Ce jeune Dieu musclé, ailé et bondissant, cette force de la nature accomplissait les pires performances avec une facilité éblouissante. Il s'arrêtait, un instant souriait, semblait dire : « Ce n'est rien, mais faites-en donc autant », et repartait sur un rythme d'ouragan.

Grâce à la force persuasive de l'écran, aux jeunes il communiquait de la confiance en soi, et aux vieux, une jeunesse nouvelle. Il rendait la vie plus fiévreuse et décuplait son intensité. Il vous armait pour la lutte avec l'existence ou, tout au moins, la rendait plus douce.

Hélas! lui non plus n'a pas échappé au fardeau des années...

Entre temps, apparurent les « hommes-bolides » : les Charles Hutchinson, les Eddy Polo, les Harry Piel, et ce bon gros Richard Talmadge, toujours ondulé impeccablement, qui cherchèrent à concurrencer en force, en souplesse et en précision le Douglas première nature, mais ne parvinrent jamais à rivaliser avec lui de



spontanéité, de brio et d'élégance, même si des films bien venus comme *L'Invincible Sparenta* nous ont laissé le souvenir d'acrobaties exécutées au péril d'une vie, mais avec un sourire qui, loin de vous reconforter, vous glaçait d'effroi. C'était là toute la différence...

Un redresseur de torts plus personnel, c'était Rio Jim, l'homme aux yeux clairs, dévalant, droit sur sa selle, pentes et collines de l'ingrate Arizona, brûlant les étapes sur son fougueux coursier, absorbant les paysages aérés pour, dans un nuage de poussière, voler au secours de l'ingénue martyrisée. Tom Mix fut son ombre avec, toutefois, plus de vulgarité dans la démarche et aussi un penchant plus vif pour les conflits plus mouvementés. Et également Buck Jones, avec sa figure de grand gosse et, encore plus près de nous, Ken Maynard, dont *Le Convoi maudit* nous apporta la première libération de la camera enfin soustraite à la tyrannie du microphone...

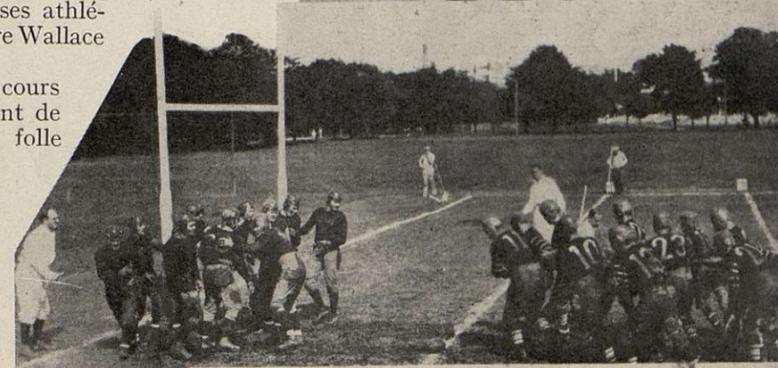
* * *

Cependant la révélation du film sportif, tel qu'on l'entend couramment aujourd'hui : celui qui, tout en se spécialisant plus particulièrement dans un sport, dose avec gentillesse sentiments et prouesses athlétiques, nous la devons à ce pauvre Wallace Reid.

Souvenez-vous comment, au cours de ces années 1922-23, au volant de sa quarante-chevaux, avec une folle impétuosité, il fonçait sur l'obstacle, ne s'arrêtant que lorsqu'il avait trouvé sur son chemin un cœur qui battait pour lui...

Depuis, combien de fois nous furent montrées les virtuosités d'as du volant. Combien de virages pris à la corde, d'accidents, de télescopages, de capotages réglés de mains de maître. Que d'autos de courses avons-nous vues, lancées à deux cents à l'heure, taches blanches minuscules sur le ruban d'une route rectiligne ou monstres vrombrissants rayant l'écran.

Courses de bolides, Coureur, Plein Gaz, titres courts, explosifs, évocateurs d'images se précipitant en tumulte, que *La Glace à trois faces*, avec sa déformation de la vitesse, a porté à son paroxysme.



Mais, plus encore que l'auto, la boxe a inspiré nos réalisateurs. Il n'est pas un amateur de cinéma qui n'ait eu un aperçu, assez peu reluisant, il est vrai, des milieux pugilistiques, qui puisse ignorer la fièvre d'un combat acharné parmi un public délirant d'enthousiasme, sous la clarté blafarde des plafonniers.

Si *Kid Roberts gentleman du ring* fut responsable de la popularité de Reginald Denny, de même *L'Imbattable* fit beaucoup pour la renommée de Monte Blue, boxeur gaucher; *Le Grand Événement* pour Robert Armstrong, *L'École du courage* pour le toujours sincère James Murray et *Son plus beau combat* pour le farouche Barthelmess.

Deux films de boxe récents, réalisés presque simultanément en Amérique et en France, *La Tournée du Grand Duke*, avec le pétillant William Haines, et *Un Soir de Rafle*, avec Albert Préjean, aux scénarios un peu fragiles, s'élèvent assez haut et occupent une des premières places grâce à une réalisation très souple et surtout à une interprétation d'une spontanéité jaillissante.

...Jem'aperçois que j'allais oublier l'étourdissant, le frénétique *Charlot boxeur* et son aboutissement: *City Lights*, où Chaplin, par son génie,



transforme un combat inégal et brutal en ballet d'une grâce ailée et malicieuse.

Le football et le rugby, par contre, n'ont pas encore trouvé leur poète de l'écran. Nous attendons toujours l'artiste qui chantera leurs mêlées, d'un désordre bien ordonné, avec leur singularité d'attitudes et d'ex-

pressions et surtout l'analyste qui nous rendra parfaitement l'esprit de coopération qui anime une équipe de onze ou quinze jeunes hommes désireux de s'assurer le meilleur.

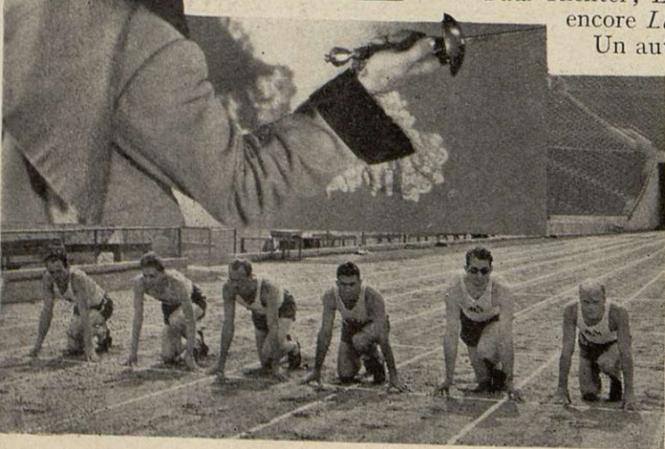
Néanmoins nous eûmes maintes fois la vision ample et diverse d'une foule houleuse, massée dans une tribune ou sur des gradins et ivre de clameurs; ainsi que la révélation de luttes brutales et cordiales tout à la fois entre deux clans resplendissants de force et de santé, avides de se dépenser et farouchement décidés à vaincre.

Hélas! tant d'efforts au service de scénarios bien mièvres! Que ce soit *Football* avec Richard Dix; *Le Champion du Stade*, avec Paul Richter; *Les Onze Diables*, avec Gustav Frølich, ou encore *La Grande Passion*, d'André Hugon!

Un autre sport cher à nos tourneurs de manivelle, c'est le sport hippique. Rarement, il est vrai, là encore, ils se sont mis en frais d'imagination, *Le Gagnant du Derby*, *Le Vainqueur*, *Casaque damier et Toque rouge*, pour n'en citer que trois, semblent avoir vu le jour chez le même scénariste, à l'invention assez limitée.

Le manque d'originalité est, avouons-le, assez largement compensé par le pittoresque, la lumière, le mouvement et la jeunesse de telles bandes, qui nous entraînent irrésistiblement dans leur tourbillon sans nous laisser le temps d'approfondir le conventionnel de certaines situations.

Jeunesse, lumière, santé, joie de vivre:



cela nous ramène tout naturellement à évoquer ce reconstituant vital qu'était *La Petite Championne*, avec Bebe Daniels et Charlie Paddock, ou encore *Premiers Baisers*, avec Charles Rogers, deux œuvrettes absolument enchantées, ayant pour thème la course à pied et dont la gentillesse et la grâce juvénile, communicatives en diable, nous faisaient retrouver les émois de notre adolescence.

Même chose pour *Le Bel Age*, où il s'agissait, cette fois, de basket-ball, que Marion Davies conduisait avec un brio et une pétulance dont cette femme extraordinaire, qui atteint la trentaine et paraît quinze printemps, semble avoir le secret.

Quant à l'aviation, doit-on la considérer comme une arme soit offensive, soit défensive, ou simplement comme un sport?

Dans ce dernier cas, passant sous silence les films de guerre, il nous reste *L'Escadre volante*, œuvre d'une adroite propagande, il est vrai, mais à laquelle la richesse, la photogénie d'une matière qui est bien la vraie poésie de notre temps, conférerait une sorte de beauté nue et attirante.

Descendons de ces hauteurs, au sens propre et au sens figuré, pour jeter un coup d'œil sur les hommes qui, penchés sur un guidon de bicyclette de course, reculent chaque jour les limites des records de vitesse.

Le cyclisme! Voilà certes, avec la nage pas suffisamment spectaculaire et le tennis, considéré bien à tort comme un passe-temps de jeune fille, un des sports

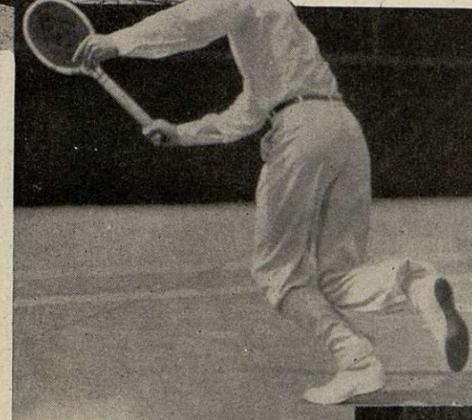
auxquels le cinéma n'a pas rendu suffisamment hommage.

Et ce ne sont pas *Le Roi de la Pédale*, *Champion du Monde* et autres *Ronde Infernale* qui nous feront changer d'avis...

De la nage, pourtant, nous gardons le souvenir de quelques belles, nettes et adroites images prises par Jean Vigo pour son film avec Taris. Quant au tennis, seul un passage du *Baiser*, de Jacques Feyder, curieusement photographié, nous a fait regretter un peu plus l'absence de toute œuvre où un des sports les plus décoratifs qui soient aurait la première place.

Nous avons gardé pour la fin le cas d'un des rares poètes du cinéma qui, ayant été tour à tour dans ses films: manœuvre, mécanicien, détective, explorateur au long cours, marin d'eau douce, opérateur, figurant, et j'en passe, a dû s'essayer successivement dans tous les sports. Nous avons nommé Buster Keaton, qui, incarnant la maladresse de l'homme devant la malice des choses, est physiquement cent fois mieux armé pour la lutte pour la vie que vous ou moi.

Depuis ses premiers films, depuis son impérissable maison démontable, Keaton, en butte à l'hostilité des éléments et des hommes, est entraîné dans une folle poursuite qui l'amènera Dieu seul sait où.



Impossible pour lui de s'arrêter. Il lui faut traverser tous les désastres avec distraction, négligence et une certaine incompréhension de la vie peut-être, mais toutefois en jouant constamment des muscles.

Il a été sportif pour l'amour d'une belle. Le 110 mètres haies, le saut à la perche et son envolée, le lancement du javelot et du poids lui ont inspiré une peur irraisonnée. Plus récemment, déployant des trésors d'adresse et d'agilité, aidé par un souffle étonnant, il a dû accomplir mille prouesses athlétiques effrayantes, afin de soustraire une jeune fille à la convoitise de l'équipage, tout entier d'un bateau de contrebandiers d'alcool.

Et demain, sans lui laisser aucun repos, cette même vieille comédie, à quelques variantes près, recommencera...

Inlassablement, dans sa course sans fin, Keaton, avec sa poitrine creuse et sa taille exiguë, devra vaincre l'hostilité des choses et la méchanceté des gens.

Heureusement qu'il a pour lui d'être familier à toutes les catastrophes de l'existence et du cœur !

Qu'on n'attende pas que nous parlions des films sportifs officiels, jusqu'ici totalement dénués du moindre intérêt.

Puisse seulement cette énumération fastidieuse de l'intrusion du sport dans le domaine du cinéma faire comprendre davantage ce que le second doit au premier.

Du sport, le cinéma n'a pas toujours tiré un merveilleux parti. C'est un fait qu'il a manqué trop souvent d'audace et d'originalité.

Si la jeunesse et la fraîcheur ont leur prix, il n'était, malgré tout, pas interdit d'approfondir au lieu de se contenter sempiternellement de la comédie aérée mais bien superficielle.

Neuf fois sur dix, le film sportif s'est donné comme objectif de conter un scénario dont le gabarit devait être familier.

S'agissait-il de boxe ? Inévitablement on nous montrait le moderne héros, qu'aime une tendre jeune fille, séduit par une femme fatale, et négligeant un entraînement pour, finalement, à la minute la plus désespérée, être sauvé par sa foi sportive.

S'agissait-il de sport hippique ? Il y avait à parier gros que nous n'éviterions pas la substitution du favori de la course, la manœuvre malhonnête se retournant contre son ou ses auteurs, comme on s'en doute.

Il faudrait tout de même admettre que ces grosses ficelles fi-

nissent par indisposer l'amateur de véritables films sportifs, celui à qui ne suffisent plus animation, mouvement et beauté de la forme, mais qui cherche une image plus près de la réalité; celui qui voudrait y trouver non pas seulement un motif d'optimisme, mais un moyen d'analyse et de lyrisme.

Qui nous donnera le film sportif que chacun de nous attend, et que *Le Roi des Resquilleurs* aurait été, si ses auteurs n'avaient délibérément choisi la grosse farce populaire ?

MARCEL CARNÉ.



— Est-ce aussi un sport ?

Cuprès de René Clair qui tourne à nous la liberté

LES studios de la Tobis, à Épinay, se sont effacés. Pure de lignes, éclatante de blancheur, une construction singulière les a remplacés pour permettre à René Clair de tourner quelques extérieurs de son prochain film : *A nous la liberté* !

Le réalisateur du *Million* s'est entouré de toutes sortes de précautions. Le service d'ordre habituel a été renforcé, et nul, à moins d'être le bénéficiaire d'une mesure exceptionnelle, n'a le droit de pénétrer sur le plateau où René Clair dirige les prises de vues, à l'abri des indiscretions rendues impossibles.

Après de veines démarches, je crus bon de signer un pacte d'alliance avec William Burk. C'est un personnage peu recommandable, — dans le film de René Clair, — mais ingénieux et serviable. Il me promet de faire de son mieux et me donna l'espoir que je pourrais bientôt faire la nique aux règlements. Je ne demandais qu'à le croire. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que Burk réparaissait, la mine déconfit :

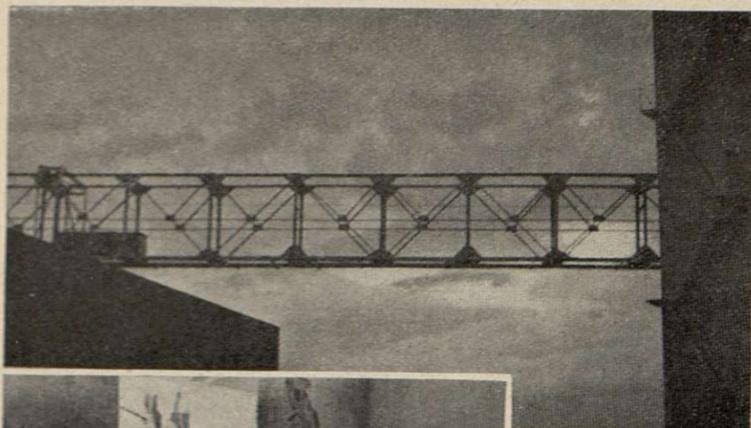
— René Clair sait que vous êtes là, mais il ne veut voir personne sur le plateau, et, comme il paraît nerveux, il eût été maladroit d'insister...

Le hasard m'ayant appris qu'un administrateur avait un rendez-vous avec une ravissante jeune femme blonde, je fis en sorte de me trouver au lieu et à l'heure convenus, et j'attendis en pure perte jusqu'à ce qu'un auxiliaire anonyme, touché de mon air de détresse, m'offrit une excursion très discrète en zone interdite, que j'acceptai avec reconnaissance.

Silencieusement, nous errâmes dans la pénombre. De loin, je vis des êtres se mouvoir dans une lumière d'une qualité inconnue. Un décor immatériel se laissait à peine deviner. Je voulus avancer, mais mon compagnon me retint si impérieusement que je demeurai clouée au sol. Craignant une nouvelle tentative de ma part, il s'empressa de me faire sortir.

Digérant, assez mal d'ailleurs, ma déconvenue, je me promenai dans les jardins, où je rencontrai Raymond Cordy. J'hésitai à reconnaître l'ancien chauffeur





de taxi du *Million* dans cet homme du monde. Raymond Cordy a fait son chemin. Comme je l'interrogeai, non sans une arrière-pensée qu'il devina tout de suite, il me répondit avec subtilité, me laissant dans le domaine des suppositions. Je l'entends me dire :

— Ce que je suis?... Hum ! Vous m'embarrassez énormément. Un individu très spécial, non identifiable.

Le costume d'une élégance sobre, la perle véritable qui fixe le nœud de la cravate, les mains soignées dénotent une condition sociale, même provisoire.

— René Clair m'a fait tourner dix bouts d'essai avant de m'engager pour ce film. J'ai incarné dix personnages qui n'ont aucun point commun entre eux.

J'apprends ainsi que je n'avais devant moi qu'une « apparence » de Raymond Cordy, lequel fut au cours de ses réincarnations successives qui se confondent dans ma mémoire :

Un chemineau.

Un bagnard.

Un homme riche.

Un homme pauvre.

Un banquier.

Un homme honnête.

Un voyou.

Un monsieur « comme il faut ».

Un héros.

Un pleutre.

— Les autres interprètes ont-ils subi la même épreuve?

— Non. Je suis le seul...

Je sus encore que Raymond Cordy occupait, — mais pour combien de temps? — le poste de directeur d'une vaste usine, conçue selon des formules nouvelles. Le travail à la chaîne, l'embauche, illustrant typiquement cette entreprise ultra-moderne.

Une cote grise enveloppait la silhouette de cet ouvrier en qui je reconnus Henri Marchand. Il tourne son premier film, et le rôle principal d'*A nous la liberté!*. C'est un garçon extrêmement sympathique par une franchise souriante, l'expression à la fois douce et énergique, le clair regard, furtivement mélancolique, réjouit le plus

souvent, et cet air de naïveté qui n'est jamais dupe. Un homme : une personnalité.

Le patron et l'employé s'entendent à merveille.

L'arrivée inopinée de René Clair nous surprit. Il semblait de bonne humeur, et les traits reposés n'étaient pas ceux d'un homme qui crée dans la douleur. Je les détaillai avec l'étonnement de ne découvrir d'autres marques que certain sillon que creuse la volonté sur un front de jeune homme. J'exprimai le motif de ma visite.

— Revenez demain... si l'on vous y autorise. Cela ne dépend pas seulement de moi.

Grâce à M. de Cosmi, j'ai pu, sans encombre cette fois, pénétrer au cœur du studio interdit et voir travailler René Clair, demeuré aussi maître de lui dans la tension de tout son être vers le résultat voulu, organisé. Il ordonne avec méthode, le minimum de paroles, le mini-

mum de gestes dont chacun a son effet immédiat. Ainsi pas de gaspillage. Le décor entrevu la veille prend ses proportions vraies, harmonieuses. René Clair tourne une scène entre Raymond Cordy et Henri Marchand, dans le bureau de l'usine dont on aperçoit, par l'immense baie qui occupe le fond de la pièce, les bâtiments et les cheminées à l'alignement. La lumière obéit, docile, aux injonctions du metteur en scène. René Clair précise à ses interprètes les moindres intentions qu'ils doivent rendre sensibles. De Raymond Cordy je n'aperçois que deux semelles posées sur le bord de la table dite de travail. Si l'attitude d'Henri Marchand est celle d'un employé respectueux, Raymond Cordy a adopté une pose dépourvue de morgue et qui supprime les distances.

La présence sur le bureau d'un chapeau melon, de gants de cérémonie, d'une bouteille de champagne et de deux coupes donne le ton de cette entrevue.

Le col interminable de la girafe s'incline, et le tympan délicat du « micro » capte les paroles fredonnées par Raymond Cordy sur la musique de Georges Auric :

*Quand on est libre, on fait tout ce qu'on veut,
On vit heureux...*

Henri Marchand sourit à cette perspective et approuve d'un hochement de tête. Sa mimique est significative. René Clair est satisfait. On va tourner.

— Êtes-vous prêts? Ne répondez pas tous ensemble!

Le maquillage de Raymond Cordy, sous l'influence des projecteurs, se liquéfie au point de constituer un danger. Le maquilleur réclamait une tête, on la lui donne. L'opération s'effectue derrière un rideau. Quand Raymond Cordy revient, il faut se mettre en quête de son partenaire, qui s'est éclipsé.

— Ils profitent de la moindre seconde où on n'a pas besoin d'eux pour s'en aller...

René Clair donne des signes d'impatience, mais déjà chacun a repris sa place. La scène se déroule au rythme prescrit. René Clair commande à l'orchestre, aux acteurs, à la lumière, au son... Huit fois consécutives on « remet ça », et la perfection est enfin atteinte.

Que sera le prochain film de René Clair? Le scénario est tenu secret. Les seules photographies réalisées jusqu'à présent risqueraient de fausser le caractère de l'œuvre... Des grilles de pénitencier... L'usine. Ces images évoquent de sombres histoires. D'autres suivront, et nous retrouverons cette fantaisie rebondissante, attendrie, cocasse et ravissante.

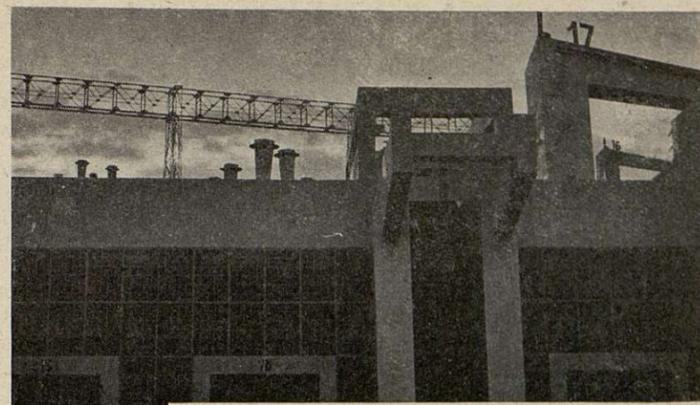
Quelqu'un a fort bien dit de René Clair : il excelle à être populaire sans vulgarité. C'était un homme du peuple qui parlait, un machiniste, et j'ai été frappée par la justesse de cette observation.

René Clair a signé l'accord de l'intelligence et de la sensibilité. Sa production est marquée de son sceau toujours original et qui jamais ne brutalise. René Clair est un poète qui s'est assimilé un moyen d'expression dont d'autres cherchent en vain la clef...

Il a remis le rêve en liberté. Simplement.

FRANCIA-ROHL.

(Ces photos qui illustrent cet article sont extraites de « A nous la liberté! ». Elles nous laissent entrevoir la profonde originalité du prochain film de René Clair.)





Du Music-Hall

La rapide d'HENRY

La première fois que nous vîmes Henry Garat, ce fut dans une revue fastueuse du Moulin-Rouge, où, entre deux somptueux défilés de plumes et de diamants, souriant et désinvolte, il venait débiter quelques chansonnettes, pas méchantes, mais au rythme vif et aux motifs faciles à retenir.

Rien ne nous apparaît plus désagréable et présomptueux tout à la fois que de jouer au devin. Pourtant nous ne pouvons nous empêcher de songer que ce jour-là, en contemplant le jeu plein de spontanéité de Garat, l'entrain dont il faisait preuve, l'animation qu'il conférait à ses couplets, mimés, chantés et dansés, suivant une formule qu'on appliqua rarement avec autant d'à-propos, nous ne pûmes nous empêcher de songer au besoin qu'avait le cinéma français de telles forces vives, jeunes et enthousiastes...

Les mois passèrent... Dans le firmament théâtral, petit à petit, doucement mais sûrement, Garat se taillait une place enviable. Sur les affiches, son nom grandissait à vue d'œil, comme s'il eût été inscrit sur un ballon en baudruche que s'amusaient à gonfler des bambins turbulents. Tour à tour, le Casino de Paris et le Moulin-Rouge se disputaient ses services. Il fut un moment le partenaire de notre Miss nationale et toujours vaillante, au même

De haut en bas : Un récent portrait d'Henry Garat à la ville. — Les trois inséparables copains du « Chemin du Paradis ». — Pierre Magnier confie à son fils une mission délicate. — Henry Garat et son fardeau précieux : Lilian Harvey.



... à l'Écran.

carrière GARAT

titre que le charmant et nonchalant Earl Leslie...

Mais, si « l'usine aux plaisirs » le comptait parmi ses heureux élus, « l'usine aux images », avec un entêtement farouche et obstiné, lui refusait encore toute hospitalité.

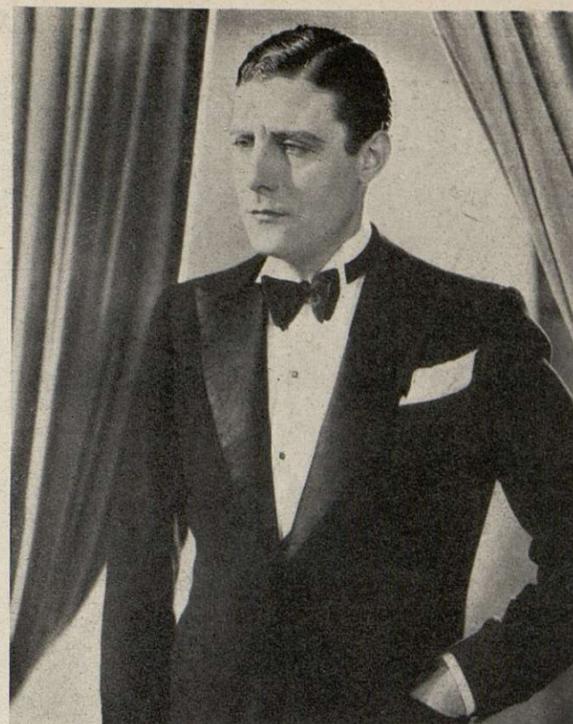
C'était le temps du muet ; la période, enfin révolue, de l'avancement à l'ancienneté ; où le cinéma avait alors ses vedettes attitrées, ses grands Mogols, comme a dit Dekobra, défendant avec acharnement l'accès de leur sanctuaire à tout talent désireux de se manifester.

On sait où cela faillit nous mener...

Comme tant d'autres, Henry Garat, rongé par ses poings, dut se confiner dans le théâtre. Avec autant de facilité, il fut tour à tour comédien, compère de revue, fantaisiste et chanteur de music-hall. Il joua en France et à l'étranger un grand nombre de revues et de sketches ; changeant de costume quinze fois par soirée, étant successivement « Don Juan » dans le tableau des *Amours célèbres*, « l'épingle de cravate » dans celui des *Bijoux tentateurs* et le pionnier hirsute du sketch réaliste de *La Pampa en feu*.

Vinrent les temps héroïques, l'aurore du parlant, l'affolement, les engagements douteux, les célébrités éphémères et les retours au néant.

De haut en bas : Garat en parfait homme du monde. — Perplexe... puis souriant dans « Flagrant Délit ». — Admiratif devant le charmant spectacle qui s'offre à son regard dans « Le Chemin du Paradis ».





En haut, à gauche : « Princesse, à vos ordres ! » — A droite et en médaillon : « Rive gauche ». — En bas, dans « Le Congrès qui danse », en tzar de toutes les Russies, il répond au salut du capitaine Craddock (Jean Murat).



A quelque chose malheur est bon, dit un proverbe. C'est sans doute un des rares qui soient vrais, puisque, à la faveur de ces bouleversements, nous eûmes quelques révélations de talents nouveaux, qui, inconnus il y a deux ou trois ans, voient briller aujourd'hui leurs noms au firmament cinématographique.

Parmi eux : Henry Garat.

C'est le producteur-réalisateur Marcel Vandal qui, simple spectateur d'un music-hall fameux, découvrit un jour Henry Garat, alors que celui-ci, comme chaque soir, charmait les spectateurs par son entrain et son bagout de petit gars de Paname. Or, Marcel Vandal cherchait un jeune premier pour un film que devait tourner E.-A. Dupont. Présentation entre deux changements de décors,

parmi les machinistes qui s'affairaient... Colloque à bâtons rompus, couvert par les coups de marteau préparant la grande scène du « deux »... Sonnerie annonçant la fin de l'entr'acte... Séparation brusque tandis que se lève le rideau...

Mais rendez-vous ultérieur a été convenu, et trois semaines ne se sont pas écoulées qu'un contrat liant l'interprète au metteur en scène est signé. Encore un mois, et l'on donnera le premier tour de manivelle. Garat ne se tient plus de joie, il vient de réaliser un rêve de plusieurs années...

A vrai dire, ses débuts dans *Les Deux Mondes* ne furent pas très heureux. Le rôle dramatique, austère et froid, qui lui avait été dévolu aux côtés de la fraîche Mary Glory et de Maxudian, dans cette histoire par trop mince de progroms, ne convenait pas exactement à son tempérament. Chacun comprit, heureusement, que la faute incombait au metteur en scène, trop sûr d'un talent qui ne pouvait tout...

Mais les portes du sanctuaire s'étaient ouvertes toutes grandes devant l'interprète, et c'était, pour lui, le principal.

Nos Maîtres les domestiques, qu'il tourne peu après à Londres, film pauvre s'il en fut, permet cependant de le juger plus équitablement. Et déjà se prépare, dans le secret, la grande révélation du *Chemin du Paradis*.

Si le cinéma parlant, malgré ses trois seules années d'existence, compte des œuvres plus fortes comme *Hallelujah*, la version américaine de *The Big House* ou *L'Opéra de Quat'sous*, aucune cependant n'a fait davantage époque que *Le Chemin du Paradis*. A beaucoup, l'œuvre de W. Thiele a montré une des voies à suivre, et l'influence qu'elle a eue sur un René Clair, par exemple, — nous pensons au *Million*, — n'est pas niable.



En haut : Baiser en deux temps (« Delphine » et « Rive Gauche »). En médaillon : le sympathique sourire d'Henry Garat. En bas : un chef du protocole qui n'a pas l'air très satisfait des services de l'officier attaché à son cabinet.

Pour en revenir à Garat, il trouvait dans cette œuvre légère et trépidante, bien venue, aux images parées de santé, de gaieté insouciant et de joie de vivre, matière à exprimer librement et entièrement ses dons de fantasiste, de chanteur, de comédien et d'adroit danseur.

Comme en se jouant, sans insistance aucune, il fut un des « Trois Fauchés » mémorables, prenant la vie comme elle vient, souriant de ses malheurs mêmes, confiant dans sa chance qui allait lui apparaître bientôt sous les traits gracieusement mutins de la blonde et frêle Lilian Harvey, démon espiègle et turbulent, en proie à de passagères crises de mélancolie sentimentale.

La bande qui avait la lourde tâche de succéder à ce capiteux comprimé d'optimisme risquait de nous décevoir. Ce fut *Flagrant Délit*, et il n'en fut rien... car la trame banale tissée par Louis Verneuil et ingénieusement enjolivée par Hanns Schwartz, Garat l'agrémenta encore de sa verve pétillante et de son sourire convaincant. Bref il sut lui communiquer cette légèreté de chez nous, ce bouquet bien parisien dont elle manquait parfois.

C'est alors que, désireux de s'amender, le cambrioleur, pourtant décoratif, de *Flagrant Délit* devint l'officier de belle prestance de *Princesse, à vos ordres*. Ce délicieux conte bleu, lui ayant permis de retrouver pour sa grande joie le petit démon exubérant, boudeur et spirituel du *Chemin du Paradis* : Lilian Harvey, il fut tout d'abord, avec une soumission feinte, aux ordres de cette princesse qui voulait se faire passer pour une simple manucure. Vous savez comme moi comment il sut, par la suite, tout au cours de ces images liées langoureusement sur un rythme enveloppant de valse viennoise, trouver les mots câlins et enjôleurs qui renversèrent les rôles.



Lilian Harvey ! Henry Garat ne cache pas la sympathie affectueuse que lui inspire sa jolie camarade, et combien il est heureux, chaque fois qu'il le peut, de l'avoir pour partenaire !

N'en déduisez d'autre conclusion que le fait qu'il attache beaucoup d'importance à jouer avec telle actrice plutôt qu'avec telle autre. Mimer une scène d'amour avec une artiste qu'il déteste ou simplement lui déplaît lui semble au-dessus de ses forces de comédien.

Il ne peut feindre un sentiment qu'il ne ressent aucunement. Comprenez bien : il a besoin d'être lui-même, de rester naturel devant la camera, comme il est naturel dans la vie privée, exempt de prétention ou de fausse modestie.

Quand, revenu en France, après un long séjour à

la Ufa, Alexandre Korda le pressentit pour interpréter un compositeur de musique, jeune et inconnu, gâchant sa belle jeunesse du Jockey à la Coupole et de la Coupole au Jockey, dans *Rive Gauche*, il demanda à réfléchir.

L'expérience des *Deux Mondes* lui avait été salutaire. Et ce n'est que lorsqu'il « sentit » le rôle, que lorsqu'il fut certain de pouvoir vivre son personnage, qu'il accepta.

De là peut-être le naturel dont il fit preuve dans ce rôle de bohème contemporain, gouailleur, mali-

Enfin il achève actuellement à Berlin, à nouveau sous la direction de Hanns Schwartz et en compagnie de la toute charmante Lilian Harvey, *Le Congrès qui danse*, dans lequel il paraîtra sous les traits d'un jeune tzar de l'ancienne Russie.

Ici, hélas! se bornent nos renseignements sur le souriant jeune premier du *Chemin du Paradis*; sur l'homme à la silhouette élancée et sportive, mince et solide, d'un moderne achevé, au visage aux lignes pleines, d'une réelle et expressive séduction, sur l'artiste enfin, qui sait avec autant de faci-



Il suffit d'un regard qui se pose sur nous par hasard.

cieux, très parisien enfin et qui semblait n'avoir fait, toute son existence, qu'escalader les tabourets de bars, « au péril de sa vie » ajouterait un humoriste.

Lorsque ces lignes paraîtront, *Delphine*, que Garat a tourné également pour Paramount, nous aura été présenté.

lité désinvolte conduire de nerveux bolides à cent vingt à l'heure, esquisser un pas de danse hardi mais toujours gracieux ou soupirer à l'oreille de ses partenaires, tout en valsant, un air au rythme tendre et enjôleur.

MARCEL CARNÉ.

L'Office et ses environs

Il est encore plus rare au cinéma qu'au théâtre que le domestique joue un rôle important ou, du moins, intéressant. Aucun individu n'est moins varié que lui à l'écran. On dirait que la vie ne présente aucune nuance chez les membres de la profession. Un récent livre de M. Paul Achard, *Mes Bonnes*, présente une fameuse diversité de servantes, mais on ne lui empruntera pas d'exemples ici. Il nous suffira de montrer quelle vénération les auteurs de films de tous les pays ont pour le traditionnel et le conventionnel lorsqu'il s'agit des professionnels de la cuisine et de ses environs. Quant aux concierges, c'est pis encore. Et, presque toujours, on les confine dans le comique idiot. On les voue aux cuirs à perpétuité, comme s'ils étaient d'anciens rédacteurs de sous-titres de films qu'on a enfin remplacés par des « idioles ». Il est vrai qu'on les déclare, dans certains journaux, habitués des présentations, ce qui est absolument faux. Reconnaissons que leurs loges les retiennent et qu'ils exercent, malgré tout l'archaïsme de leur rôle, un des métiers les plus emprisonnants qui soient.

Le domestique le mieux traité par le cinéma, c'est le nègre. Paradoxe ! Dans un pays où le noir est considéré comme inassimilé et comme inférieur, c'est lui que l'écran ménage le plus. La vieille bonne de couleur ou le serviteur aux lèvres épaisses semblent, dans les films américains, faire partie de la famille des maîtres et demeurer les seuls, même, à qui on ne reconnaît nul défaut. Griffith en a montré plusieurs exemplaires, tout en leur donnant une note comique, ainsi dans *La Nuit mystérieuse*, où, d'ailleurs, le personnage était interprété par un blanc assez bien noirci, mais par trop.

Le vieux valet de chambre est familier avec son maître dans le vaudeville et respectueusement amical dans la comédie. Voyez *L'Amant de minuit*, où M. Marcel Simon représente le domestique dévoué au point de ne pas toucher de gages et, dans *Les Fugitifs*, le bon domestique âgé prendre place à table auprès du maître abandonné par sa femme.

Dans l'opérette, la bonne s'appelle soubrette, comme à la Comédie-Française, et elle danse. Exemple : Lilian Roth dans *Parade d'amour*. Elle danse même avec un camarade de l'office (Lupino Lane).

Dans deux films policiers consécutifs, une femme de chambre vole et, chaque fois, le rôle est joué par la même artiste : M^{me} Hélène Manson, qui sait pourtant interpréter autre chose.

La plus belle figure de domestique que le cinéma ait donnée est peut-être celle de *La Servante*, de M. Jean Choux, interprétée par M^{me} Thérèse Reigner. Ici, on s'est éloigné de la convention sans



rien démolir et en utilisant à merveille des paysages reconfortants.

Une des plus amusantes situations, d'autre part, est celle du garçon d'étage personnifié par Menjou dans le film tiré d'une excellente comédie de M. Alfred Savoir.

**

On ne prétend pas passer en revue, ici, tous les domestiques parus au cinéma, mais rappeler que leur profession peut inspirer des scènes de caractère. Alors que le théâtre est pillé par l'écran, celui où il y a des domestiques intéressants est plutôt négligé. Sans recourir au *Petit Voyage*, de Labiche, où un serviteur crache dans un plat, ni au livre où M. Vincent Brion fit une remarquable description du monde de l'office (M. Brion, sous le nom de Frédéric Mauzens, concourt, à Hollywood, à l'élaboration de films en français), je verrais avec plaisir un véritable homme de cinéma composer une *Germine Lacerteux*.

Il y a quelques mois, nous avons vu, sur la scène, une adaptation du *Journal d'une femme de chambre*, extrêmement adroite, et d'une réussite imprévue. Ajoutons qu'un rôle important était tenu par un acteur que nous ne voyons plus au cinéma, M. Paul Hubert, qui y était fort bien. Quant au personnage principal, il était joué par une artiste remarquable, que je signale aux dirigeants du cinéma, M^{lle} Isabelle Kloukowski. Et M. Chaumont mérite aussi d'être retenu.

Ce souvenir m'en rappelle un autre, qui ne présente aucun rapport avec les rôles de domestiques.



De haut en bas : Clarence Brown dirigeant le classique et imposant cuisinier dans un film inédit en France. — Georges Davis, l'inénarrable plongeur du « Petit Café ». — Une scène des « Deux Timides », de René Clair. Au fond, la bonne truculente campée par Madeleine Guitty.

Ce n'est pas une raison pour l'oublier. Il s'agit d'une pièce jouée sur la même scène (la Renaissance) par une artiste de très grande valeur, Mme Claire Prémore, qui vient de mourir. Après avoir vu cette pièce, je me demandais : « Le cinéma n'a jamais utilisé une pareille comédienne ?... »

Or, à propos de Claire Prémore, Comœdia a publié un article d'éloges amplement mérités, où on lisait un passage qui m'a étonné et désolé. En effet, voici : « Malheureusement, elle avait les qualités morales de son art. Elle apprit à ses dépens que la gloire est presque toujours aux plus malins et non aux meilleurs. Elle était, d'ailleurs, tourmentée par l'idée que la comédienne n'a même pas la perspective — fût-elle illusoire — de la postérité. Mais elle était « honnête femme », et elle savait que c'était son seul, mais grave défaut. »

Ainsi, au théâtre, c'est un défaut que de demeurer « honnête femme » ! Je m'étonne d'autant plus d'une telle assertion que je fus stupéfié, il y a quelques mois, d'un jugement, dont on a d'ailleurs fait appel et en vertu (en vertu !) duquel un enfant n'était pas confié à la garde d'un parent à cause de la profession d'acteur. C'était, certes, un déplorable jugement, mais celui que donne notre confrère sur le « défaut » d'honnêteté, qu'en pensez-vous ?

Je veux croire qu'il y a là exagération ; je veux croire aussi qu'au cinéma toute femme qui veut réussir y parvient uniquement à cause de son talent.



Et les grooms ? Simples commissionnaires, en général, sur qui, jusqu'à présent, on ne s'est pas arrêté. Il n'y a pas lieu, sans doute, de le déplorer. La bonne à tout faire n'a jamais été étudiée au cinéma comme dans la pièce de Bénédière, *Les Tabliers blancs*, non plus que la nourrice le fut dans *Les Remplaçantes*, de M. Brioux. Pourtant, le personnage est à la fois intéressant et émouvant. Le troupière grotesque est devenu rare depuis la disparition du pantalon rouge, en même temps que le bonnet à long ruban des nourrices dans le domaine du musée des costumes, mais la nourrice demeure. C'est dans le film présenté en France sous le titre d'*Une Femme qui*



Après cette digression, faut-il revenir aux domestiques ? Nous en avons certainement oublié, mais nous n'avons pas le droit d'oublier le cuisinier, qui, au cinéma, prime la cuisinière.

Dans quelques comédies franco-américaines où Menjou est l'élégant monsieur, le cuisinier, tout épisodique qu'il soit, se campe avec envergure. Souvent, le maître-coq est Chinois et bon enfant. Celui du *Loup des mers*, un des personnages les plus pittoresques de Jack London, mérite une mention particulière. Trois fois, ce Thomas Mugridge a été porté à l'écran. C'est lui qui, ayant eu une jambe mangée par un requin à cause de son capitaine, crève les yeux de celui-ci. Mugridge, vantard et sale, dit : « C'est une habitude que j'ai, sur les navires, de me mettre intime avec le commandement. J'ai des tas de trucs pour me faire apprécier. C'est ainsi qu'avec mon précédent capitaine j'étais ami comme cochon... » Dans *Le Loup des mers*, on ne le dirait pas.

* *

tombe qu'elle a été, sans doute, le mieux située, mais seulement au début, car on ne se contente pas de l'obliger à s'occuper des enfants d'autrui, elle va très bas, ensuite, douloureusement, mais peut-être nous éloignons-nous de la domesticité moderne pour remonter au servage, qui, lui, a inspiré des œuvres d'importance et, par exemple, *Poli-kouchka*, l'histoire du pauvre malchanceux, un des premiers films soviétiques, et *Les Serfs*, où brille Heinrich George.

Quant aux valets des *Trois Mousquetaires*, c'est encore d'une autre catégorie qu'ils font partie, et surtout ils semblent de la fantaisie de comédie.

* *

Il y a les ordonnances. Très peu tiennent un rôle important. Vous pensez bien que je ne veux pas insister sur *Le Tampon du capiton*, mais on n'oublie pas *L'Ordonnance*, drame émouvant, brutal, inspiré par une célèbre nouvelle de Maupassant à M. Tourjansky.

* *

De profession plus neuve, les chauffeurs sont peut-être les membres du personnel domestique les plus exploités par l'image animée ; ils sont complices d'une bande, ou princes russes exilés, ou ahuris du genre Chester Conklin. Parfois, ce sont des gentilshommes travestis par amour.

Comme il y a des princes russes chauffeurs, il y a d'anciens millionnaires, jeunes, qui se font domestiques dans leur propre



De haut en bas : Le portier d'hôtel typé magistralement par Emil Jannings dans « Le Dernier des Hommes ». — « Madame m'a sonné ? » semble dire Menjou dans « La Grande-Duchesse et le garçon d'étage ». — Une soubrette et un maître d'hôtel sympathiques dans « Nos Maîtres les domestiques ».

maison : MM. Saint-Granier et Henry Garat ont chacun tenu un rôle de ce genre.

Quant aux concierges, dont on parlait tout à l'heure, je ne m'en rappelle pas un seul qui soit, à l'écran, hors de toute convention. C'est toujours M. Pipelet ou Mme Ducordon. La jeune et jolie garde-maison n'existe pas au cinéma. La dévouée non plus. C'est Mme Madeleine Guitty ou Mme Pauline Carton qu'on oblige à faire de la caricature. Heureusement qu'elles sont toutes deux excellentes comédiennes.

Citons maintenant le classique *Dernier des Hommes*, qui restera sans doute le plus beau rôle de Jannings, le plus humain aussi. Mais il s'agit, si l'on peut dire, d'un haut fonctionnaire de la domesticité, un portier d'hôtel étant un grand personnage, mais, autour de lui, gravite un monde... Et c'est sans doute aussi le meilleur film de Murnau.

LUCIEN WAHL.



NOS GRANDS VEDETTES



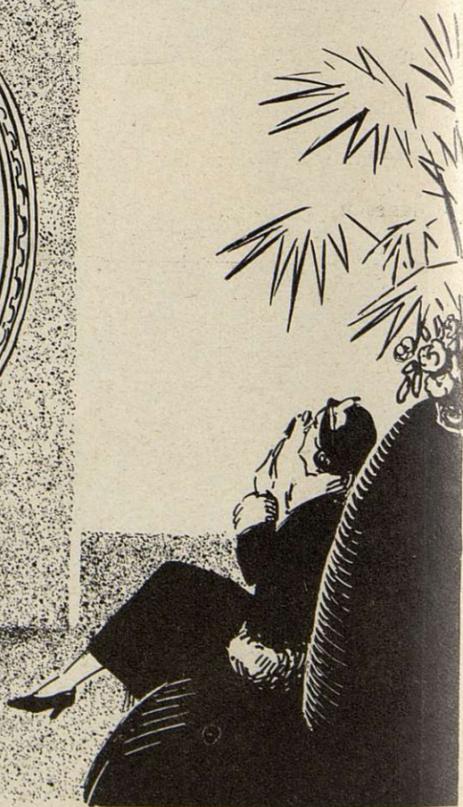
Ce concours s'échelonne sur trois numéros de Ciné-Magazine. Il est ouvert à tous nos lecteurs, abonnés ou non. Ils devront, obligatoirement, joindre au bulletin de réponse qui paraîtra dans notre numéro du 15 décembre les bons détachables qu'ils trouveront chaque mois à l'intérieur de cette revue.

RÈGLEMENT

Les photographies numérotées de 1 à 6 sont celles de grandes vedettes prises alors qu'elles étaient enfants.

Identifiez-les

Afin de faciliter les recherches des concurrents, nous publions, en regard de ces photographies d'enfants, des portraits récents de ces mêmes vedettes.



CONCOURS EN HERBE

Pour départager les concurrents, ceux-ci devront, en outre, répondre à ces deux questions subsidiaires :

1^o Quel est le portrait d'enfant qui aura été le plus souvent reconnu ?

2^o Combien de concurrents auront identifié les 18 photographies d'artistes en herbe ?

Les dernières réponses à ce concours devront nous parvenir au plus tard le 15 janvier inclus.

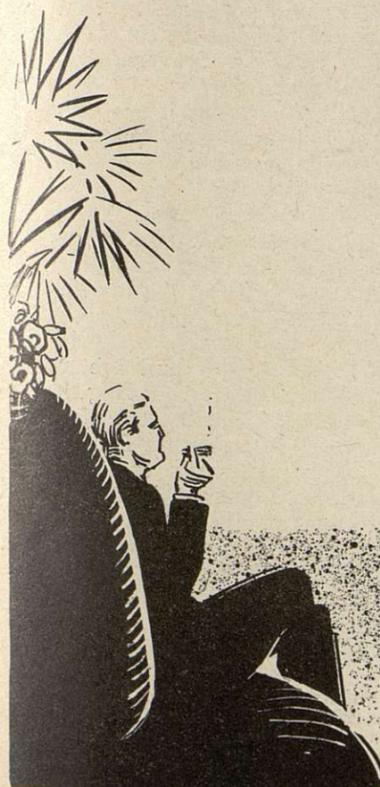
La meilleure réponse sera dotée d'un

BRACELET-MONTRE EN OR

d'une valeur de

MILLE FRANCS

150 autres prix importants, dont la liste paraîtra incessamment, seront distribués aux heureux lauréats.



La Leçon d'un Échec

C'EST lieu commun que de dire : « Les vedettes sont ce que les fait le metteur en scène ». Mais il faut se méfier de ces généralisations hâtives, qui, comme tout excessif, pèchent par la base et sont une offense à la mesure, qualité française.

Je me souviens d'avoir été très frappé, un jour, par une réflexion d'homme de lettres. Il était question de maximes, et des gens qui se plaisent à écrire, sempiternellement, de courts « liebig » sur les traces de La Rochefoucauld.



« L'inconvénient des maximes ? me disait ce digne littérateur, est qu'on pourrait les lire à l'envers. Elles seraient tout aussi vraies. »

Ce jugement ingénieux aurait une belle occasion de s'appliquer au cas qui nous occupe : « Les metteurs en scène sont ce que les fait une vedette ».

Il y a, en réalité, entre l'interprète et celui qui tire les ficelles une prise de contact, dont dépend tout l'avenir du film.

Il existe, parmi les héroïnes que la pellicule offre à notre admiration parfois passionnée, souvent aussi distraite, trois créatures qui ont dû donner bien du fil à retordre à leurs animateurs. Ce sont Brigitte Helm, Greta Garbo, Marlène Dietrich.

Voici des femmes étonnantes. Instinctives et froides, voluptueuses et anglo-saxonnes, artistes et enfants, louves de glace. Elles ne sont pas belles. Pires. Un homme, face à elles, comment son désir ne se mêlerait-il pas de crainte ? Et des metteurs en scène, — c'est-à-dire des êtres que leur recherche, leur anxiété, leur ardeur créatrice, leur angoisse du beau, du

Brigitte Helm dans « Mandragore », « Métropolis » et « Le Mensonge de Nina Petrovna », où le jeu des sentiments se reflétait si brutalement sur un masque figé.



agita devant des fauteuils bondés sa crinière de lionne, on sentait flotter des regrets au-dessus des têtes, comme, au flanc des montagnes, les écharpes de la brume... Les atomes ne s'accrochaient plus. Pas davantage entre la vedette et son public qu'auparavant entre la vedette et son metteur en scène...

Certes, ce dernier est bien innocent. Il a fait ce qu'il a pu. Avec le sens aigu que nous lui connaissons de ses possibilités, il doit juger, au fond de lui-même, son œuvre pauvre... Nous lui pardonnerons notre désillusion, c'est à Brigitte Helm qu'il la doit. Et à Brigitte Helm, nous pardonnerons aussi, parce que c'est à « lui » qu'elle doit d'avoir été médiocre.

Il n'en demeure pas moins, pour les gens qui ont payé et veulent, en retour, « quelque chose », que rarement association ne fut plus malheureuse et « désassortie ». Ce film est basé sur un malentendu de races, de tempéraments, de tendances. Autant d'êtres (autant d'artistes, surtout), autant d'angles sous lesquels on voit la vie.

Que n'ont-ils le courage, dans ces cas-là, — elle, la magnifique bête fauve ; lui, le réalisateur plein de talent, — que n'ont-ils le courage de s'avouer leur incompréhension mutuelle, d'en rester là ? De repartir en chasse, *via* « leur idéal » ?

Le meilleur metteur en scène d'une Brigitte Helm, d'une Greta Garbo, d'une Marlène Dietrich, femmes au génie exceptionnel ? Ce serait sans doute leur mari, ou mieux encore leur amant !...

C.-A. GONNET.

vrai font, à ce moment-là, faibles, — doivent, cependant, les « diriger ».

Ils n'y parviennent pas également. Je viens de voir, avec Brigitte Helm pour protagoniste, un nouveau film. Ce réalisateur est connu, estimé. Son adresse ? Proverbiale. Son goût ? Sûr. Et pourtant, avec une artiste exceptionnelle, il a échoué...

Que s'est-il passé ? Tout le reste du film est bon. Des paysages admirables. Une distribution homogène. Seule, Brigitte Helm est quelconque.

Entendons-nous ! Il s'agirait d'une débutante : on crierait « Bravo ! » On parlerait de révélation, certes ! Mais comment oublier *Métropolis*, monument grandiose de la lourdeur germanique ; comment oublier *Le Mensonge de Nina Petrovna*, où le jeu — je devrais dire : la bataille — des sentiments se reflète si brutalement sur le masque figé ? Greta Garbo, Marlène Dietrich, ne l'oublions pas, n'ont existé au cinéma (c'est-à-dire n'ont trouvé d'engagements) que parce que Brigitte Helm montrait la voie. Grâce à la jeune Allemande, les metteurs en scène ont pu se dire : « Comment ! Une femme squelettique, aux traits cabossés, à l'expression tout entière réfugiée dans les yeux, peut contre-balancer, à l'écran, le charme sain, le sourire de poupart des Yankees bouclées ? Elle est capable de remuer tous les mâles du monde, dans ces tanières noires que sont les salles ! »

Brigitte Helm a déçu... Pendant l'heure où elle

En haut, un curieux portrait de Brigitte Helm dans « Crise »... et une attitude d'épouvante dans « Mandragore ».



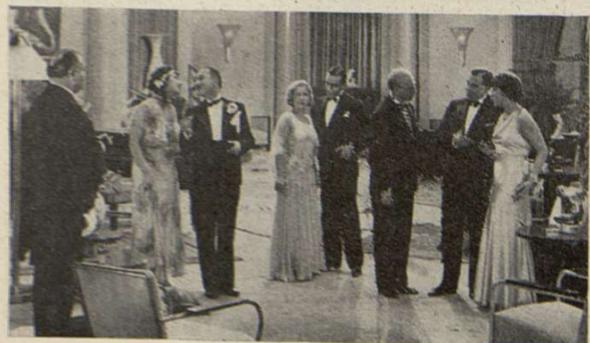
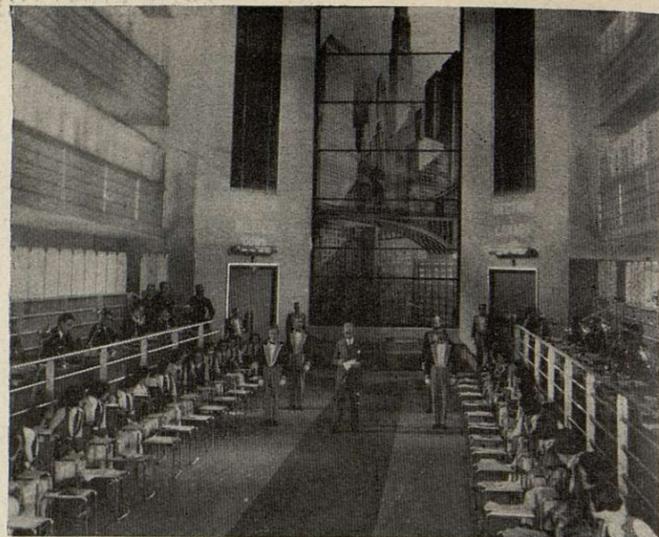
Pas sur la bouche

Film tiré par N. RIMSKY et N. EVREINOF, de l'opérette d'ANDRÉ BARDE et MAURICE YVAIN.

Thomson NICOLAS RIMSKY.
G. Valandry . . . MIREILLE PERREY.
Valandry JACQUES GRÉBILLAT.
Faradel PIERRE MORENO.
Charley LUCIEN GALAS.
M^{lle} Poumaillac. ALICE TISSOT.
La Concierge . . . MADELEINE GUITTY.

MITRÉS de majestueuses plumes blanches, ayant vraiment belle allure sur la selle souple de leurs fringants coursiers, les Indiens arrêtrèrent net leur monture, mirent pied à terre et s'approchèrent de la jeune fille blanche qu'ils venaient de capturer au lasso.

Stoïque, celle-ci, n'ignorant pourtant pas la mort atroce qui l'attendait, fixa hardiment dans les yeux ses ravisseurs. Mais il était écrit quelque part, là-haut, au paradis des Indiens, que ceux-ci ne profiteraient pas longtemps de



Il ne restait plus qu'à fêter la victoire. Les amazones s'y employèrent sans tarder. Tandis que certaines d'entre elles entonnaient un chant mélancolique et prenant, d'autres, entrelaçant leurs pas aériens, esquissaient les originales figures d'une danse totémique...

... Lorsque, brusquement, un strident coup de

leur butin. Une troupe d'amazones aux corps sveltes et souples apparut derrière un monticule, dans un paysage calme où bruissent les palmes.

A peine les Indiens étaient-ils revenus de la surprise que leur causait cette irruption soudaine que la troupe des amazones, ayant à leur tête un jeune chef aux yeux d'un gris d'acier, beau comme un viril héros de légende, était déjà sur les ravisseurs, qu'elle mettait en fuite.



Un bourdonnement confus a succédé au chant mélodieux des amazones, qui, sans plus de formalités, devisent maintenant gaiement au milieu des quelques privilégiés ayant réussi à grand-peine à se faufiler dans le sanctuaire.

Gilberte Valandry est naturellement la plus entourée. D'abord parce qu'elle est la vedette du spectacle, et puis surtout, nous l'avons déjà dit, parce qu'elle est jolie femme.

C'est plaisir de la voir. Elle sourit à tous, répond aux compliments flatteurs qui lui sont décernés de part et d'autre, sans nulle prétention ou fausse pudeur. La joie se lit sur son visage. Ce brouhaha, cette animation de fête, ce clinquant des costumes, cette débauche de lumières l'amuse comme un jouet nouveau.

Quant à ce que peuvent dire ses admirateurs, ce qu'ils peuvent penser avec leurs yeux pleins de désirs, elle n'en a cure.

D'abord, elle est mariée et aime éperdument son mari, qui le lui rend bien. Eh! oui, si extraordinaire que cela puisse paraître, il y a un ménage parfaitement heureux et uni sur la terre. Il n'y en a peut-être qu'un, mais c'est le sien!

Alors pourquoi, je vous le demande, attacher de l'importance aux admirateurs intéressés — trop intéressés — qui se pressent autour d'elle; à l'élégant Charley (celui-là même qui faisait le jeune chef des amazones), au ridicule, frétilant et pommadé Faradel, toujours une fleur à la boutonnière, ainsi qu'un compliment aux lèvres...

Voilà: elle aime son mari, en est aimée. Pas un nuage entre eux. C'est tout.

Pas un nuage? Aïe! Et

sifflet déchira l'air. Chants et danses cessèrent comme par miracle, et une voix habituée au commandement s'éleva, confiante et radieuse:

— Là, parfait, mes enfants. Je crois que tout est au point pour notre représentation de demain soir.

Car, excusez-m'en, j'ai oublié de vous dire que la scène se passe dans un cirque à la veille d'une représentation de bienfaisance... La parfaite reconstitution de la savane ingrate... l'ambiance avec ces projecteurs pourpres et irradiants comme un ciel de sang... il n'en faut pas plus pour vous transporter, par la pensée, à des kilomètres de ce cirque parisien où Gilberte Valandry, la femme du grand industriel, répète le numéro où, il faut le dire, sa beauté et sa grâce font merveille...



cerichissime businessman Thomson, un apôtre de la rationalisation, qui rêvait jadis d'importer les méthodes fordistes dans les divers ministères parisiens, de retour à Paris depuis peu ?

A ce souvenir, le sourire de Gilberte se fige sur ses lèvres. Plantant là ses admirateurs stupéfaits, elle s'enfuit, légère et preste, se démaquiller.

Elle frotte maintenant sur son visage un mouchoir imbibé de glycérine, mais à nouveau la figure de Thomson lui apparaît, la faisant s'immobiliser dans une attitude rêveuse.

Par la pensée elle déroule, à l'envers, le film de sa vie et se reporte trois années en arrière...

* * *

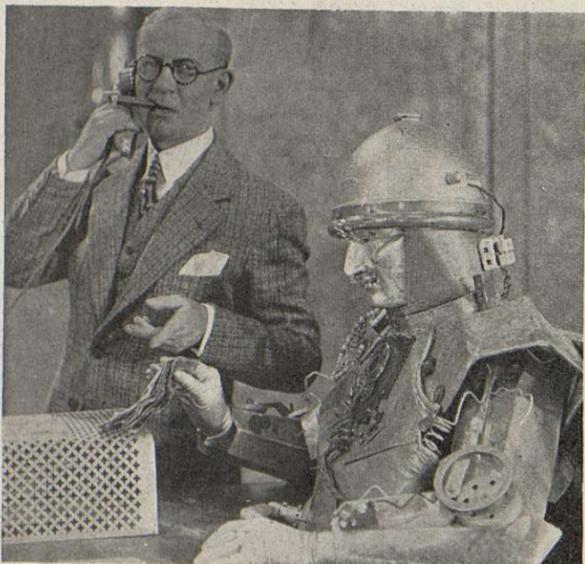
Elle était encore jeune fille lorsqu'elle rencontra pour la première fois Thomson. Ses allures décidées, son aspect un peu froid de businessman sûr de lui, son âge même plurent à la jeune fille très libre et un peu exubérante qu'elle était.

Trois mois après, ils s'épousaient à New-York. On était en janvier. En février, ils divorçaient.

Les raisons de ce divorce précipité ? Elles étaient d'ordre assez... particulier, et encore aujourd'hui Gilberte ne sait plus si elle doit se moquer de la répulsion instinctive de son ex-mari ou s'en indigner.

Voilà : dès le premier jour de leur mariage, l'Américain avait refusé d'embrasser sa femme ! Cela peut paraître extraordinaire pour un jeune marié, mais c'est ainsi ! Gilberte s'approchait-elle, câline, de son mari, avançant ses lèvres et quêtant un baiser, que Thomson, instinctivement, reculait ou encore baisait sa femme sur le front.

Une telle attitude finit par irriter la jeune femme.



Oui ou non, était-elle sa compagne ?

Elle voulut savoir la cause de cette froideur, et voici ce que Thomson lui apprit :

Quand il avait douze ans, certain jour qu'il avait commis une faute futile, on ne sait pour quelle raison, sa gouvernante lui avait infligé un baiser sur la bouche, pensum dont il avait gardé une répulsion renforcée depuis par de sévères et pudibonds principes d'hygiène.

Un baiser sur la bouche... pouah ! Cela lui faisait l'effet de coller un timbre avec sa langue ! Dans son dégoût, Thomson avait même fait orchestrer par un compositeur en vogue un refrain répulsif qui commençait ainsi :

*Un baiser, un baiser, un baiser,
Pas sur la bouche,*

*Un baiser, un baiser, un baiser,
Ça m'effarouche.*

*Pas sur la bouche,
Pas sur la bouche,*

*La bouche est faite pour manger,
Pas pour baiser.*

On comprend mieux pourquoi, sans plus tarder, Gilberte avait demandé le divorce...

... De deux ans elle ne revit Thomson. C'est alors qu'elle avait fait la connaissance de Valandry, le gros industriel sur qui, dès le premier jour, elle fit une grosse impression.

Quelque temps passa... Puis, un soir d'été calme et doux, Valandry déclara son amour.

Tout d'abord, Gilberte voulut tout lui avouer. Une pudeur imbécile l'en empêcha. Y avait-il des chances que son mari apprît jamais son aventure ? Et comment avouer une liaison à un homme sensible qui, ingénument, vous a avoué professer la théorie qu'il faut être le premier dans le cœur et dans les sens d'une femme si l'on veut éviter les déboires sentimentaux ?

Gilberte se tut donc. La juridiction française ne reconnaissait pas son mariage ; il avait été





si bref que ses amies l'ignoraient. Il lui était, par conséquent, possible de garder son secret au plus profond d'elle-même...

Les mois de bonheur passent vite, même s'ils comptent double. Devenue M^{me} Valandry, Gilberte connut des minutes d'extase qu'elle résumait chaque matin par un tendre couplet fredonné face au soleil levant :

*Il suffit d'un rien,
D'un tout petit rien,
Pour qu'on soit heureux
Comme deux amoureux.*

Et les journées passaient très belles, trop belles, très vite, trop vite...

Il suffit d'un rien, chantait Gilberte. Tel n'était cependant pas l'avis de Valandry, qui rêvait d'offrir à sa femme des colliers, des zibelines et peut-être même, pour la rime, des hermines !

Une recommandation, des amis communs et le sort malicieux voulurent que Valandry et Thomson entrassent, par lettre, en pourparlers pour monter en commun une affaire importante.

Les lettres de l'industriel français au businessman américain durent être convaincantes, car un beau jour — pour Valandry, — un mauvais jour pour sa femme — l'Américain débarquait à la gare Saint-Lazare, au milieu d'une montagne de bagages, de six cents crosses de golf, de trente-neuf boîtes de cigares et de quatre-vingt-sept paires de lunettes de rechange !...

Il y avait trois jours de cela, et la première entrevue entre les deux hommes devait avoir lieu le lendemain même, le soir de la représentation de bienfaisance.



Si Gilberte — et pour cause — ne fut pas autrement surprise de se retrouver en présence de son ex-mari, il n'en alla pas de même, comme bien on s'en doute, de Thomson, lorsque celui-ci reconnut en la femme de son associé son ex-épouse !

Il se trouvait au milieu des amazones lorsqu'il aperçut Gilberte, par un hasard malicieux resplendissante ce soir-là.

L'étonnement, une brusque révélation, le clouèrent sur place. Sans plus se soucier des girls qui papillonnaient autour de lui, il fixait ardemment celle qui avait été sa compagne d'un mois.

Quel imbécile était-il donc pour avoir refusé jadis, dans un entêtement dont il se repentait à présent, ses lèvres aux siennes ?

Il cherchait encore à ruser avec le désir... Voyons, on ne donne pas sa bouche si facilement que cela... Mais, dans le même temps, les six amazones cherchant à désarmer sa pudeur, pour la première fois de sa vie il ne refusa pas ses lèvres.

Ce qui ne l'empêchait pas de déclarer, hypocritement, après chaque baiser reçu... et rendu :

— Un baiser, moi, je trouve ça dégoûtant !

Cependant le frétilant, mais toujours complaisant Faradel, avait mis à la disposition de l'Américain l'appartement qu'il possédait quai Malaquais.

Vous savez :

*Sur le quai
Le quai Malaquais
Au vingt-trois
Vous rentrez tout droit.*

Et Thomson, ayant réussi à obtenir un rendez-vous de Gilberte, qui n'avait consenti à venir que pour signifier à son premier mari de la laisser en paix, attendait fébrilement que cinq heures sonnassent, sans se douter que, dans la pièce à côté, transformée en garçonnière, le galant Charley attendait également la jeune femme.

A peine les cinq coups avaient-ils retenti à l'horloge de Saint-Germain-l'Auxerrois, toute proche, que Gilberte fit son entrée. Thomson voulut se précipiter à sa rencontre, mais, sans un mot, son ex-femme s'effaça, démasquant l'encombrante et exubérante tante Poumaillac, vieille fille revêche et acariâtre.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le Yankee trouva un mot aimable pour la vieille demoiselle, qui, flattée, se confondait déjà en remerciements avec des gloussements de poule, lorsqu'on frappa à nouveau à la porte.

C'était Valandry, subitement pris de soupçon la veille, en apprenant que son associé avait été le mari d'une Poumaillac. La présence de sa femme acheva de le convaincre.

Sans doute pensait-il qu'il n'est jamais trop tard pour être jaloux, car c'est menaçant qu'il avança jusque vers le milieu de la pièce.

— Ah ! ah ! on ne m'attendait pas. Eh ! bien, on va voir de quel bois se chauffe un Valandry !

A dire vrai, Thomson pas plus que Gilberte, qui en une minute avait compris l'étendue du désastre, son foyer détruit et son beau bonheur perdu, n'en menaient large.

L'Américain, s'imaginant parler à une de ses secrétaires aux doigts prestes, intervint :

— Apprenez que...

— Taisez-vous, coupa l'autre.

— Mais enfin, Pierre, voulut dire Gilberte.



— Ah ! toi !

La situation semblait désespérée, quand, tout à coup, l'ont vit sortir de derrière le canapé, où elle s'était cachée tremblante d'être surprise dans une garçonnière, M^{lle} Poumaillac. Ce fut pourtant le buste droit et la tête haute qu'elle s'adressa au mari de Gilberte.

— Depuis quand se permet-on un tel tapage chez moi, monsieur mon neveu.

— Chez vous, voulut dire Valandry.

— Chez moi, parfaitement... Gilberte n'est venue ici qu'afin de m'accompagner... Ne suis-je pas la première femme de Thomson !

L'abîme de réflexions dans lequel cette annonce plongea l'industriel l'empêcha de décerner l'étonnement du businessman et de Gilberte.

Mais déjà M^{lle} Poumaillac se jetait au cou de l'Américain excentrique et le forçait à recevoir sur la bouche les baisers prohibés.

Il voulut reculer, mais n'osa se dérober... ou plutôt est-ce la raison — l'excuse — qu'il se donna à lui-même, en prolongeant ce baiser plus que de raison.

Quant à Valandry et à sa femme, pour ne pas être en reste, ils agirent de même.

Et tous quatre, trop occupés, n'entendirent même pas une voix ironique, celle de Charley ayant trouvé « chaussure à son pied » grâce à une petite brunette qui passait par là, chanter à tue-tête dans la pièce voisine :

*Un baiser, un baiser, un baiser,
Oui, sur la bouche,
Un baiser, un baiser, un baiser,
J'veux bien qu'on m'touche !*

Tant il est vrai qu'en France, comme l'assure un proverbe, tout finit par des chansons.

JEAN HERSENT.

CHOSSES D'ICI... ET D'AILLEURS

Maurice Chevalier en Amérique.

Le 17 septembre, Maurice Chevalier nous a à nouveau quittés. Il se rendait à Hollywood, en compagnie d'Yvonne Vallée. On sait qu'il doit tourner d'ici janvier deux nouveaux films au pays des dollars, dont un sous la direction d'Ernst Lubitsch. Il se pourrait qu'il revint, — du moins l'a-t-il assuré sur le quai de la gare aux journalistes présents, — passer les fêtes du nouvel an en France.

L'Alhambra est transformé !

La rue de Malte a retrouvé l'animation des beaux soirs d'antan avec le nouvel Alhambra. Des cendres de l'ancien music-hall est sorti un palais luxueux et confortable, dont l'inauguration a consacré un

heureux mariage : écran sonore et attractions de music-hall.

L'écran magnoscopique, qui convient aux proportions de la vaste salle, renforce l'effet des images ; la réalisation sonore est parfaite.

Un très bon orchestre est dirigé par M. G. Bailly.

Un beau voyage.

C'est celui que vont faire les interprètes du *Chant du Marin*, que va tourner Carmine Gallone d'après le scénario d'Henri Decoin.

Techniciens et artistes vont s'embarquer sur un cargo et s'en iront vers l'Orient. Ils feront escale dans un des ports de la mer Noire, puis fileront vers Dakar et

reviendront en faisant un crochet par Pernambouc et d'autres villes brésiliennes.

A l'Exposition coloniale.

Parmi les films projetés récemment à la Cité des Informations, citons : *Le Port d'Alger*, *Le Bassin de l'Agha et son Trafic*, films édités par la Chambre de commerce d'Alger ; *Au Pays du Scalp*, *Vers les Sources de l'Amazone*, grand film sonore, composé par Albert Cavalcanti.

Le programme de Charlie Chaplin.

On annonce d'Hollywood que Charlie Chaplin produira, au cours de la saison prochaine, huit petites comédies et deux grands films.

On ne sait s'il tournera dans ces films.

Lettre d'un Marseillais qui a vu « Marius » à son fils demeuré à Marseille

FISTON,

Cette lettre, petit, pour te faire savoir que ta mère et moi serons jeudi à Marseille, dans notre bonne ville, par le train de 10 h. 43. Oui, celui qui arrive toujours à 11 h. 07. Mais, si tu viens nous chercher, trouve-toi tout de même à la gare à 10 h. 43. Des fois que le train arriverait à l'heure.

Dans la précipitation du voyage, elle avait si bien conservé tous ses esprits qu'en face de la gare elle a acheté un bon de leur Exposition coloniale, afin d'obtenir une réduction de 30 p. 100 sur le prix des places en chemin de fer. C'était toujours autant de gagné, et ça nous permettra de te rapporter un petit souvenir de la capitale. Seul Olive était furieux de n'avoir pas pensé à ça et d'avoir



On tourne un extérieur de « Marius » sur le vieux port de Marseille.

Il n'y a pas à dire, ta mère a eu une fameuse idée le jour où elle a eu l'idée de ce voyage à la suite de sa conversation avec notre voisine, cette brave M^{me} Escagasse, laquelle lui avait dit qu'on jouait à Paris un film, comme ils appellent ça, où on se f... de nous.

Je revois encore ta mère, le chapeau en bataille, entrant furieuse dans la boutique et parlant d'aller faire voir à ces Parisiens ce qu'étaient les gens du Midi. Olive, Capoulade et tous les amis de la rue Haute étaient du voyage; ceusses de la capitale allaient trouver à qui parler!

Hé! bé, on allait voir!

Autant te dire tout de suite, Fiston, que je n'ai rien vu. Tu connais ta mère: une vraie soupe au lait. Pft! et deux minutes après, elle n'y pense plus.

Du reste, tout à fait entre nous, elle n'était pas aussi furieuse qu'elle cherchait à le paraître.

payé sa place entière, ce que ne saurait admettre tout Marseillais qui se respecte.

Pour en revenir à *Marius*, ceux qui avaient produit ce film, comme ils disent, avaient été prévenus de notre arrivée. De sorte qu'on s'est trouvé accostés, à la sortie de la gare, par un monsieur très aimable qui nous a demandé si nous voulions aller visiter les studios où on avait tourné *Marius*.

Capoulade, que le voyage avait fatigué, parlait d'aller se coucher. Olive se méfiait, et aussi ta mère, qui me donnait des grands coups de coude dans l'estomac pour que je décline l'invitation venue d'un monsieur qu'elle ne connaissait pas. Mais les amis de la rue Haute, eux, marchèrent comme un seul homme et l'emportèrent! Quant à moi, je trouvai qu'il commençait bougrement à faire soif. Mais on ne me demanda pas mon avis.

C'est drôle, un studio. Imagine-toi un hangar grand comme celui de l'Entrepôt des Douanes.



Devant le « Café de la Marine », la brave Fanny secondait sa bonne femme de mère dans un commerce d'huîtres.

Et là dedans, des soleils de tous les côtés, qui tapent aussi dur que celui de la Cannebière sur le coup de midi en plein mois de juillet. Au point que j'ai regretté de ne pas avoir emporté mon panama.

J'ai noté sur mon calepin, avec le crayon de ta mère, le mien étant cassé, tout ce que j'ai vu tourner au studio, afin qu'on puisse aller le revoir au cinéma de l'Odéon tous les trois, et alors je t'expliquerai comment c'est fait.

Voilà des titres pour que tu puisses te renseigner auprès du directeur quand ces films passeront: *Côte d'Azur* (hein! ces Parisiens, ils l'aiment notre Midi!), *Quand te tues-tu?* *La Chance*, *Les Nuits de Port-Saïd*, *Mistigri...*, interprétés par — retiens ces noms, petit, on ne parle que d'eux ici, — Madeleine Renaud, Marie Bell, Françoise Rosay, Meg Lemonnier, Noël-Noël, Fernand Fabre, Robert Burnier, Dréan... et j'en passe; mais, rassure-toi, je te rapporterai mon carnet: tous y figurent.

Enfin, l'après-midi, nous allâmes au Paramount, où l'on donnait ce fameux *Marius*.

Ah! Fiston, si tu avais vu ça! Une cohue pire qu'à la mairie de Marseille un jour d'élections! On se battait pour entrer, quoique ce spectacle fût sans interruption.

Et que de badauds contemplant la façade représentant une maison d'angle du vieux port, lézardée et brûlée par le soleil. Du linge flottait au vent à toutes les fenêtres et, près des portes d'entrée, étaient dressés des éta-

lages de marchandes d'huîtres et de poissons.

Le hall était travesti, lui aussi: des garçons en tabliers bleus et en savates, la casquette sur l'oreille, les manches retroussées, à l'instar du César de *Marius*, vous offraient le programme, et on prenait ses billets à un comptoir de marchand de vin. Si j'avais été seul, j'aurais demandé, en même temps que mon billet, un apéritif bien tassé, mais, ta mère étant à mes côtés, je n'ai pas osé.

Ah! parlons-en de ta sainte mère! Je ne sais dans quel esprit, ou plutôt je sais trop dans quel esprit elle était venue ici après sa conversation avec M^{me} Escagasse. Elle avait apporté avec elle son parapluie, quand, la décoration du hall ayant dû lui donner un coup au cœur, elle a cru préférable de déposer son ustensile au vestiaire.

Quant à Olive et Capoulade, ils ne savaient s'ils devaient rire de la reconstitution ou s'émerveiller.

Enfin, après qu'un garçon, avec l'accent, nous eut placés, nous vîmes *Marius*.

Marius, c'est comme qui dirait un jeune gars tourmenté par l'air du large. Il passe ses journées à flâner sur le port parmi les filets qui séchent et les immenses étendues de barriques, guettant chaque départ. Son père, qui me ressemble, un fort brave marchand de vin, ferme les yeux, espérant que le fiston, malgré tout, lui restera grâce à l'amour qu'éprouve pour lui une brave petite dont



Marius retrouvait régulièrement des camarades qui l'incitaient à partir vers des horizons inconnus...

la mère est marchande d'huîtres.

Ah ! pécaïre, que l'Amour compte peu quand, à chaque départ de bateau, une petite douleur nous pince là !

Autant te dire tout de suite, Fiston, sans que cela te donne l'humeur vagabonde, que le gars laisse tomber son brave homme de père et sa fauvette de Fanny pour embarquer, pardi...

C'est un Parisien qui joue le rôle de Marius. Attends avant de te récrier. Tu le croirais né à l'ombre de Notre-Dame-de-la-Garde, tellement il a l'accent. C'est Fresnay qu'ils le nomment.

Son père dans le film, celui-là est un vrai Méridional. Mais tu le connais, d'ailleurs, c'est Raimu. Tu sais, Raimu, qui vient nous voir tous les ans.

Quant à la mignonne Fanny, Orane Demazis, elle est digne d'avoir pris son premier bain dans le vieux port.

Ainsi, lorsque tu verras Mme Escagasse, tu lui demanderas un peu qui lui a dit qu'on se f... là dedans des Marseillais ?

Tiens, ton père va te faire une confidence. Ouvre tes oreilles, petit : eh bien ! moi aussi, dans mon jeune temps, j'ai été pincé par ce mal-là. Tu te rends compte ? Leur Marius, c'est un peu les belles années de ma jeunesse. Exagéré ça ? Allez, à d'autres ! Mais que cela ne t'incite pas à faire des sottises, hein ?

Parce que moi, vois-tu, je n'ai pas lâché ma Fanny — ta mère — et n'ai pas lieu de m'en repentir, même si cette sainte femme crie parfois



Au « Café de la Marine », chaque soir, avait lieu la traditionnelle manille entre César et les « amis ».

plus fort que moi pour se persuader qu'elle a raison. Peuchère ! ça lui passe plus vite que ça me reprend !

Ta mère, Fiston, si tu l'avais vue vers la fin, retenant les larmes qui l'étouffaient et me donnant des rembourrades dans les côtés en me disant :

— Hé ! bé, tu ne vaspas pleurer, tout de même ! Ce n'est jamais qu'une histoire. Est-ce que je pleure, moi ?

Quant à Olive, le gros malin, il cru me la faire en me disant à la sortie :

— On fume trop dans cette salle, ça pique les yeux !

Non ! tu vois ce vieux loup de mer, inséparable de sa boufarde, et que la fumée des cigarettes de luxe incommode !

Cette fois, Fiston, je pose la plume en signant

Ton père affectionné,
ANTONIN BIGAULT.

P.-S. — Té, j'ai réfléchi. Si tu vois Mme Escagasse, dis-lui qu'elle sommeille tranquille : pour cette fois, je ne la « gratifierai » pas de m'avoir hablé comme un vulgaire et crédule Parisien. Au contraire, pour la récompenser de l'agréable voyage qu'elle m'a permis de faire, je te charge, Fiston, de lui remettre ces quelques photos expliquées qui lui montreront que la Cannebière peut se déplacer. Qui l'eût cru, bonne mère, quand nous faisons notre manille, Olive, Capoulade, Escagasse et moi, au « Café du Départ » !

P. C. C.

JEAN DE MIRBEL.



Fanny arrivera-t-elle à retenir Marius prêt à répondre à l'appel du large ?

Le Capitaine CRADDOCK



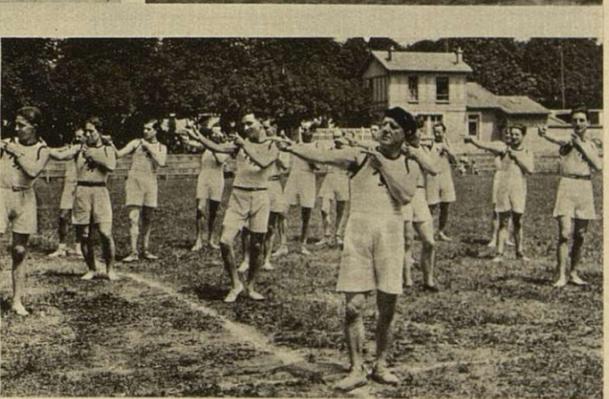
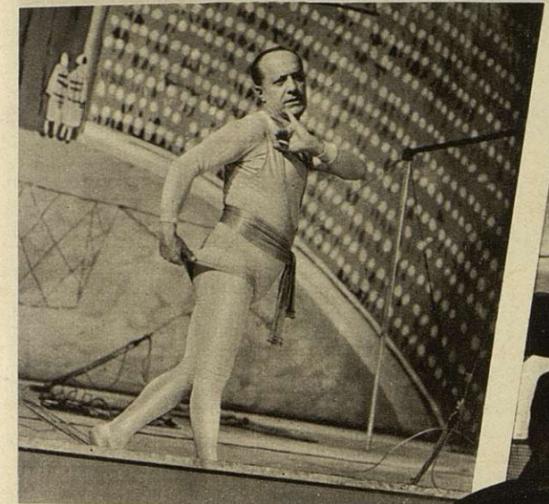
KATE DE NAGY et JEAN MURAT, les deux principaux interprètes de ce nouveau film, réalisé par Hanns Schwartz en collaboration avec Max de Vaucorbeil, et qui doit passer incessamment en exclusivité dans une salle des Champs-Élysées.

CIRCULEZ!



On peut reconnaître sur ces photographies le grand comique **DORVILLE** dans **CIRCULEZ!**, un film Osso, réalisé en collaboration avec Patricia-Film par Jean de Limur, d'après un scénario de Léopold Marchand. La musique, de Fred Pearly et P. Chagnon, est éditée par F. Salabert, et la distribution comprend, outre **DORVILLE**, les noms de **GERMAINE AUSEY**, **MARCEL CARPENTIER** et **PIERRE BRASSEUR**.

Le costaud des P.T.T.



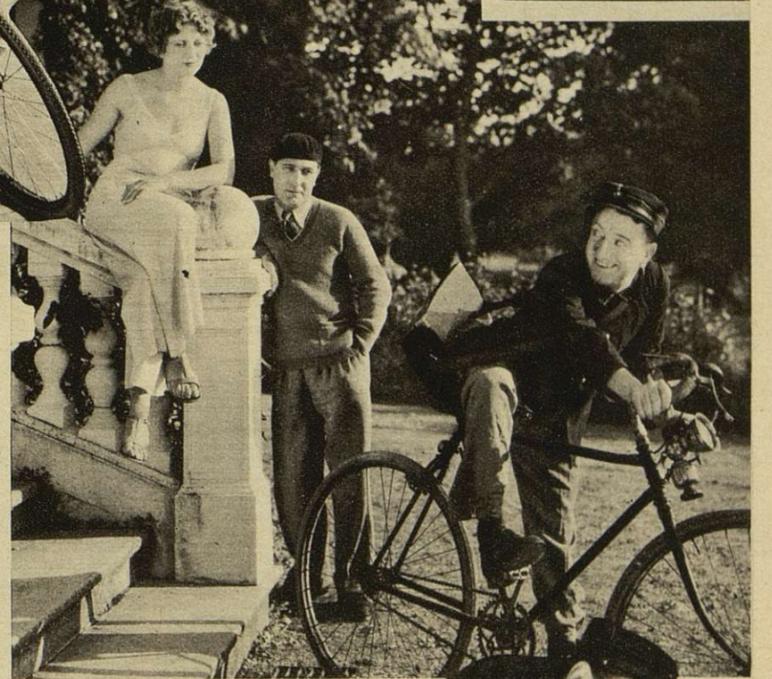
Nous verrons bientôt l'inimitable **BOUCOT** dans **LE COSTAUD DES P. T. T.**, adaptation de Serge Veber et Jean Bertin, d'après un scénario de Roda-Roda, réalisée par Jean Bertin et R. Maté. Cette production Adolphe Osso nous permettra d'entendre une joyeuse musique de R. Moretti, éditée par Salabert, et d'applaudir les excellents artistes que sont **JOSYANE**, **ALICE ROBERTE** et **BERVAL**.

BLANC COMME NEIGE



RENÉ KOVAL, MOUSSIA, ROLAND TOUTAIN, BETTY STOCKFIELDS, HENRI FABERT interprètent ce film, tiré de l'opérette SOURIS BLONDE, de Xanrof et Monjardin, musique de François de Bréteuil. La mise en scène de cette production Orphea-Film S. A. F. I. C., distribuée par G. F. F. A., est de F.-A. Elias. Direction artistique et supervision de C. Lemoine.

Hardi les Gars!



Maurice Champreux a terminé le montage du film qu'il a réalisé pour G. F. F. A., d'après un scénario de Gaston Bénac, en suivant le Tour de France cycliste. Le populaire BISCOT en est l'interprète principal, et nous l'entendrons chanter avec toute sa fantaisie plusieurs chansons de René Nazelles mises en musique par Chantrier. HARDI LES GARS! nous permettra d'applaudir également DIANA, MONA GOYA, KERNY, PAUL MENANT et la grande comédienne JEANNE CHEIREL.

Quand te tues-tu?..



Voici la première œuvre du célèbre humoriste André Dahl portée à l'écran. Ce film, fait de fine ironie et d'humour, fut réalisé par Roger Capellani et est interprété par **ROBERT BURNIER, DRÉAN, NOËL-NOËL, SIMONE VAUDRY, YVONNE HÉBERT, PALAU.**

MARIUS.



Sans doute, quand ce numéro paraîtra, **MARIUS** fera-t-il déjà la joie des spectateurs du Paramount. Réalisé par Alexandre Korda, ce film, tiré de l'œuvre célèbre de Marcel Pagnol, est interprété par une troupe d'élite qui groupe les noms de **RAIMU, PIERRE FRESNAY, ORANE DEMAZIS, ALIDA ROUFFE, CHARPIN, DELAC, VILBERT, etc.**

COEUR DE LILAS



MARCELLE ROMÉE et **ANDRÉ LUGUET** sont les deux principaux interprètes de cette production Fifra, tirée de la pièce de Tristan Bernard et de Charles-Henry Hirsch, réalisée par Anatole Litvak et distribuée par Les Artistes Associés (S. A.).

JEAN DE LA LUNE



JEAN DE LA LUNE, que réalisa Jean Choux, d'après la célèbre pièce de Marcel Achard et qu'interprètent **MADELEINE RENAUD**, **MICHEL SIMON**, **CONSTANT RÉMY** et **RENÉ LEFEBVRE**, peut être considéré comme le plus grand succès de la saison. Cette production Georges Marret, éditée par les Films Armor, passe actuellement dans les meilleurs cinémas de la Capitale.



Ces quelques photographies sont tirées de trois films de grande valeur, que Félix Méric vient de présenter avec le plus franc succès. 1-2. *MONDANITÉS*, de Rip et Bousquet, réalisé par J. Hémar, interprété par JANE MARNY, CLAUDE DAUPHIN, R. DUPRÉ, LECOURTOIS, MICHEL DURAND. 3-4-5. *LA VÉNUS DU POLE*, interprété par MONA MORTENSON, DANIEL MENDAILLE, M. GUEREAU, RAYMOND GUÉRIN, SUZANNE DELMAS, J.-P. DEBARRE. 6-7. *LA FORTUNE*, de Tristan Bernard, réalisé par J. Hémar, avec JANE MARNY, ALICE TISSOT, SIMONE DEGUYSE, G.-L. ROLAND, CLAUDE DAUPHIN, HENRI POUPON, LECOURTOIS, MARYANE, NITTA-JO, ROGNONI.

Le IV^e Congrès Catholique du Cinéma

TRANSPORTONS-NOUS par la pensée à Madagascar, non pas au pavillon de la grande île qui dresse au-dessus des autres, dans le bois de Vincennes, sa tour cornue, mais bien à des milliers de kilomètres de Paris.

Il est 10 heures du matin, le lundi 21 septembre 1931. Nous sommes l'hôte d'un missionnaire français qui a quitté sa patrie depuis trente ans pour se consacrer à un apostolat plein de fatigues.

Dans la simple case qui lui sert de demeure, voici un poste de T. S. F. ; plaçons à nos oreilles les récepteurs, et bientôt les ondes nous apportent l'écho d'une voix de France.

« Allo !... Allo ! Missionnaires, mes frères, êtes-vous aux écoutes ?... »

« Je vous apporte le message du IV^e Congrès catholique du cinéma et de la radio qui va s'ouvrir à Vincennes, dans le Pavillon des Missions, à l'Exposition coloniale internationale. Et c'est le nouveau poste Radio-Colonial de Pontoise qui radiodiffuse mes paroles. »

« Réalisez-vous, là-bas, tout ce qu'exprime ces mots : Congrès catholique et Exposition coloniale ; poste Radio-Colonial et Pavillon-Chapelle des Missions ? Quelles rencontres de mots et quels rapprochements de choses ! Qui s'en étonne ici ? Personne. Et je suis sûr que vous vous en réjouissez... »

Ne croyez pas que, pour les besoins de mon « papier », j'ai inventé de toutes pièces cette scène. Elle s'est passée en réalité sur les points les plus divers du globe, et les paroles citées sont celles prononcées par le R. P. Dassonville dans son message aux missionnaires.

« Allo ! Allo ! Missionnaires, religieux, religieuses de toutes congrégations... dans douze minutes un Congrès catholique du cinéma et de la Radio va s'ouvrir. »

« Quatre ministres seront représentés, et la S. D. N. elle-même, l'Institut international de coopération intellectuelle nous ont envoyé des représentants. Les personnalités les plus marquantes des industries du cinéma et de la radio-diffusion, présidents de syndicats, directeurs des grands postes radio, des grandes firmes cinématographiques, prendront la parole pour répondre au discours du directeur de nos organisations, M. le chanoine Reymond. »

« Oui, nous *collaborons*, nous prêtres, nous catholiques, avec les grandes entreprises d'éducation et d'amusement que sont le cinéma et la radio, et chacun s'en félicite ; nous *collaborons*, et chacun y trouve son avantage et souvent de vraies satisfactions morales. Que de préjugés s'évanouissent quand deux hommes s'abordent loyalement ! »

« Pendant ces trois jours, c'est pour vous, pour les missions, que nous allons travailler ensemble. C'est de vous que nous allons nous entretenir. »

Ce sont vos représentants, des missionnaires authentiques, que nous allons entendre exposer vos besoins.

« Ne craignez point que ce soit de notre part affaire de curiosité, sympathique à coup sûr, mais stérile ; ne craignez pas que rien de nos « palabres », rien de nos vœux se perde dans cette zone de mort où le froid gèle les paroles pour les empêcher de porter. Ne croyez pas que ce Congrès soit un vain amusement oisif, un passe-temps pour sans-travail. »

« Nous vous promettons que vous en ressentirez les effets. »

Si j'ai tenu à citer longuement ce « message », c'est qu'il résume à merveille les traits caractéristiques de cette manifestation d'union et de collaboration que fut ce Congrès.

Impossible de douter de l'intérêt pris aux efforts et aux travaux de la C. C. C., dans les sphères les plus diverses, quand on considère les noms et les titres des personnalités présentes à la séance d'inauguration :

Voici les représentants officiels des ministères des Affaires étrangères, des P. T. T., des Beaux-Arts, des Colonies. Voici les délégués de la S. D. N. et de ses alentours : M. Charles Mercier, du secrétariat de la Société des Nations ; M. Royon, représentant le docteur Sand, président de la Commission internationale d'éducation par le cinéma et la radio. Voici de nombreux parlementaires français : MM. Escudier, Duval-Arnould, Mottu, Denais, Bloud, Cailles, Coutel, Sabatier, Pezet, Dumat, députés de Paris ; MM. Bucaille, syndic du Conseil municipal de Paris, et Raymond-Laurent, vice-président du Conseil municipal...

Le monde si actif de la production est admirablement représenté par M. Delac, président de la Chambre syndicale française de la cinématographie ; MM. Natan et Jourjon et plusieurs autres membres de la Chambre syndicale ; par MM. Chataigner, président de l'Association professionnelle de la presse cinématographique ; Lussiez, président du Syndicat des directeurs de théâtres cinématographiques ; Brénot et Le Duc, président et vice-président du Syndicat des industries radio-électriques ; Fallard, directeur du Poste Parisien ; Caillon et Maigret, directeurs du Radio-Colonial. Auprès d'eux, voici M. Ed. Belin, président de l'Association générale des auditeurs de T. S. F.

Cette liste est loin d'être complète. Il y faudrait ajouter les noms des personnalités ecclésiastiques et des nombreux journalistes de la presse d'information ou spécialisée.

A ceux qui s'étonneraient de voir réunis tant de personnages marquants et divers à l'occasion d'un congrès catholique, on serait en droit de répondre qu'il n'y a là rien de surprenant, dès lors qu'il s'agit de rechercher et de poursuivre une œuvre de colla-

boration propre à hausser toujours le niveau de la production et à porter dans l'univers le prestige de la France.

L'union des Français ne serait-elle donc possible qu'en temps de guerre ?

Les journées du Congrès furent bien remplies. La technique et la pratique alternèrent.

Questions des salles d'œuvres et des salles familiales, de l'équipement en sonore, de la formation d'une clientèle catholique, des services d'information, de commission et d'assurances, furent traitées et discutées.

Et je ne parle pas des séances consacrées à la radiodiffusion.

L'un des rapports les plus remarquables fut celui du R. P. Guéin sur le film missionnaire. A l'heure où les écrans passent sans interruption des films exotiques, de *L'Afrique vous parle* au récent *Trader Horn*, il était intéressant de savoir sous quel angle le missionnaire envisage l'emploi de la « camera ».

On ne sera pas surpris de le voir se placer à un tout autre point de vue que le cinéaste professionnel. Celui-ci a le souci de ramener une « bande » qui soit bonne au point de vue commercial. Celui-là, en chercheur, en apôtre, vise avant tout à obtenir un « documentaire » dont tout truquage soit banni. Résidant dans le pays, connaissant à fond les indi-

gènes, parlant leur langue, au courant de leurs coutumes, le missionnaire est mieux placé que quiconque pour réaliser une intéressante prise de vues. Il lui manque, pour y parvenir, le loisir, les appareils et ce nerf dit « de la guerre » si nécessaire aussi en temps de paix.

Là encore une collaboration du cinéaste et du missionnaire pourrait donner d'excellents résultats.

Les premiers essais, d'ailleurs, sont encourageants. Car, passant de la théorie à la pratique, le P. Dufays, des Pères Blancs, s'est improvisé cinéaste et a rapporté d'un voyage de quatre mois en Afrique Occidentale française un excellent documentaire : *De Dakar à Gao*.

En racontant avec humour ses souvenirs de début dans la carrière, le P. Dufays a tenu à rendre hommage, en la personne de M. Daniau, qui fut son initiateur, « à la largeur d'esprit et à la courtoisie des opérateurs professionnels ».

« Largeur d'esprit » et « courtoisie », c'est sur ces deux mots que nous voulons finir. Ils rendent bien l'atmosphère de ce Congrès, dont les résultats ne peuvent manquer d'être féconds pour le cinéma tout court, pour peu que l'œuvre de collaboration entreprise se poursuive, de part et d'autre, avec une égale et loyale bonne volonté.

JOSEPH BRANDICOURT.

LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

1^{er} Septembre - 30 Septembre

1^{er} septembre. — Au Moulin-Rouge, présentation de *L'Aiglon*; aux Miracles, présentation de *Cœurs brûlés*.

2 septembre. — Au Colisée, présentation de *Hors du Gouffre*.

3 septembre. — M. Rollin, ministre du Commerce, a visité les studios Pathé-Natan. Au Colisée, présentation du *Loup des Mers*.

4 septembre. — Au Colisée, présentation de *Scotland yard*.

— Jeanette Mac Donald débute à l'Empire.

— Au Claridge, réception du metteur en scène russe Otsep et de deux artistes allemands : Anna Stein et Fritz Körner, qui doivent tourner pour Pathé-Natan *Les Frères Karamazov*.

5 septembre. — Au Colisée, présentation de *Cœur et Cambriole* et *Le Siffleur tragique*.

7 septembre. — Aux Miracles, présentation d'*Un Homme en habit*.

8 septembre. — Aux Miracles, présentation de *Rive gauche*.

9 septembre. — Réception aux studios de la Villette en l'honneur de M. Honzl, metteur en scène tchèque, et de ses principaux interprètes dans *Pudr A. Benzin*, M^{lle} Sarkova, MM. Voscover et Werich, du théâtre de Prague.

— Aux Miracles, présentation du *Rebelle*. — M. Lawrence, directeur de la production étrangère à la Métro Goldwyn Mayer, est arrivé à Paris.

10 septembre. — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Mamz'elle Nitouche*.

14 septembre. — Obsèques de Janie Marèse au Raincy.

— Aux Miracles, présentation de *La Brigade de nuit*.

— A l'Ermitage, présentation d'*Atout cœur* et de *Partir*.

15 septembre. — Aux Miracles, présentation de *Tabou*, *Le Bouif au Salon*.

— Au Moulin-Rouge, présentation de *Faubourg Montmartre*.

— A l'Ermitage, présentation du *Rêve*.

16 septembre. — Aux Miracles, présentation de *Nous divorçons* (*Delphine*).

— Au Victor-Hugo-Pathé, présentation de *Dactylo*.

— Au Palais de la Mutualité, présentation de *La Cité de la Terreur*.

17 septembre. — Au Palais-Rochecouart, présentation de *La Chienne*.

— Au Saint-Marcel-Pathé, présentation de *Gloria*.

— A l'Ermitage, présentation d'*Après l'amour*.

— Banquet Pathé-Natan au Studio de Joinville.

— Maurice Chevalier s'est embarqué pour l'Amérique.

19 septembre. — Au studio Diamant, présentation de *Deux bons Copains*.

— Aux Folies-Dramatiques, présentation de *Sirocco*.

21 septembre. — Au Palais-Rochecouart, présentation du *Monsieur de minuit*.

22 septembre. — Au Pavillon des Missions Catholiques, ouverture du IV^e Congrès catholique du cinéma.

— Au Colisée, présentation du *Juif polonais*.

— Au Palais-Rochecouart, présentation de *Palais-Douvres*.

23 septembre. — Au Palais-Rochecouart, présentation du *Petit Écart*.

— Y. Kitrosser et son opérateur Ed. O. Meyer se sont embarqués pour New-York, où ils réaliseront un grand documentaire : *Paris-New-York*.

— Au Palais-Rochecouart, présentation du *Capitaine Craddock*.

25, 26, 27 septembre. — Au Cinéma de la Cité des Informations, projection de *La Croisière noire*, réalisé par Léon Poirier.

26 septembre. — Les magasins du faubourg Montmartre fêtent les créateurs du film *Faubourg Montmartre*. Une réception réunit la presse et les amis de Pathé-Natan.

— Ouverture du Congrès national du Cinéma éducatif.

28 septembre. — Au Palais-Rochecouart, présentation de *S. O. S. Foch* et de *La Ville qui chante*.

29 septembre. — Au Congrès National du cinéma éducatif, présentation de films techniques et scientifiques.

— Au Palais-Rochecouart, présentation de *Passeport 13.444*; à la salle Pleyel, *Edelweiss*, et à l'Empire, *Ehalk*.

— Au Palais-Rochecouart, présentation du *Diable des Mers* et de *Blanc comme neige*.

30 septembre. — Congrès national du Cinéma éducatif. Séance de clôture sous la présidence de M. Mario Roustan, ministre de l'Instruction publique. Projections de films.

— Aux Miracles, présentation de *L'Afrique indomptée*.

— A l'Empire, présentation de *La Fortune*.

LE CAPITAINE CRADDOCK



Réalisé par
HANNIS SCHWARTZ.

En collaboration pour la
version française
avec
MAX DE VAUCORBEIL.

Yola, reine de Pontenero... KATE DE NAGY.
Capitaine Craddock... JEAN MURAT.
Isabelle, dame de la Cour... ALICE TISSOT.
Pierre Schmidt... CHARLES REDGIE.
Le Premier Ministre... SINOEL.
L'Inspecteur du Casino... PAUL OLLIVIER.
Brégailhon... LUCIEN CALLAMAND.
Diane, amie de Schmidt... RACHEL DEVIRYS.

DEMANDEZ *Le Petit Monégasque* ! Information sensationnelle : Un capitaine de vaisseau, ruiné au jeu, menace de bombarder Monte-Carlo ! Demandez *Le Petit Monégasque*, tous les détails !

Le vendeur n'alla pas loin. Les journaux, dont l'encre toute fraîche maculait les mains, lui furent arrachés en moins de cinq minutes par les promeneurs matinaux.

Une fois n'étant pas coutume, l'homme n'avait pas grossi les événements pour pousser à la vérité. Dès la première page, en lettres énormes, annonciatrices de catastrophes, un titre retenait l'attention :

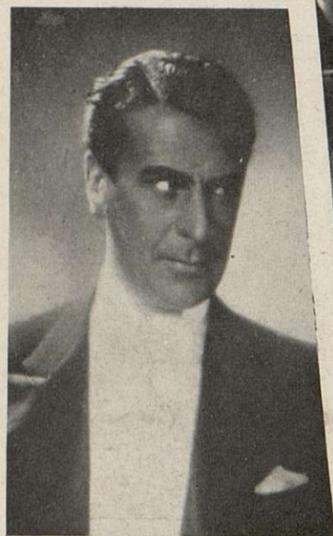
Monte-Carlo menacé

PLUS QUE TROIS HEURES A VIVRE

suivi d'un long article composé en caractères gras et dont prirent avidement connaissance les lecteurs intrigués, épouvantés ou incrédules, suivant leur propre tempérament.

« Hier soir les salles du Casino étaient pleines, selon leur habitude. Rien n'était venu troubler la sérénité des joueurs, si ce





n'est la veine insensée d'un jeune homme, grand, distingué, pouvant avoir dans les trente ans, qui, en l'espace de quelques minutes, venait de gagner plus d'un million à la roulette.

» Cinq fois de suite il avait joué sur le même numéro — le 30 — qui, par un hasard extraordinaire, était sorti ce même nombre de fois. Un moment de curiosité de la part des joueurs présents avait bien fait suite à ce coup heureux du sort ; mais l'inconnu, en compagnie d'une jeune personne avec qui il semblait très lié, étant sorti sur les terrasses, chacun, repris par la passion du jeu, l'oublia vite.

» Combien de temps s'écoula-t-il avant que le jeune homme ne revînt à la roulette, nul ne saurait le dire avec certitude. Une demi-heure peut-être. Mais toujours est-il qu'aussi vite qu'il avait amassé une fortune il la reperdit.

» C'est alors que se produisit l'incident stupéfiant auquel nous faisons allusion.

» L'inconnu voulut en appeler aux joueurs de sa défaite. Mais, à peine avait-il prononcé deux paroles que les garçons l'entouraient et le priaient poliment de sortir. Peut-être l'incident n'eût-il pas comporté d'autre suite si l'inspecteur du Casino, attiré par les éclats de voix, n'était intervenu.

» C'était un homme d'un certain âge, pas jeune dans le métier et, par conséquent, habitué aux excéntricités de la clientèle. Il ne devait pourtant pas tarder à se rendre compte que la menace de l'inconnu, — car sa colère s'était subitement développée, — n'était point la simple boutade d'un joueur malheureux.

» Cet étonnant client ne parlait-il pas de faire sauter, non pas la banque, mais Monte-Carlo elle-même, si le lendemain, à neuf heures, il n'était pas remboursé de ses pertes.

» Pour étayer sa menace, il affirmait être capitaine de vaisseau, sûr de son équipage, à lui tout dévoué.

Il n'aurait qu'à faire un signe et, le lendemain, à l'heure H, les canons du croiseur tireraient sur l'objectif de son choix ! Ainsi donc l'argent, ou l'anéantissement...

» L'inspecteur fut tellement stupéfait de ce langage comminatoire, et d'un usage plutôt rare, que, sur le moment, l'idée ne lui vint même pas d'arrêter l'impudent personnage, qui partit sans être autrement inquiété, put rejoindre son navire et donner probablement un commencement d'exécution à son épouvantable menace.

» Les autorités ont été prévenues et toutes les précautions prises, quoique dans les milieux officiels, on ait des doutes que l'homme agisse ainsi qu'il l'a dit.

» A l'heure où nous mettons sous presse, nos rédacteurs se livrent à une enquête approfondie dans la ville, afin de connaître la véritable identité du mystérieux personnage et de sa non moins mystérieuse compagne.

» Nos lecteurs en trouveront tous les détails dans notre édition spéciale de la matinée.

Révélation sensationnelles dans l'affaire du bombardement de Monte-Carlo

» Comme nous l'avons annoncé dans notre édition de six heures, nos rédacteurs, infatigablement, se sont livrés à une enquête serrée dans tous les milieux de la ville.

» Aussi sommes-nous à même d'apporter, les premiers dans la presse, quelques éclaircissements sur cette ténébreuse affaire.

» L'identité du mystérieux inconnu a été mise à jour : c'est un certain capitaine Craddock, forte tête, mais gai compagnon, commandant le *Persimon*, appartenant à Sa gracieuse Majesté la reine Yola de Pontenero.



» De l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés, il résulte que le *Persimon* croisait aux alentours des Baléares lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Livourne pour y attendre la reine et la promener en Méditerranée.

» Voilà, croit-on, qui ne faisait guère l'affaire du capitaine, d'autant moins qu'un P.-S., joint à cet ordre, annonçait que le règlement de la solde des officiers et matelots, des frais de charbon et de fournitures de bord était remis aux calendes grecques.

» Aussi, est-ce peu disposé à devenir le cicerone de sa souveraine, qu'il imaginait peut-être laide et repoussante, que Craddock se serait rendu à Monte-Carlo pour toucher au Consulat de Pontenero les sommes qui lui étaient dues et tirer ensuite une de ces bordées qui font époque dans la vie d'un marin.

» Nous n'avons pu, comme nous en avions le désir, reconstituer par le détail l'emploi du temps dans notre ville de l'officier révolté. Un témoin digne de foi assure qu'il l'a vu faire la connaissance, dans un des cabarets de la ville, de la jeune femme qui l'accompagnait au casino. Mais comme, d'autre part, un second témoin affirme qu'il a reconnu en cette jeune personne la reine de Pontenero elle-même, il y a tout lieu de croire qu'un des deux témoins fait erreur. A moins de supposer, comme cela se rencontre dans les opérettes, que la reine soit tombée éperdument amoureuse d'un pimpant capitaine et ait juré de faire sa conquête par tous les moyens. Mais cela, notre plume se refuse à l'écrire !

» Reste à savoir si Craddock mettra sa menace à exécution. Tout est là. Une heure à peine nous sépare des délais fixés par lui, et déjà, de la côte, avec des longues vues, on peut apercevoir sur le pont du *Persimon*, se mirant dans les eaux calmes, un branle-bas de combat.

» Malgré les appels au calme lancés par T. S. F., la panique commence à gagner certains éléments

de la population. Les autos sont prises d'assaut, et les habitants traînant de lourds fardeaux, tout ce qu'ils ont pu emporter de leur avoir, fuient épouvantés un peu dans toutes les directions. Quant à la police, elle se contente de hausser les épaules, tout en trouvant absurde l'affolement qui grandit...

» Enfin, qu'il nous soit permis d'ajouter, dans l'espoir de consoler les esprits tourmentés, que le directeur du Casino, devant la situation critique, s'est engagé à rembourser Craddock de ses pertes de jeu.

» Encore faudrait-il que cet argent parvienne à temps au bouillant capitaine. Seul l'avenir pourra nous fixer sur ce point. Mais, de grâce, qu'on fasse vite ! Chaque minute qui passe aggrave le malaise de la population tout entière. Tous les yeux des Monégasques sont fixés sur la tour qui domine la ville et sur son horloge, dont les minutes qu'elle égrène sont autant de coups frappés au cœur de notre population laborieuse...»

L'Affaire Craddock.

Un épilogue du plus haut romanesque et tout à fait inattendu.

» Dieu soit loué ! A nouveau l'air s'infiltré dans nos poumons ! Quand on songe qu'hier, à pareille heure, la panique commençait à s'emparer des calmes habitants de notre petite ville, on ne peut que se déclarer satisfait des dernières vingt-quatre heures que nous avons de plus sur la tête.

» En vérité, les événements se sont déroulés avec une précipitation de film cinématographique.

» Craddock n'a pas tiré, c'est un point d'acquis, et bien acquis. Mais il n'en a pas tenu qu'à lui de ne pas mettre sa menace à exécution. On chuchote dans les milieux bien informés que la reine Yola de Pontenero était bien descendue à Monte-Carlo,

ayant à sa suite une dame de la cour et son premier ministre, mais qu'elle n'est pas rentrée à son hôtel la nuit où on la vit en compagnie du beau capitaine.

» Que nos lecteurs ne tirent de ce rapprochement sans arrière-pensée aucune conclusion ; mais, à neuf heures moins dix, hier matin, Sa Majesté, un peu décoiffée, sortait de la cabine de Craddock, se faisait présenter l'équipage réuni sur le pont et, sur un refus du capitaine de cesser tous préparatifs de combat et de mettre le cap sur Livourne, le destituait de ses fonctions de commandant, qu'elle remettait au lieutenant Pierre Schmidt.

» Telles sont les dernières nouvelles qui nous sont parvenues directement du *Persimon*. Mais, dans l'après-midi d'hier, le *Badragua*, faisant route vers

Honolulu, envoyait aux autorités maritimes un radio ainsi conçu :

» *Avons recueilli capitaine Craddock à bord. Stop. Avait gagné paquebot à la nage. Stop. Peu après avons reçu message Persimon demandant faire route commune Honolulu. Stop. Reine Yola à bord.*

» Ce qui laisse à penser que cette stupéfiante histoire se dénouera beaucoup moins tragiquement qu'elle avait commencé. Pour les Monégasques tout au moins, car les Hawaïens n'ont pas fini de rire s'il prend envie à Craddock de faire sauter leurs tripots de jeux ! »

X..., reporter.

P. C. C.,

MARCEL-ALBERT CRANCE.

LA QUESTION DU MÉTRAGE

Il est à la fois dangereux et assez vain d'essayer de critiquer certaines lois de l'exploitation cinématographique, même celles qui ne sont que des routines et qu'on nous présente comme des conditions immuables imposées par le public.

Ce qui est encourageant, c'est que la crise a commencé d'apprendre à tous les chefs d'industrie le péril des affirmations tranchantes et des théories impérieuses. Aussi, lorsqu'on prétend que c'est le public qui exige qu'un film digne de ce nom doit avoir un programme autrement composé que d'une première partie peu coûteuse et d'un grand film, je ne peux m'empêcher d'espérer un nouveau système plus varié. Déjà, il y a peu d'années, on affirmait que la technique de l'exclusivité était impossible, qu'un film ne pouvait durer plus de huit jours, remplir plus de huit salles ; aujourd'hui, il court sa chance comme une pièce de théâtre. Il n'a fallu que les premières réussites de *Christus*, de *La Grande Parade* et de *Ben-Hur*.

La standardisation de la production est une autre routine à mettre à bas. Il est tout à fait arbitraire de fixer une dimension type pour tous les sujets. Un tel nivellement n'est possible qu'en mutilant certains thèmes et en délayant des historiettes. Combien de petits actes se traînent une heure et demie à l'écran. Le film, obligé d'atteindre un métrage minimum qui le classe « exclusivité », s'alourdit d'épisodes désespérants, de poursuites, d'histoires de baignoires, d'ascenseurs et d'escaliers, qui n'ont d'autre motif que de noircir 500 mètres de pellicule.

Inversement...

Excusez-moi de donner ici un tour personnel à ce papier ; mais mon aventure est édifiante, et je désirerais connaître la vraie opinion du public sur un tel sujet... ce public qu'on invoque toujours et qu'on ne consulte jamais.

J'ai écrit, l'hiver dernier, un scénario réalisable

pendant l'été. Un devis économique d'un million pour un sujet à vaste figuration, un drame aérien ; le grand avantage financier d'une formule internationale de parlant sans versions coûteuses et sans truquages : vous savez que de pareils sujets ne courent pas les rues. De l'avis de tous ceux qui s'y sont intéressés, c'était une affaire sans risques.

Mais voilà : 1.500 mètres, à peine une heure. Nous avons vu, avec le metteur en scène, que le projet emballait fort, dix-huit maisons de production. Réponse unanime : « On ne risque pas un million en France sur un film de moins de 2.000 mètres. »

Ordinairement on eût délayé, tiré à la ligne. Ce scénario, pour plusieurs raisons, ne le supporterait pas. C'est donc un projet irréalisable. **QUELLE QUE SOIT L'AMPLEUR D'UN SUJET, SA PUISSANCE D'ÉMOTION, SON IMPORTANCE, ON NE RISQUE PAS UN MILLION SUR MOINS DE DEUX KILOMÈTRES DE PELLICULE.**

Alors je demande au public si c'est vrai qu'il les exige, ces deux kilomètres.

Il me semble qu'une projection d'une heure un quart sans arrêt demande aux spectateurs une excessive dépense physique, un effort d'attention trop prolongé.

Et surtout ce n'est pas à la chaîne d'arpenteur que se mesure la valeur d'un film.

Et enfin est-il impossible, si l'on veut absolument d'une durée totale minimum, de composer un programme de trois films : un documentaire, une comédie et un de ces films qui ne peuvent voir le jour parce que leur équilibre ne supporte pas le métrage exigé. De grandes firmes ont leurs circuits ; elles peuvent imposer ce qu'elles veulent à leurs gérants. Pourquoi se refusent-elles à cette innovation si simple et si raisonnable ?

CLAUDE VERMOREL.

LA MODE FÉMININE

Et voilà... c'était bien la peine de rire du passé et de nous moquer des grand'mères!... Nous sommes aujourd'hui toutes fières d'arborer leurs atours désuets, que la fantaisie d'un couturier a remis en vogue et qu'un coup de pouce a su rajeunir...

Robes longues, taille fine, petits boléros, grandes berthes.

Chapeaux minuscules et empanachés, boucles tombantes, vous avez revu le jour... Émerveillées par votre grâce, nous ne songeons plus à sourire... si ce n'est d'admiration. C'est un de tes prodiges, ô Mode, toujours pareille et toujours renouvelée, de nous faire adorer ce que nous avons brûlé, en nous donnant l'illusion que, d'un coup de baguette, tu as tout transformé et recréé pour nous séduire.

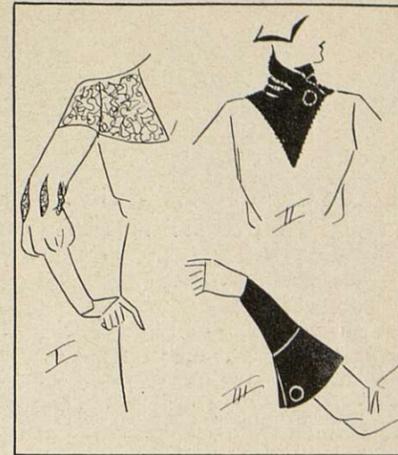
Cependant, après avoir usé et abusé du Second Empire, nous allons, pour la saison prochaine, évoluer un peu vers plus de modernisme et doser agréablement les falbalas de jadis et les contours parfois un peu secs de notre époque linéaire... où l'on schématise au point de sacrifier le décor au profit de la ligne. Si le résultat est souvent heureux en architecture, il faut reconnaître qu'en matière de mode, et surtout de mode féminine, un peu de fantaisie, un rien de garnitures ne sont pas à dédaigner.

Les ensembles de sport restent ce qu'ils sont : écourtés, pratiques et corrects... Vouloir les « féminiser » serait ridicule.

L'art de la Parisienne moderne est justement de savoir s'adapter aux circonstances et d'y adapter aussi ses toilettes.

Jouer au tennis, faire du footing avec une robe à traîne serait désastreux. Aussi n'est-ce pas sur ce terrain que réagit la grande couture. Contrairement aux lois qui nous régissaient il y a quelques années, et qui voulaient que l'on adoptât depuis le matin jusqu'au soir la robe courte ou la robe longue, nous arborons, en l'an de grâce 1931, une toilette totalement différente selon l'heure à laquelle nous sortons.

Pour les courses, non pas à Longchamp... mais celles que toute femme croit indispensable à sa vie, la robe courte sans exagération, le tailleur... l'ensemble sobre et sombre, sont toujours appréciés. Mais, pour les réunions « select », les thés élégants et les soirées... l'allure change... Plus l'heure devient tardive, plus la robe s'allonge... Drapés, volants, écharpes réapparaissent. Si le buste garde une pureté de ligne impeccable, les jupes, par contre, s'élargissent. Plissés, froncés, bouillonnés même se disputent l'honneur d'apporter une fantaisie gracieuse sur nos robes du soir et d'après-midi. On parle même d'une tentative de « pouff »... Ce n'est pas la première, et j'espère qu'elle sera sans succès, à moins que le « pouff » ne se



I. — Manche avec empiècement et crevés de dentelles. — II. Col de fourrure prolongé en pointe. — III. Haut revers mousquetaire en velours.

traduise par nœud de ruban, ce qui est jeune et charmant.

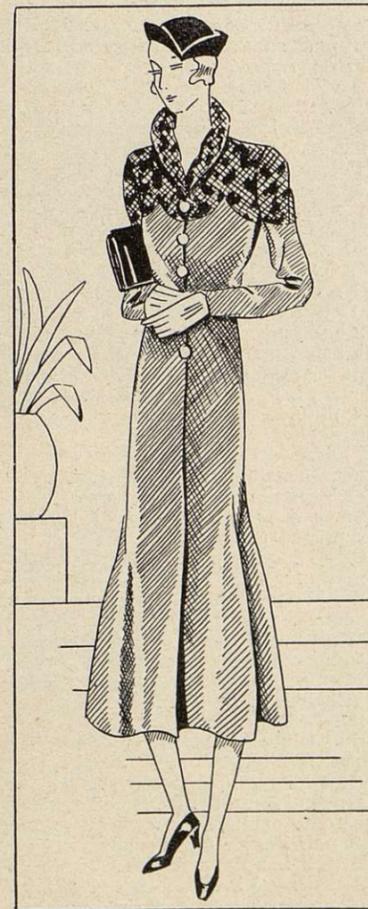
Le tulle léger, la transparente dentelle triompheront, sur les robes du soir, et le velours fera pour les compléter d'adorables petits vêtements... Sur les manteaux d'après-midi, nous verrons apparaître un peu d'imprévu... le rapiécage...

A droite, à gauche, par-ci, par-là, des incrustations de fourrure, des bandes au milieu des manches, des empiècements, donnant l'impression que l'on veut « cacher un trou », mais permettant aussi, quand on sait les combiner avec goût, des effets d'une originalité amusante.

Si les chapeaux restent « biscornus », ils vont cependant s'assagir un peu. La pointe masquant l'œil sera moins exagérée, et nous ne verrons plus du tout de ces petites calottes d'enfant de cœur qui découvriraient complètement le front et le milieu de la tête. Les feutres à longs poils, la mélusine même et surtout le velours auront tous nos suffrages. Drapés, bérêts, toques, accompagneront nos ensembles d'hiver. Le bonnichon de fourrure réapparaît pareil au manteau ou à la parure.

Enfin, fleurs et garnitures vont revoir le jour. La simplicité excessive nous a lassées... et ce n'est pas sans joie que nous verrons, de nouveau, tous les colifichets délicats et variés, qui sont un des charmes de la femme, venir apporter un peu de diversité dans la mode, parfois trop uniforme.

MARTHE RICHARDOT.



Manteau de drap gros vert ; empiècement de hutchnaut noir.

DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

LES OCCASIONS PERDUES. — L'AMOUR CAMARADE. — LA VIE HÉROÏQUE D'ARISTIDE DU PETIT-THOUARS. — LA VIE BRULANTE DE MARLENE DIETRICH

QUELLE œuvre admirable que ces *Occasions perdues* (Plon), dans lesquelles M. Émile Henriot nous fait revivre les charmantes années d'avant guerre, années que nous trouvons d'autant plus charmantes qu'elles sont loin de nous, pour jamais.

Beaucoup d'entre nous ne les ont pas connues et, trouvant naturelle notre ère de précipitation, de vitesse, de hâte à vivre, ne se figurent pas qu'il fut un temps où les jeunes gens avaient le souci de « se chercher », où le désir de faire de grandes choses les habitait plusieurs années avant qu'ils ne découvrirent sous quelle forme les exprimer, où leur esprit se formait et se meublait pendant ces minutes que nous ne connaissons plus et qui se nommaient : les loisirs.

On a beaucoup médité de cette époque.

Nos romanciers tantôt l'exaltent, tantôt la méprisent. M. Émile Henriot s'est efforcé de nous en donner une peinture fidèle. Ne se laissant pas prendre aux apparences des faits, ce n'est pas un monde vu du « dehors » qu'il nous dépeint, mais un monde qui nous est surtout rendu vivant par ses idées.

Nous suivons son héros, le jeune Claude Chenneval, à travers toutes ses rêveries, tous ses découragements, tous ses enthousiasmes. Il a vingt ans et voudrait avoir du génie. Je ne sais si c'est aujourd'hui la préoccupation des garçons de cet âge !

Claude est honnête, intelligent, avide de sensations, assoiffé d'idéal. Ses admirations sont ferventes, ses amitiés sincères et profondes ; ses amours violentes, mais toujours incomplètes, car il connaît tour à tour l'amour sans la possession, le plaisir sans amour. Seule, Thérèse Aubier pouvait tout réunir. D'insurmontables obstacles feront que la lassitude tuera leur amour avant même que la guerre arrive et les sépare.

Car, pour mieux nous montrer à quel point la guerre clôt une époque, M. Émile Henriot a voulu nous y faire assister. Nous voyons même Chenneval en revenir, ayant laissé, dans la tourmente, beaucoup d'amis, beaucoup de croyances, beaucoup d'illusions. Sa leçon, faite d'amertume, lui aura peut-être donné la sagesse. Il est sur le point de se « trouver » enfin.

Mais, « quand on a trouvé ce qu'on cherchait, on n'a pas le temps de le dire : il faut mourir ». Cette pensée de Joubert, mise en tête du dernier chapitre, nous avertit que la destinée de Claude Chenneval s'arrêtera là. Il

est tué d'une balle perdue, un soir du 1^{er} mai.

Ce roman est une parfaite réussite. Jamais œuvre ne fut à la fois plus substantielle et plus délicate, plus profonde et plus charmante. Remercions l'auteur d'*Aricie Brun* de nous avoir donné des pages qui plaisent autant à notre cœur qu'à notre esprit.

Puisque nous avons dit adieu pour toujours aux années d'autrefois, allons, avec M. Maurice Bedel, explorer les temps présents. *L'Amour camarade* (Flammarion), petite merveille de clairvoyance et d'observation, est un roman qui plaira à tous par son tour alerte, son sens exact de la vérité.

Toujours spirituel et faisant preuve d'un discernement qui le classe parmi nos plus subtils psychologues, l'auteur de *Jérôme* nous offre cette fois une véritable analyse du couple moderne. Rien n'échappe à sa vigilance, pas même les travers et les ridicules d'une époque dont il prend cependant la défense. Souvent très amusants, les petits tableaux qu'il esquisse, sans avoir l'air d'y toucher et avec une maîtrise rare, sont empreints d'une bonne humeur dont il ne se départit jamais. Les jeunes gens, les jeunes filles, les jeunes ménages modernes y trouveront mille sources de réflexions et ne manqueront pas, une fois leur lecture terminée, de jeter un petit regard sur eux-mêmes. Cela leur donnera à la fois de l'orgueil... et de l'humilité.

Pour ceux qui s'intéressent à nos gloires nationales, voici une *Vie héroïque d'Aristide du Petit-Thouars*, par Roland Charmy.

On sait que du Petit-Thouars fut le marin légendaire qui, les deux bras et une jambe emportés par des boulets de canon, se fit planter debout dans un tonneau de son, afin de continuer à commander ses hommes et faire durer une heure de plus la résistance de son bateau *Le Tonnant*, lors de la bataille d'Aboukir.

En maintes occasions et dans des expéditions plutôt malheureuses, il avait déjà montré de quelle somme d'énergie il était capable. Nous l'avions à peu près oublié, les circonstances de sa mort héroïque étant seules restées présentes à notre mémoire.

Sachons gré à M. Roland Charmy de nous le rappeler dans un ouvrage très documenté, qui complète la si belle collection de *La Grande Légende de la Mer* (Renaissance du Livre),

où parurent déjà les « Vies » de tant d'illustres marins.

Lorsqu'une étoile se lève, — je veux parler, bien entendu, d'une étoile de cinéma, — une foule d'admirateurs et de curieux essaient, par tous les moyens possibles, de se documenter sur ses goûts, sa vie privée, son origine le début de sa carrière et la manière dont elle a escaladé si lestement les échelons de la gloire. Les histoires les plus invraisemblables courent sur son caractère ou ses amours, et, la jalousie et l'envie s'en mêlant, il se forme autour d'elle comme un halo d'opinions contradictoires qui, peu à peu, d'ailleurs, se change en une brume d'indifférence.

Pour fixer la gloire et ne point égarer le public, n'est-il pas bon que nos « stars » aient, comme autrefois nos grands rois, leurs historiographes ?

M. Jean Lasserre nous donne *La Vie brûlante de Marlène Dietrich* (Nouvelle Librairie Française) et, en choisissant précisément comme sujet d'étude cette femme admirable, nous montre qu'il excelle dans l'art délicat et subtil de ne pas séparer la véritable personnalité d'une artiste de ses meilleures créations. Pour nous qui avons lu son livre, Marlène Dietrich restera toujours l'inoubliable Amy Jolly de *Morocco* et l'énigmatique X-27 de *Dishonored*.

C'est que, dans ces deux rôles qui lui assurent une renommée mondiale, Marlène Dietrich, cette petite fille de Berlin, grave et passionnée, a mis tant d'elle-même que jamais une femme ne parvint à être plus humainement vraie.

Des figurations insignifiantes dans des films où elle n'était pas mise en valeur, elle est passée sans transition au rang de grande vedette, grâce à la perspicacité du metteur en scène Josef von Sternberg, qui découvrit, un jour, en elle des dons exceptionnels.

— Vous avez un beau visage qui vit, lui dit-il, et vous n'êtes pas comme les vedettes américaines... Vous avez plus de trois expressions.

A Hollywood, où elle se rend peu après, c'est en effet la consécration de sa valeur et le succès définitif.

Dans un style alerte et nuancé, qui dénote un solide talent d'écrivain, — surtout si, comme il nous le dit, son livre fut écrit en quatre jours, — M. Jean Lasserre nous raconte cette « vie brûlante de Marlène Dietrich », sans rien omettre de ce qui peut avoir un intérêt pour nous. Vous ne regretterez pas de l'avoir lue.

JACQUES SEMPRÉ.

La Farandole des éclats de rire

IL n'est point d'art, semble-t-il, qui ne fasse aussi grande consommation de talents que le cinéma. Les images mouvantes, qui sont aussi des images fuyantes, usent à plaisir artistes et artisans ; personne ne résiste à leur appétit insatiable, et, s'il fallait dénombrer tous ceux qui, peu ou prou, ont tâté de l'art septième, ont été broyés dans son engrenage ou ont pu l'esquiver à temps, on atteindrait vite un chiffre redoutable. Et aujourd'hui encore, quelle est la midinette ou le mécano qui ne rêve point d'obtenir la fortune par son côté en apparence le plus aimable, la gloire ?

Combien l'univers renferme-t-il de Valentino et de Mary Pickford présomés ! Mais, si ceux-là sont légion qui veulent, à l'écran, incarner des héros au grand cœur, combien moins nombreux sont ceux qui n'ont pour seule tâche que de déclencher « le propre de l'homme » : le rire !

Sans doute existe-t-il des comédiens, des fantaisistes aussi qui se chargent de faire sourire, qui permettent l'utilisation d'adjectifs tels que : gai, plaisant, aimable... Mais on pourrait vite faire le compte des vrais comiques, de ceux qui, dévissant avec soin la mécanique humaine, ont découvert certain ressort minuscule dont l'extension provoque la vraie gaité.

Et encore, lorsque vous en aurez nommé une douzaine, combien, parmi eux, sont parvenus au résultat cherché ?

Combien peuvent se vanter de savoir secouer le ventre du monde ?

Parle-t-on comique cinématographique, et un nom vient immédiatement à l'esprit : celui de Charlie Chaplin. Peut-être à tort, car, par ses qualités si spéciales et si vigoureuses, par ses dons dramatiques autant que comiques, Chaplin s'est situé rapidement hors cinéma, et, narguant les genres, n'en épuisant aucun, n'en créant point non plus qui puisse être limité, il se confine dans le splendide isolement, qui lui permet d'être admirable et puissant. Artiste complet, on n'ose à peine parler encore de lui, tellement il nous dépasse. Mais qu'on me permette cependant d'avouer que je connais nombre de personnes qui, comme moi-même, accepteraient la fin du cinéma, sa mort brutale et la disparition de toutes les œuvres qui ont pu marquer, s'il nous était permis de conserver le principal de l'œuvre de Chaplin, ces quelques kilomètres de celluloid où s'inscrit en une langue merveilleusement universelle toute l'histoire triste et gaie, rapide et lente, brève et étendue, orgueilleuse et simple, de l'humanité.

Quelques-uns reprocheront pareille résignation : « Il n'y a point de comparaison possible, alors pourquoi dénigrer, rabaisser, mortifier pour louer ? Pourquoi ne pas louer simplement ? »

Parce que louer est trop peu de chose et que Chaplin mérite une distinction exclusive qu'on ne saurait autrement lui décerner.

Après Chaplin, voici Buster Keaton, ex-Malec, ex-Frigo. Un homme qui vient de loin ira plus loin encore, un « self-made man », peut-on dire, et dont les efforts ont abouti... Une fois

Parle-t-on des comiques, et un nom vient immédiatement à l'esprit : celui de Charlie Chaplin.





n'est pas coutume ! Symbole de la sérénité, de la placidité que rien ne trouble, cet homme au visage impassible est parvenu lui aussi à toucher nos cœurs.

Un autre nom encore brille en immenses lettres de feu : celui d'Harold Lloyd, alias « Lui ». Grand acrobate devant l'Éternel, prisonnier du « gag », de la trouvaille et victime toujours préservée des situations extraordinaires.

Et, avant de regarder autour de nous dans le présent, jetons un coup d'œil en arrière, vers ceux que la chance n'a point constamment favorisés :

Voici Roscoe Arbuckle, dit « Fatty », puisque tous les comiques devraient avoir un surnom, un gros et gras Fatty réjouissant et enfantin, et à l'ombre de qui se forma Keaton.

Et Allan Saint-John ou « Picratt », au pantalon trop étroit, au minuscule bonnet et dont les extraordinaires grimaces nous ont si souvent déridés ; et Larry Semon (Zigoto), au comique si particulier, disparu, hélas, fauché par la maladie alors qu'il s'orientait vers un genre nouveau : le genre de « second » dans lequel a triomphé « Dudule » — Clyde Cook prétend son état civil, — qui demeure aussi une des figures les plus typiques du comique américain.

Et n'ignorons pas « Calouchard », Ben Turpin, louchant affreusement, charmant loufoque et dont l'ingrat physique lui était un trésor d'éclats de rire.

Et d'autres plus oubliés : Harry Pollard, ou « Beau-Citron », l'homme aux moustaches tombantes ; Chester Conklin, vieux grotesque, surnommé « Casimir ».

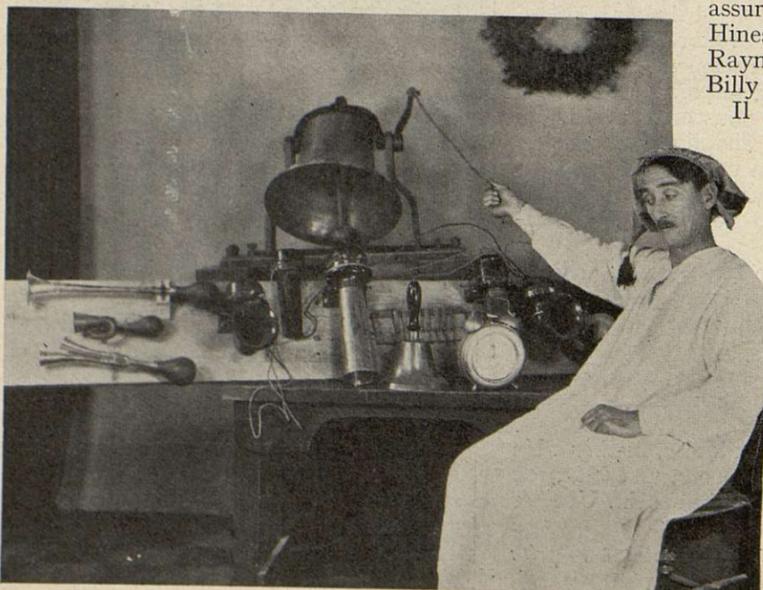
Et ceux-là qui se rapprochent davantage de la comédie : Sydney Chaplin, qui fut longtemps « Julot » ; Raymond Griffith surtout, célèbre par son « tube » resplendissant et son élégance de dandy, et aussi Charley Chase. Les oubliés sont nombreux. Qui donc connaît encore aujourd'hui les noms même d'un John Bunny, petite boule de graisse surmontée d'un large visage épanoui, et de sa partenaire Flora Finch ; de Ford Sterling, qui fut longtemps un des rois du rire ; de Hank Mann, dit « Bill Bockey » ?...

D'autres ont vu leur étoile pâlir subitement : le fantaisiste Douglas Mac Lean, qui avait assuré son sourire pour une fortune ; Johnny Hines, Bobby Vernon, Lloyd Hamilton, Raymond Mac Kee, le gros Walter Hiers, Billy Bevan...

Il ne faudrait pas oublier les femmes non plus. Deux grands noms subsistent, Mabel Normand, disparue l'an passé, et Louise Fazenda, qui d'ailleurs fut longtemps une inénarrable « Philomène » avant d'aborder un genre moins chargé.

Ni les enfants, depuis Jackie Coogan, le « Kid » de célèbre mémoire, fils putatif de Chaplin, jusqu'à la joyeuse et turbulente troupe « Our Gangs », en passant par la mignonne Babby Peggy,

De haut en bas : Charley Chase, comique nerveux. — Le couple célèbre d'une drôlerie cocasse : Laurel et Hardy. — Ben Turpin, dont l'ingrat physique est un éclat de rire.



la « baby » Mary Osborn, Wesley Barry « grain de son » et le négrillon Harry Snub Pollard.

Parmi les grands « nouveaux », il me semble que la première place revient de droit à ce petit homme aux yeux pleins de rêve, au sourire timide, découverte de Mack Sennett : Harry Langdon ; il symbolise le vrai triomphe de la personnalité et, gentil Pierrot à la mélancolique figure, s'égaré sur le chemin de la vie.

Lupino Lane, après un essai malheureux pour créer un « type », amuse maintenant dans des silhouettes fantaisistes, tout comme Slim Summerville, le « long », ex-réalisateur des films de Dudule.

Voici encore Stan Laurel et Oliver Hardy, couple célèbre et qui se complète merveilleusement, d'une drôlerie réelle, très cocasse. Sur leurs traces, le couple Karl Dane et George K. Arthur, habile et très réussi ; celui, provisoire, de Raymond Hatton et Wallace Beery, que nous préférons en tragédien. Enfin, pour interpréter la « suite comique » de « Cohen et Kelly », a été composé le couple Georges Sidney-Charlie Murray, mais ce dernier fut remplacé une fois par J. Farrel Mac Donald et une autre par Mack Swain, tous deux acteurs de talent.

Quittons le territoire de la Libre Amérique, et nous ferons vite le tour des comiques des autres parties du monde. Max Linder mis à part, qui fut un très grand maître, voici, en France, Rigadin « Prince » et Tramel.

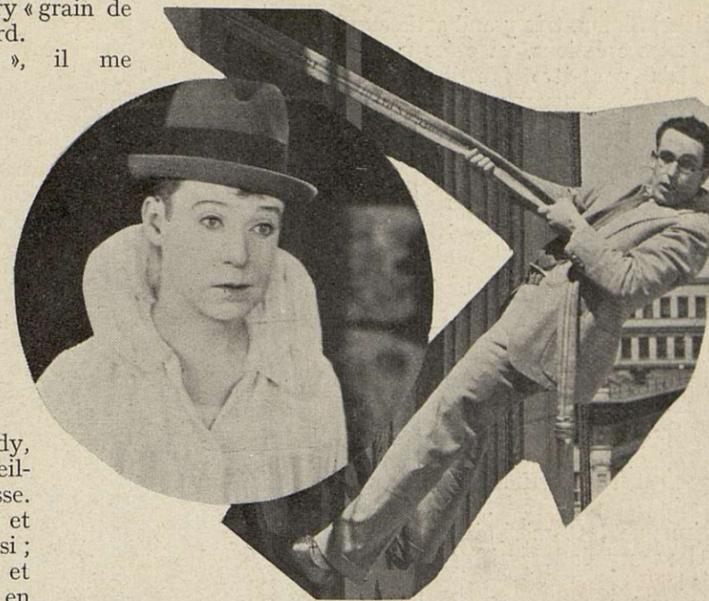
Biscot aussi, qui jouit d'une aimable popularité, et qui revient aujourd'hui, grâce au parlant, dans une adaptation nouvelle d'un de ses plus grands succès de jadis.

Dans le même cas se place Marcel Levesque, inoubliable « Cocantin », et qui, après une longue disparition, ressuscite dans plusieurs nouvelles bandes bruyantes qu'il anime de sa cocasse fantaisie.

Le parlant a, du reste, créé bien des transfuges : le truculent Bach, Noël-Noël, échappé de Montmartre, Boucot, Milton, roi d'occasion qui s'est composé un type caractéristique : Bouboule.

A citer encore trois comédiens : Victor Boucher et

De haut en bas : Harry Langdon, gentil Pierrot à la mélancolique figure. — Harold Lloyd, grand acrobate devant l'Éternel. — Buster Keaton, symbole de la placidité. — Le couple très réussi : Karl Dane et George K. Arthur.



Max Dearly, aux genres très particuliers, et aussi Michel Simon, très grand artiste qui, lui aussi, après diverses créations, va créer un type « Baleydière ».

Mais peut-être faut-il regretter que nous ne possédions pas de comique strictement comique (ce qui ne signifie point « goût américain »), limité dans un genre, une silhouette ; qui fasse à lui seul un film, l'imprègne de sa personnalité, de son caractère.

Ajoutez à cela un Monty Banks en Angleterre, Doublepatte et Patachon en Suède, Kowal-Samborsky dans un essai soviétique, et l'inspection est terminée ou presque. A croire que les Américains ont le monopole des artistes gais !

* * *

Voici donc achevée notre petite « revue » des fabricants du rire cinématographique. Sans doute présente-t-elle le même défaut que toutes les statistiques que l'on voudrait exactes, celui de n'être ni définitive ni complète.

Du moins permet-elle de jeter un coup d'œil d'ensemble, d'évaluer la somme d'efforts accumulés pour dérider le monde.

Voudrait-on essayer d'en déduire quels sont les moyens qu'il convient d'utiliser principalement ? Ce serait faire preuve de beaucoup de naïveté. De



Armand Bernard, excellent comédien et fantaisiste dans son dernier film : « Calais-Douvres ».

tous les comiques cinématographiques, ceux-là seuls ont véritablement réussi qui présentaient une indéniable personnalité, et chacun d'eux fut une loi en lui-même.

Apparence personnelle, type, costume, troupes, tout compte, mais à des degrés différents suivant l'acteur.

Pourtant, une base très générale peut être déduite : le vrai comique rompt tout ce qui est établi ; il se bat contre l'ordre, la beauté, la légalité, la logique ; un comique, aussi paradoxal que cela puisse sembler, est avant tout un révolutionnaire ! On peut rire, mais un instant de réflexion suffit à convaincre !

Chose curieuse, ce sont des révolutionnaires dans un plan concret, puisqu'il a été prouvé que la plupart des films comiques très réussis dans leur préparation, sur le papier, ont été le plus souvent des échecs, alors que les effets de surprise et de l'absurde les plus inattendus se sont révélés parfaits, plaqués sur la vie fantomatique de l'écran. Voudrait-on écarter toute philosophie à bon marché, on se trouve porté, par la

simple réflexion, à considérer les comiques très près des Sages de l'Antiquité. Ne nous font-ils pas rencontrer à chaque pas l'imagination, la fantaisie, l'intelligence, le jugement, la sérénité ?

MAURICE-M. BESSY.

CHOSSES D'ICI... ET D'AILLEURS

Un procès sensationnel.

Le 5 octobre s'est plaidé, devant le tribunal new-yorkais, le différend Dietrich-Sternberg.

La célèbre héroïne de *L'Ange Bleu* avait à répondre devant les juges du délit de « captation d'affection ». Ce procès lui était intenté par la légitime épouse du réalisateur de *Morocco*, qui l'accusait d'avoir « séduit » son mari !

Pour ce préjudice moral, Mrs. von Sternberg réclame une assez forte indemnité ! Quant à Marlène Dietrich, elle est persuadée faire éclater son innocence et ne rien payer du tout.

Le jugement sera rendu quand paraîtront ces lignes.

Vers l'écran large ?...

Durant sa grande semaine de présentations, la société Pathé-Natan a montré avec un gros succès le tout à fait remarquable procédé d'agrandissement de l'é-

cran, soit en hauteur, soit en largeur, dû aux recherches du professeur Chrétien, et dont il avait déjà été parlé ici même lors de la révélation de *Construire un feu*.

On nous a montré un film tourné à l'Exposition coloniale, dont la diversité des prises de vues permet d'utiliser tour à tour le champ normal ou l'écran large ou haut.

Grâce à l'objectif imaginé par le professeur Chrétien et dénommé *l'hypergonar*, des effets si saisissants ont été obtenus, particulièrement dans les ensembles, qu'il n'est plus possible de douter qu'une telle invention soit appelée à révolutionner le cinéma tout entier.

La société Pathé-Natan l'a fort bien compris et s'est réservé pour le monde entier l'exclusivité de ce procédé, qui possède, entre autres, l'immense avantage, sur tous les procédés d'agrandissement de l'écran, de ne pas nécessiter le changement de format de la pellicule.

Les journées nationales du cinéma.

Ainsi se sont appelées les manifestations cinématographiques organisées par Pathé-Natan du lundi 14 au jeudi 17 septembre.

La grande firme française avait convoqué à Paris ses représentants de province et de l'étranger, ainsi qu'un grand nombre d'exploitants et divers journalistes.

En plus des présentations de films dont on trouvera le compte rendu par ailleurs, les invités de M. Natan furent conviés à visiter l'Exposition coloniale, les studios de Joinville et aussi les usines de tirage.

Enfin, le jeudi 17, un grand banquet de quinze cents couverts clôtura somptueusement ces manifestations, dont le cinéma français tout entier doit profiter.

Jaque-Catelain à la scène.

Jaque-Catelain vient de rentrer de Bruxelles, où il fit d'éclatants débuts au théâtre dans *Le Renard bleu*, avec Eve Francis.

Ce que nous verrons prochainement



7. — L'interrogatoire de la gouvernante (Françoise Rosay) dans « Le Procès de Mary Dugan ». Derrière elle, Charles Boyer et Georges Mauroy.

8. — Une belle expression de Mona Goya dans « Amour et Discipline ».

9. — Luis Trenker, blessé dans « Les Monts en flammes », dont la première à Berlin vient d'avoir lieu avec un grand succès.

10. — Les trois interprètes de « Vacances », de Robert Boudrioz : Georges Charlia, Florelle et Lucien Galas.

— Jacques de Rameroy a commencé la réalisation de *L'Archange noir*, interprété par MM. Mendès, Edouard Jacquin.

— Jean Benoit-Lévy a terminé la réalisation d'un film : *Le Cœur de Paris*, avec le petit Jimmy, Simone Mareuil et Roger Maxime.

— M. de Courville réalise *Sous le Casque de cuir*, avec Gina Manès comme vedette. Gaston Modot fera également partie de la distribution.

— Robert Wyler tourne *Fils à papa*, d'après la comédie d'Yves Mirande, avec Françoise Rosay, Suzanne Delvé, Janine Marcy, Pierre Brasseur, Riri Boucher.

— Harry Lachman tourne, en collaboration avec Marcel Achard, *Mistigris*, dont les principaux interprètes sont : Madeleine Renaud, Noël-Noël, Randall.

— Karel Anton a commencé *Le Cordon bleu*, d'après la comédie de Tristan Bernard, avec Jeanne Helbling, Edwige Feuillère, Marguerite Moreno, Madeleine Guitty, Simone Héliard, Baron Fils, Maurice Lagrenée, Noël-Noël, Lucien Baroux, Marcel Vallée.

— René Guissart réalise *La Chance*, d'Yves Mirande, avec Marie Bell, Françoise Rosay, Marcel André, Fernand Fabre, Pierre de Guingand.

— André Chotin va mettre en scène *Les Puces voyageant*, de Georges Dolley, et *Le Bonheur*, d'Yvan Noé.

— Henri Diamant-Berger réalise *Tante Aurélie*, avec Charlotte Lysès, Germaine Sablon, Jean Sablon et Balder.

— Jacques de Casembroot est parti pour Saint-Laurent-du-Var, où il va réaliser *Chambre 28*.

On tourne, on prépare...

— André Hugon a commencé la réalisation de *Galerie Lévy et Co* (suite de *Lévy et Co*), avec Charles Lamy, Léon Béliers, Saturnin Fabre.

— Léon Mathot réalise *La Bande à Bouiboule*. Les interprètes sont : Milton, Raymond Guérin, Kerly, Etiévant, Mona Goya, Germaine Charley, Lily Zévaco, Madeleine Guitty.

— Maurice Tourneur poursuit la réalisation de *Au nom de la Loi*, avec Marcelle Chantal et Jean Marchat.

— Roger Capellani a commencé la mise en scène de *Côte d'Azur*, dont les interprètes sont : Robert Burnier, Robert Arnoux, Palau, Yvonne Hébert, Ketty Gallian, Fanny Clair, Marcel Vallée, Paul Clerget, Pierre Sergeol.

— Rex Ingram poursuit la mise en scène de *Baroud* ou *Les Hommes bleus*, avec Colette Darfeuil, Pierre Bat-

REVUE DE PRESSE

SUCCÈS A L'ÉTRANGER

M. Pierre-Gilles Veber souligne dans *Le Matin* les succès du film français à l'étranger.

« Après *Sous les Toits de Paris*, qui était presque un film muet, *Le Roi des Resquilleurs* connaît à Berlin la grande vogue, et bientôt *Un Soir de rafle* va également être projeté en français. L'Allemagne s'enthousiasme pour notre production. Il est de bon ton, dans tous les milieux, d'aller voir et entendre un film parisien. Et seul un léger commentaire en allemand est ajouté au texte français.

« Il s'agit évidemment de trois réalisations où le dialogue ne joue pas un rôle prépondérant, et qui sont d'essence plutôt cinématographique que théâtrale. N'importe, nous devons nous réjouir de ce succès. Jadis, à l'étranger, on affectait de mépriser notre production, et l'on se moquait de la faiblesse de notre technique, de nos artistes et de la conception de nos scénarios. Or, ces quolibets étaient décochés par des concurrents intéressés à ce que nous ne gagnions pas de terrain chez eux, et le grand public n'était pas consulté pour confirmer ce verdict.

« Je disais à cette place que nos scénaristes devaient dominer le monde cinématographique. La pensée, le talent français, les immenses ressources intellectuelles de nos auteurs sont devenus nécessaires au monde entier. Mais oui ! J'ai personnellement eu souvent l'occasion de voir travailler des spécialistes étrangers, je vous assure que nous pouvons leur rendre des points, et nous avons le bonheur de posséder chez nous des metteurs en scène et des comédiens extraordinaires. Seulement, voilà ! Le Français, qui a une réputation de « cocardier », est modeste. Nous ne battons pas assez la grosse caisse autour de nos films, et il faut que la Renommée aux cent bouches clame à en perdre haleine que nous avons des succès pour que nous daignons y croire. »

« Regrettons seulement cette réticence : *N'importe, nous devons nous réjouir de ce succès*. Parce que ces films « sont d'une essence plutôt cinématographique que théâtrale », leur succès prend pour nous une valeur très significative. Nous croyons qu'il importe d'insister sur ce point essentiel.

THÉÂTRE ET CINÉMA

D'une étude très intéressante sur la question du Théâtre et du Cinéma, par M. Paul Douai, dans *Comœdia*, citons quelques passages :

« Cet art, jeune, riche, indépendant, cette forme d'expression puissamment originale, qui laissait au spectateur le loisir d'un libre vagabon-

dage de l'imagination, cet instrument visuel d'une diversité infinie, est rapetissé, amoindri, dégradé par le tyran de la parole trop précise et platement réaliste, qui le dépoétise, car la poésie du cinéma était ailleurs que dans le verbe.

« La possession de la parole et du son, qui n'aurait dû être pour lui que des auxiliaires de second plan, devient sa préoccupation dominante, presque exclusive ; cette conquête l'a détourné de sa voie véritable, elle a ravalé le cinéma au rang de *théâtre mécanique* et, si l'on n'y prend garde, il s'enlisera complètement dans ce bourbier.

« Théâtre et cinéma sont deux arts essentiellement distincts, qui peuvent parfaitement vivre et prospérer côte à côte.

« La crise du théâtre ne réside pas dans la concurrence du cinéma, parce qu'il n'y a pas de concurrence du cinéma.

« En s'engageant à corps perdu et tête baissée sur une voie nouvelle, le film a marqué un recul artistique très net... »

L'ORIGINE DU CINÉMA LE PHÉNAKISTICOPE

Après avoir passé en revue les joujoux qui furent à l'origine du gramophone, de l'avion, de l'automobile, M. Léon Daudet (*Action Française*) nous parle du cinéma :

« Le cinéma, lui aussi, ce maître des images, est adjuvant du théâtre de demain, et dont la course météorologique ici-bas n'est pas conjecturable, — car il est aussi le révélateur de la pensée intime et du rêve. — le cinéma est sorti d'un jouet d'enfant. Écoutez plutôt Charles Baudelaire, dans son article célèbre, mais peu connu, *Morale du joujou* :

« Il est une espèce de joujou qui tend à se multiplier depuis quelque temps, et dont je n'ai à dire, ni bien ni mal. Je veux parler du joujou scientifique. Le principal défaut de ces joujoux est d'être chers. Mais ils peuvent amuser longtemps et développer, dans le cerveau de l'enfant, le goût des effets merveilleux et surprenants. Le stéréoscope, qui donne en ronde-bosse une image plane, est de ce nombre. Il date maintenant de quelques années. Le phénakistoscope, plus ancien, est moins connu. Supposez un mouvement quelconque, par exemple un exercice de danseur ou de jongleur, divisé et décomposé en un certain nombre de mouvements ; supposez que chacun de ces mouvements, — au nombre de vingt, si vous voulez, — soit représenté par une figure entière du jongleur ou du danseur, et qu'ils soient tous dessinés autour d'un cercle de carton.

« Ajustez ce cercle, ainsi qu'un autre

cercle troué, à distances égales, de vingt petites fenêtres, à un pivot au bout d'un manche que vous tenez comme on tient un écran devant le feu. Les vingt petites figures, représentant le mouvement décomposé d'une seule figure, se reflètent dans une glace située en face de vous. Appliquez votre œil à la hauteur des petites fenêtres et faites tourner rapidement les cercles. La rapidité de la rotation transforme les vingt ouvertures en une seule circulaire, à travers laquelle vous voyez se réfléchir dans la glace vingt figures dansantes, exactement semblables et exécutant les mêmes mouvements avec une précision fantastique. Chaque petite figure a bénéficié des dix-neuf autres. Sur le cercle, elle tourne, et sa rapidité la rend invisible ; dans la glace, vue à travers la fenêtre tournante, elle est immobile, exécutant en place tous les mouvements distribués entre les vingt figures. Le nombre des tableaux qu'on peut créer ainsi est infini. »

« J'ai toujours prétendu que Baudelaire était, avec Goethe, le plus grand esprit critique, et donc d'investigation scientifique, des temps contemporains. »

L'ÉTAT ET LE CINÉMA

La constitution d'un Comité du Cinéma n'a pas calmé les inquiétudes. M. Lucien Wahl écrit dans *La Cinématographie française* :

« Rien n'est moins contestable que ces mots cueillis dans une des dernières pages des *Arts Plastiques*, de Jacques-Émile Blanche : « La censure de l'État dans tout ce qui touche à l'esthétique, les erreurs de ceux qui gravitent autour de l'Institut et de la direction des Beaux-Arts, ont aidé des négociants en peinture à prendre la place qu'occupaient jadis nos rois et nos mécènes. »

« Et l'on veut et l'on demande que l'État « protège » le cinéma ! Il est vrai que ces appels à la protection et au protectionnisme ne se parent ou ne se déparent point souvent d'hypocrisie, il ne s'agit que de commerce.

« Personne, ou presque, ne dit : « Propreté d'abord, art véritable, talent, interprétation par l'image, quelquefois par le mot et, en conséquence, puisqu'il le faut, commerce », mais des gens s'écrient : « Commerce seulement » ou « Commerce d'abord ! », quelle que soit la marchandise, ou encore : « Marchandise de telle et telle espèce pour lutter contre des concurrences ». Et ils parlent de terroir, de patrie, de race et même de drapeau, en ne donnant que des arguments de commerce à tout prix.

« Et d'abord, ce n'est pas beau. Et ensuite, on va à l'encontre du but que l'on se propose. » P. P.

LES FILMS DU MOIS

Calais-Douvres. — Trader Horn. — Faubourg Montmartre. — L'Aiglon. — Le Juif polonais. La Chienne. — Le Petit Écart. — Après l'Amour. — Rien que la vérité. — L'amour en l'an 2000. — Le Loup des mers. — Hors du gouffre. — Scotland Yard. — Amour et Cambriole. — Mam'zelle Nitouche. — Atout... cœur ! — Le Capitaine Craddock. — Edelweiss. Films parlants en langues étrangères.

CALAIS-DOUVRES

Interprété par LILIAN HARVEY, ANDRÉ ROANNE, ROBERT DARTHEZ, SINOËL et GARIELLO.

Réalisation de A. LITVACK.

Si, dans *Rien que la Vérité*, Saint-Granier fait le pari de ne pas proférer de mensonge durant vingt-quatre heures, dans *Calais-Douvres* André Roanne, lui, fait avec un ami le pari, aussi déraisonnable et impossible à tenir, de fuir durant cinq ans la compagnie des charmantes, mais trop rouées filles d'Ève.

Quatre années se passent, et c'est déjà beaucoup, lorsque, sur le yacht dont tout l'équipage est misogyne, paraît la menue et frétilante, blonde et irradiante Lilian Harvey.

Adieu, bonnes intentions, serments, pari !

Heureusement, la belle inconnue finit par disparaître, laissant derrière elle serrures fracturées et coffre-fort vide. Lilian aventureuse ? A qui se fier, grand Dieu !

Non pas, car la mystification finit par être découverte peu après le Carnaval de Nice, où Roanne a retrouvé la rescapée : Lilian n'était pas une aventurière, mais tout au plus la complice de l'ami parieur. Tout est bien qui finit bien.

Comme on le voit, un gentil conte bleu, rempli de fraîcheur et d'ingénuité, de joie de vivre et de satisfaction. On y dose langoureusement une parcelle de mystère à la note sentimentale dans un cocktail épicé dont le composé ressemble trait pour trait à ce délicieux et tenace *Chemin du Paradis*, dont il a le désir de rester toujours « très cinéma ».

Lilian Harvey anime de sa grâce souriante et de sa pétulance cette histoire de tout repos, mais enchanteresse, par la jeunesse imprévue qu'elle a retrouvée. MARCEL CARNÉ.

TRADER HORN

Interprété par EDWINA BOUTH, HARRY CAREY, DUNCAN REYNALDO. Réalisation de S. W. VAN DYKE.

Quel film étrange, inégal, faisant alterner des épisodes inoubliables, laissant loin derrière eux tous les documentaires africains réalisés à ce jour, et les passages gris et sans relief résultant d'une histoire pour le moins discutable.

Mais ne nous occupons pas de celle-ci, qui n'a d'importance que celle qu'on

veut bien lui donner et risquerait d'amoindrir la stupeur dans laquelle nous plonge la révélation d'un tel chef-d'œuvre d'audace et de témérité.

Van Dyke et ses collaborateurs peuvent être fiers de leur entreprise. Insoucians du danger, ayant fait avec cranerie le sacrifice de leur vie, du moins il est plausible de le croire, ils n'ont dû qu'à leur adresse de revenir sains et saufs, rapportant au monde civilisé des documents inédits, défiant l'imagination et qu'on voudrait savoir impérissables.

Jamais encore un prospecteur n'avait osé ce qu'a osé le réalisateur de *Trader Horn* : s'aventurer avec un tel mépris du danger dans la brousse magnifique et traîtresse ; filmer à deux pas girafes, zèbres, singes, panthères, chacals, gnous ; fusiller à bout portant le monstrueux rhinocéros fonçant sur l'appareil et déchargeant un noir sur son passage !

Personne également, à notre connaissance, n'avait réussi à nous montrer dans toute son indicible horreur un troupeau de voraces et gigantesques crocodiles pullulant autour des mares boueuses et à nous restituer dans toute sa férocité épouvantable les luttes d'animaux : singe et panthère, lions et gazelles s'entre-déchirant épouvantablement dans un bruit atroce de rugissements rageurs, de souffles sifflants et de cassures d'échines !

Car là également réside un des grands attraits de *Trader Horn* : c'est le premier film ayant réellement capté la voix de la jungle. Il en résulte un décuplement de vie primitive et farouche, une impression d'authenticité et de vérisme qui montreraient, s'il était encore nécessaire, combien l'invention du parlant était souhaitable. M. C.

FAUBOURG MONTMARTRE

Interprété par GABY MORLAY, LINE NORO, CHARLES VANEL, PIERRE BERTIN, FLORELLE et PAULINE CARTON.

Réalisation de RAYMOND BERNARD.

Nous n'essaierons pas de cacher notre joie de retrouver Raymond Bernard dans le genre où il excella jadis avec le discret *Triplepatie* et le non moins délicat *Costaud des Épiettes*.

Certes, *Faubourg Montmartre* contient, en plus de sa délicatesse de sentiment, de sa pudeur et de ses dons d'observation finement nuancée

d'ironie, des scènes dramatiques, d'ailleurs fort bien venues et d'un effet remarquable ; mais enfin, ce qu'il faut noter, c'est l'abandon, par un de leur spécialiste, de ces grandes machines historiques dont on se fatigue si facilement.

Dépeindre en une ample fresque un quartier populaire et spécial de Paris, lui restituer sans outrance son vrai visage, mettre son âme à nu, y



La petite Ginette de « Faubourg Montmartre » (Gaby Morlay) cherche à s'instruire ; son locataire (Pierre Bertin) lui facilitera la tâche.

faire vivre les êtres que nous côtoyons chaque jour et dont nous ne savons rien ou presque ; étaler simplement mais justement leur souffrance ou leur turpitude, leur détresse ou l'idéal vers lequel ils tendent, et encore, par là-dessus, opposer en une grandiose antithèse la vision tumultueuse de la ville à celle reposante des champs, voilà qui n'était pas permis à n'importe qui.

Raymond Bernard, n'écouterait que son cœur, a osé. Avec infiniment de tendresse et de bonté, il s'est penché sur la misère qui se cache, comme honteuse, derrière les murs noirs et lézardés des faubourgs, misère physique et aussi morale, hélas !

Son film est un long cri de pitié et d'amour. S'il s'achève sur un rayon d'espoir, il dégage, par instants, une émotion poignante de la meilleure

qualité et est, dans son ensemble, d'un intérêt exceptionnel.

Peut-être n'est-il pas dénué totalement de longueurs. Pour notre part, elles ne nous gênent aucunement, car nous pensons qu'elles sont voulues. En définitive, n'aident-elles pas à conférer au film de Raymond Bernard son caractère pesant, épais et étouffant, exerçant sur le spectateur le plus froid une implacable emprise ?

Gaby Morlay incarne Ginette, la petite ouvrière, avec une spontanéité, une jeunesse et une vérité saisissantes.



Line Noro, la grande révélation de « Faubourg Montmartre », dans son rôle de cocaïnomanie.

Vanel est bien, quoiqu'il ait parfois un peu outré son personnage, et Pierre Bertin fait preuve de tact dans un rôle ingrat.

Mais il faut faire une place à part à Line Noro, la grande révélation du film, qui a buriné la silhouette de la « cocaïnomanie » dans un relief extraordinaire. M. C.

L'AIGLON

Interprété par JEAN WEBER, VICTOR FRANÇEN, DESFONTAINES, JEANNE BOITEL, SIMONE VAUDRY, GEORGES COLIN.

Réalisation de W. TOURJANSKY.

Jamais, sans doute, tâche plus ardue et périlleuse ne s'offrit à un réalisateur de films. Transposer à l'écran sans rien perdre de son souffle et en lui restituant son lyrisme et son panache, une pièce poétique et brillante comme *L'Aiglon* semblait une gageure. Et que dire du projet, qualifié par certains d'insensé, de faire parler, par le truchement du haut-parleur, les ombres mouvantes des personnages historiques en vers, dont certains gardent encore la sublime chanson envolée des lèvres d'une Sarah Bernhardt et d'un Lucien Guitry !

Nous ne savons pas si une telle expérience souffrirait d'être recommencée ; mais ce que nous pouvons dire, c'est que le résultat a dépassé toutes les espérances.

La magnifique et douloureuse aven-

ture de l'Aiglon rêvant à la gloire de l'Aigle revit à l'écran avec tous les attraits, toutes les résonances poétiques qui ont assuré son succès à la scène.

Une page d'histoire grandiose et pathétique, idéalisée sans doute, mais qu'importe, défile devant nous pour le plaisir des yeux et l'enchantement des oreilles.

L'art si sûr de Tourjansky a pu s'exprimer librement à travers ces images qui confèrent au drame poignant imaginé par ce poète une ampleur et une diversité qu'il ne pouvait avoir dans le cadre réduit de la scène.

Aidé du scénariste habile qu'est Pierre Gille-Weber, le réalisateur de *Michel Strogoff* a su faire un choix éclairé et subtil, douloureux, mais nécessaire dans les divers épisodes de la pièce : ne prendre que le principal et rejeter ce qui, à l'écran, eût risqué d'en ralentir le rythme plein et fort.

Mais la belle ordonnance demeure, avec les rêves d'abord imprécis de l'Aiglon dans la cage dorée qu'est le mélancolique château de Schœnbrunn, l'arrivée de la comtesse Camerata, l'apparition de l'ancien grognard Flambar dit Flambeau, les conspirations du Duc, sa fuite jusqu'à la plaine de Wagram, la mort de Flambeau, le retour désespéré à Schœnbrunn et enfin l'agonie déchirante de l'ancien Roi de Rome ; autant de pages douloureuses et sensibles traitées avec un tact, une pudeur, un respect et une sensibilité qui font honneur à celui qui les réalisa.

Il n'est pas jusqu'aux vers qui ne passent admirablement à l'écran et dont le haut-parleur nous restitue tour à tour de façon parfaite la grâce alanguie, l'émotion poétique et la sublime envolée.

Il est vrai que le poète a trouvé en Jean Weber (l'Aiglon) et Victor Francen (Flambeau) deux vibrants interprètes, débordant d'enthousiasme et de foi pour l'œuvre qu'ils servent avec tant de chaleur. A leurs côtés, la distribution, qui réunit une pléiade de vedettes, est en tous points parfaite. JEAN HERSENT.

LE JUIF POLONAIS

Interprété par HARRY BAUR, SIMONE MAUREUIL, MARY BERRY, GEORGES DE LA CRESSONNIÈRE.

Réalisation de JEAN KEMM.

On peut penser tout le mal qu'on voudra du système de la vedette ; mais il faut convenir qu'il a parfois du bon. Ainsi un film comme *Le Juif Polonais* vaut surtout par le jeu de son principal interprète, sur qui se concentre toute l'action.

Harry Baur, en effet, « fait le film à lui seul »... Sa forte personnalité domine la bande tout entière, dont il est le pivot central.

Il est l'homme en proie à l'interminable cauchemar, celui que le remords poursuit sans cesse, que la vision du crime qu'il commet pendant une tempête de neige, il y a quinze ans, harcèle sans arrêt, ronge et finira par abattre, non sans qu'il ait emporté

dans la tombe son redoutable secret.

Jean Kemm adapte avec intelligence cette terrifiante histoire et apporte tous ses soins à la reconstitution de l'atmosphère originale et pittoresque. J. H.

LA CHIENNE

Interprété par MICHEL SIMON, JANIE MARÈZE, FLAMENT.

Réalisation de JEAN RENOIR.

Une de ces œuvres qui viennent à point ranimer un enthousiasme sur le point de s'éteindre, vaincu par une médiocrité constante.

Il fallait une certaine audace pour porter à l'écran le noir roman dialogué, mais, hélas ! si vrai dans sa pitoyable humanité de *La Fouchardière*.

Que ses producteurs et réalisateur qui ont adapté à l'écran, sans l'édulcorer, cette tranche de vie réaliste et brutale, dénouée tragiquement, soient donc remerciés. L'audace au cinéma est chose trop rare pour ne pas être louée publiquement, les rares fois où on la rencontre.

Un petit employé assez veule, marié à une mégère, s'amourache d'une inconnue rencontrée un soir de pluie. La femme cependant est une garce, entretenant un homme dont elle est passionnément éprise. C'est ainsi que le petit fonctionnaire, qui a tout sa-



L'étonnant maquillage de Michel Simon dans les scènes finales de « La Chienne ».

crifié pour cette créature vulgaire, méchante et sottise, qui a volé, perdu sa situation, est amené, dans un accès de rage, à tuer la femme qui se moque de lui.

C'est le souteneur qu'on accusera à sa place et, lui tenant rigueur d'antécédents fâcheux, malgré ses cris d'innocence, on l'enverra à la guilotine. Quant au caissier qui, occupant une situation honorable, n'a jamais été soupçonné, une dernière vision nous le montrera vieilli, méconnaissable, ouvrier de portières

APRÈS L'AMOUR

Interprété par GABY MORLAY, VICTOR FRANÇEN, TANIA FEDOR, JACQUES VARENNES et JOFFRE.

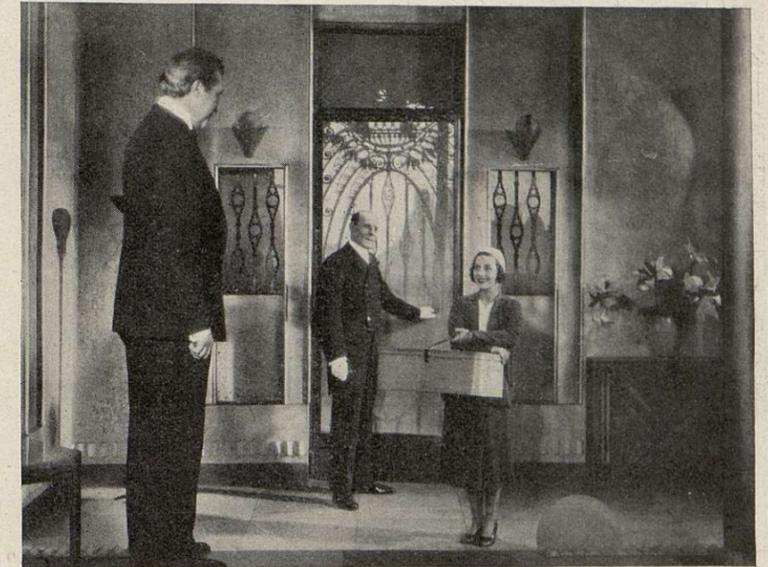
Réalisation de LÉONCE PERRET.

Un petit chef-d'œuvre d'ironie discrète et nuancée, de fine et poignante émotion, dû en majeure partie à l'interprétation hors pair de ses deux principaux interprètes : Gaby Morlay, juvénilement exquise et enjouée avec tant de naturel, et Victor Francen, grave, noble et douloureux avec une conviction vibrante.

La pièce de Duvernois et Pierre

parfaite réussite. L'écran a trop tendance à grossir le côté opérétique de telles bandes à effets pour qu'elles nous émeuvent réellement. Qu'on se rappelle plutôt *Point ne tueras*, dont le scénario, très beau et très digne, fut trahi justement par le côté théâtral, factice, de l'œuvre.

L'Amour en l'an 2000, qui a simplement pour but de nous conter agréablement une gentille historiette sentimentale entre J-21 et L.-N.-18 (ainsi se désignent, par une amusante trouvaille, les deux héros), n'a pas à souffrir de son aspect ultra-fantaisiste.



Une scène du film « Après l'Amour », où Gaby Morlay, représentante en bonneterie, vient faire ses offres de service à Victor Francen.

Wolff est connue : un grave professeur au Collège de France s'éprend d'une petite ouvrière parisienne, dont la grâce mutine et rafraîchissante est pour lui comme un rayon de soleil dans sa triste existence passée auprès d'une femme coquette et volage.

De sa liaison, l'homme a un enfant. Hélas ! la mère meurt en le mettant au monde, et l'amant, désespéré, imagine alors de substituer cet enfant à celui que vient d'avoir sa femme, et qui ne lui est rien.

Puis les années coulent... Le temps apporte l'oubli. Un jour l'homme décide d'élever l'autre bambin également à son foyer et de partager sa tendresse entre ces deux petits êtres.

Une belle mise en images claires et aérées, mais sans grand style, encadre joliment le dialogue, si dépouillé, naturel et vrai, et pourtant d'une grâce poétique constante, du délicat et sensible Duvernois. M. C.

L'AMOUR EN L'AN 2000

Interprété par JOHN GARRICK, MAUREEN SULLIVAN, EL BRENDEL.

On les pourrait compter les films d'anticipation qui ont bénéficié d'une

et s'exclamant, tout heureux d'avoir reçu un pourboire princier : « La vie est belle ! »

Et c'est sur cette atroce et déchirante conclusion, lourde de pessimisme et de rancœur, que s'achève ce fait-divers gonflé d'amertume.

Répétons-le : plus encore que le talent sobre, mesuré et sensible, plus que l'originalité créatrice dont a fait preuve Jean Renoir, l'audace dont il s'est rendu coupable nous plaît.

Comme *La Fouchardière* d'abord, comme Renoir ensuite, Michel Simon a senti son sujet. Il nous donne de son personnage à la fois une silhouette parfaitement observée et personnelle, criante de vérité, en même temps que d'originalité.

Janie Marèze joue un peu plus gros que son magnifique partenaire. Mais n'est-ce pas son rôle qui le nécessitait ?

Flament, lui, campe avec vraisemblance le « vrai de vrai » qui vit des femmes, un des rôles les plus difficiles qui soient. Les quelques expériences de son jeu valent cent fois mieux que l'assurance conventionnelle dont eussent fait preuve maints artistes à sa place. M. C.

LE PETIT ÉCART

Interprété par JEANNE BOITEL, PIERRE RICHARD-WILLM, LOUISE LAGRANGE, LUCIEN BAROUX, ANDRÉ BERLEY et PIZANI.

Réalisation de RUDOLPH SCHUNZEL.

Un réjouissant vaudeville à couplets, au rythme cascadeur, animé en diable et réalisé avec la perfection et le soin auxquels nous avons habitués les précédentes productions de la Ufa.

La jolie femme d'un avocat célèbre, s'imaginant, bien à tort, que son mari la trompe, dans un coup de tête cherche à lui rendre la pareille avec le premier venu, par hasard le meilleur ami de l'avocat.

Mais ne voilà-t-il pas que l'irascible mari de la cliente de ce dernier a des doutes sur la fidélité de sa compagne et parle de tout casser, y compris la figure de son rival !... Arrivé à ce point du récit, on hésite à poursuivre et résumer la suite de ces tumultueux événements, tant la trame, d'une complication algébrique, est ingénieusement tissée.

Toujours est-il, — en aviez-vous jamais douté ? — que l'inconcevable malentendu finit par se dissiper : tout s'arrange, à la satisfaction générale, y compris celle des spectateurs.

Le Petit Ecart est de plus joué dans un mouvement endiablé par des acteurs pétillants d'esprit, pleins de trouvailles comiques, ingénieuses et inattendues, que c'en est une joie à les regarder s'amuser avec une telle bonne humeur, qui ne demande qu'à être convaincante...

Maintenant connaissez-vous *Tra-la-la* ? Non ? Eh bien ! vous apprendrez à le connaître lorsque, cet hiver, cet air, trépidant, chargé d'électricité, irrésistible, fera fureur dans tous les dancings et autres lieux de plaisir de France et de Navarre.

aucune atteinte à la vérité, nous entraînerait trop loin.

Sachez pourtant qu'un quart d'heure avant le délai prévu ce damné parieur est contraint de mentir pour ne pas compromettre celle qu'il aime. Tout est perdu ? Non pas. L'heure d'été a été rétablie entre temps. Le mensonge a donc été commis trois quarts d'heure trop tard !

Aucune prétention ne vient encombrer le film de Capellani. Aussi ne nous emporte-t-il que plus rapidement sur la route qui mène au rire le plus franc.

Est-ce étonnant avec des conducteurs débordant de fantaisie tels que Saint-Granier, Paulais et Etchepare?...
J. H.

LE LOUP DES MERS

Interprété par MILTON SILLS, JANE KEITH.

Réalisation d'ALFRED SANTELL.

Encore un grand succès de l'écran muet tourné en parlant : *Le Loup des mers*, tiré d'un roman célèbre de Jack London, demeure du bon, de l'excellent cinéma pittoresque et mouvementé à souhait.

Aucun détail n'est superflu ; tout est décrit avec netteté et concision, avec vérité.

Milton Sills nous donne du « Loup des mers », ce terrible capitaine de voilier qui recrute de force son équipage, une silhouette à la fois personnelle et vraisemblable. Sa disparition prématurée ne fait que nous affliger davantage.
M. C.

HORS DU GOUFFRE

Interprété par JANET GAYNOR et CHARLES FARRELL.

Réalisation de RAOUL WALSH.

Une épidémie pousse actuellement producteurs et réalisateurs à recommencer en parlant des films muets de jadis, qui furent à l'époque de gros succès, et parfois ont laissé dans nos mémoires un souvenir tenace.

Tel est le cas de *Hors du Gouffre*, bande excellente, d'une bonne venue, interprétée primitivement par la frétilante Dorothy Mackaill et le rude George O'Brien, incarnant des personnages que nous retrouvons sous les traits de la frêle Janet Gaynor et du fruste Charles Farrell.

Le gouffre dont il s'agit est tout moral : il symbolise la débauche vers laquelle glissent le fils d'un riche banquier et une petite danseuse candide qui joue à la « vamp ».

Quelques acteurs anonymes prêtent leur voix aux artistes qui se meuvent sur la toile blanche, avec le seul désir de raccorder les paroles qu'ils prononcent au mouvement des lèvres de ceux dont ils suivent attentivement le jeu.
M. C.

SCOTLAND YARD

Interprété par EDMUND LOWE, JOAN BENNETT, BARBARA LÉONARD.

Réalisation de WILLIAM K. HOWARD.

On ne demande pas à un film policier d'être toujours très vrai, ni même

vraisemblable ; c'est pourquoi *Scotland Yard*, dont l'idée est neuve et hardie, mais la plausibilité sujette à caution, plaira néanmoins parson côté de merveilleux scientifique.

Un chirurgien trouve sur un blessé défiguré un médaillon ; il l'ouvre et, prenant la photographie comme modèle, refait un visage à l'homme. On devine aisément que ce n'était pas son propre portrait que celui-ci portait sur lui.

Voilà donc le convalescent muni d'une personnalité qui ne lui appartient pas. L'ancien bandit qu'il était parviendra-t-il à s'amender sous les traits d'un banquier ? C'est ce que le film apprend avec une certaine nonchalance.
M. C.

AMOUR ET CAMBRIOLE

Un début qui traîne un peu, uniquement parce que le thème nous est familier du bandit rencontrant l'amour et régénéré par lui.

Mais, arrivée à ce point, l'action rebondit d'une manière brusque, imprévue et ingénieuse, et aussitôt le film devient beaucoup plus attachant ! On apprend, en effet, que la douce fiancée fait elle-même partie d'une bande. Les deux amoureux joindront donc leurs efforts tendant vers une commune régénération obtenue, — c'est un paradoxe, — par la mort, combien violente, des deux chefs de bande.

Cœur et Cambriole dénote un travail honnête, et son intérêt, surtout dans la deuxième partie, ne faiblit pas.
M. C.

MAM'ZELLE NITOUCHE

Interprété par RAIMU, JANIE MARÈZE, ALERME, EDITH MÉRA, ALIDA ROUFF.

Réalisation de MARC ALLEGRET.

Est-il bien nécessaire de résumer le célèbre vaudeville à couplets qu'est *Mam'zelle Nitouche*, qui a charmé depuis tant d'années et charmera longtemps encore les amateurs passionnés de musique légère, pimpante et fraîche ?

En gros, on sait qu'il s'agit d'une novice quittant le couvent pour aller retrouver ses siens parents désireux de la marier, et qui se trouve soudainement amenée à remplacer au pied levé l'étoile du théâtre de l'endroit.

On sait aussi quels avatars découlent de cette transplantation d'un milieu austère dans un autre plus joyeux.

Complications et quiproquos ont, dans ce film, été multipliés à l'infini, afin d'en faire une bande trépidante et fertile, au rythme cascadeur et où un « gag » chasse l'autre sans nous laisser le temps de souffler.

Après un début d'une austérité un peu... réfrigérante, le film part dans un excellent mouvement, riche de trouvailles enjouées, qui, pour la plus grande joie du spectateur, ne se démentira pas jusqu'au mot « fin ».

A Raimu, comique de grande classe, reviendra une large part du succès qui ne manquera pas d'accueillir *Mam'zelle Nitouche*. Il est vérita-

blement l'âme du film, auquel il prodigue sans se lasser ses dons phénoménaux de fantaisie. La pauvre Janie Marèze fait preuve, elle aussi, d'un talent qui lui eût ouvert toutes les portes si la mort brutale n'était venue la ravir à notre attention sympathique. Citons encore Alerme et Edith Méra, excellents.

Et la musique gracieuse d'Hervé n'a pas vieilli d'un cheveu ! J. H.

ATOUT... CŒUR !

Interprété par ALICE COCÉA, JEAN ANGELO, FLORELLE, MARCEL LEVESQUE.
Réalisation d'HENRY-ROUSSELL.

Avec *Atout... cœur !* dont le titre est tout un programme, Henry-Roussel sacrifie, lui aussi, à la comédie musicale, légère et mouvementée, au film de détente et d'optimisme, si en faveur dans nos studios.

Roussel est un ancien homme de théâtre, c'est dire qu'il a su animer avec suffisamment de bonheur la pièce de Félix Gandera et précipiter avec brio, dans une course mouvementée, ses pantins grotesques ou charmants : une excentrique qui a fait fortune dans le macaroni ; sa fille gracieuse et si menue qu'elle vous laisse songeur devant l'« importance » de sa mère ; un fiancé gauche et timide, une femme adultère et rouée, un gaffeur de tous les instants, un digne gentilhomme qui court la prétentaine, etc...

Les avatars sans nombre qui agrémentent le scénario donnent lieu à un film trépidant, encore que prévu, qui provoque infailliblement le rire, quels que puissent être les moyens employés.

Alice Cocéa joue et chante avec charme. Marcel Levesque est cocasse ; Jean Angelo, sympathique et doué d'une excellente voix. Mais quelle artiste le cinéma français possède donc en Florelle !
J. H.

LE CAPITAIN CRADDOCK

Interprété par KATE DE NAGY, JEAN MURAT, REDGIE, ALICE TISSOT, RACHEL DEVIRYS et SINOEL.

Réalisation de HANNS SCHWARTZ en collaboration avec MAX DE VAUCORBEIL.

Le Capitaine Craddock forme un film en partie double, dont la première moitié suit agréablement les sentiers fortement tracés par l'opérette viennoise.

Un officier de marine s'éprend de sa reine, qui s'est présentée à lui inconnu. Il l'imaginait naturellement d'une laideur repoussante et la détestait... souverainement sans la connaître. Mais il a suffi qu'elle paraisse, revêtue d'une obscure personnalité, pour qu'aussitôt il en tombe éperdument amoureux.

C'est arrivé à ce point du récit, que le scénario bifurque de la façon la plus soudaine et imprévue,

s'élevant jusqu'à la grande farce.

A la suite d'une forte perte au jeu, Craddock menace de bombarder Monte-Carlo si, dans les huit heures, l'argent qu'il a perdu à la roulette ne lui est pas rendu. Heures d'angoisse, affolement, panique. Le capitaine mettra-t-il sa menace à exécution ?

Jadis, aux temps révolus du film muet, un cinéaste dit d'avant-garde se vantait de ne jamais mettre les pieds au cinéma. On comprend mieux toute l'étrangeté de ses propos quand on s'aperçoit combien un film comme *Le Capitaine Craddock* doit à deux bandes qui l'ont précédé : *La Fin du Monde* et surtout, surtout, *Potemkine*. Il y a des plans du navire se préparant fiévreusement au combat ou mouillant dans la rade qui rappellent le *Potemkine* s'appêtant à la lutte devant Odessa, évocation qu'un montage haletant vient encore renforcer.

Qu'on nous comprenne : il ne s'agit aucunement de plagiat, mais plutôt de pastiche. *Craddock*, c'est, si l'on veut, *La Fin du Monde* et *Potemkine* réunis et vus par un œil malicieux et moqueur, habile à saisir l'élément risible et grotesque dans les événements les plus tragiques ou les plus affreux.

Jean Murat est un sympathique Craddock ; Kate de Nagy est le charme même. Tous deux sont fort bien entourés par Redgie, Rachel Devirys, Alice Tissot, qui campent des silhouettes amusantes avec beaucoup de justesse et d'autorité.

EDELWEISS

Interprété par LELITIA BONINI et CHARLES NINCHI.

Réalisation de LE LIGUERO.

Tout d'abord, signalons au passage un titre court, parfait et expressif, ce qui ne se rencontre pas tous les jours.

Dans le cadre splendidement grandiose et farouche du Tyrol, une intrigue émue, sensible, simple et vraie.

Un chirurgien célèbre apprend que sa femme a été mortellement blessée dans un accident d'automobile. Il se rend à son chevet, et là aperçoit un inconnu gravement blessé lui aussi.

L'éminent praticien comprend et, sa femme morte, va chercher la solitude près des cimes neigeuses...

Deux ans se passent... Un jour, on frappe à la porte. C'est un ascensionniste blessé en compagnie de sa fille. Vous devinez que la présence de cette dernière bouleverse l'homme au plus profond de lui-même, encore que la blessure qu'il porte en lui ne soit pas cicatrisée. Aussi cherche-t-il à fuir, en de longues absences, l'amour qui s'offre à lui.

Un incident dramatique, dont nous vous laissons la surprise, aura cependant raison de sa volonté.

Edelweiss réunit ce que quelques-uns d'entre nous s'acharnent à ré-

clamer pour le film parlant : l'aération et la modicité des dialogues. C'est dire combien sa vision sera chère à tout amateur de vrai cinéma.

De plus, il nous montre, et ce n'est pas un mince enseignement, combien la mimique du cinéma italien a évolué depuis les gesticulations forcées des premiers âges.

Les acteurs de la péninsule possèdent maintenant ce calme, cette pondération dans le jeu, ce naturel enfin, par quoi l'on reconnaît les véritables acteurs d'écran. J. H.

FILMS PARLANTS EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Kick In. — Encore un film policier, dû cette fois au réalisateur de ce splendide *Rêve immolé*, mais un des meilleurs du genre et où l'intrigue dure, ramassée, vous bouleverse si l'on songe un instant qu'elle peut exister... qu'un homme peut avoir à se défendre d'un vol qu'il n'a pas commis contre une police entêtée, tout cela parce qu'il est sorti de prison depuis peu, bien décidé à se faire une vie honnête, ce que ne peut croire un butor de policier.

Interprétation de tout premier ordre avec Régis Thorney, Leslie Fenton et James Murray.

Enfin un grand sujet admirablement traité, et dont il résulte un film vigoureux qui, longtemps après que vous l'aurez vu, provoquera encore en vous une singulière résonance.

Indiscret. — Un des plus agréables spectacles qui soient : enjoué, sensible et toujours d'un goût raffiné. Animé extraordinairement par Gloria Swanson, qui n'a jamais été aussi jeune et jolie, et aussi par la fraîche Barbara Kent, *Indiscret* abonde en trouvailles de toutes sortes, plus heureuses les unes que les autres.

Little Cesaer. — Ce film ne fait pas oublier le robuste *City Streets*. De plus, dû au plus jeune metteur en scène d'Hollywood, *Little Cesaer* dissimule trop imparfaitement un but propagandiste pour nous toucher réellement. Quelques éclairs néanmoins. Dénouement d'une brutalité excessive. Interprétation sans grand relief.

The Front Page. — C'est à la suite de ce film que Lewis Milestone, qui le mit en scène, fut sacré « le plus grand directeur made in U. S. A. ». Nous avouons mal comprendre les raisons de ce choix. Certes *Front Page* est habilement construit ; sa science et même sa virtuosité techniques sont incontestables, mais de là à le trouver nettement supérieur à tous les films parlants produits à ce jour il y a un pas que nous ne franchirons pas. Quand ce ne serait que parce qu'il se déroule, du début à la fin, sauf quelques rares échappées, dans le même décor, ce qui, on en conviendra, est un fâcheux handicap pour un film parlant qui vise à rester « cinéma ». M. C.

" CINÉ-MAGAZINE "

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

LIMOGES

Une saison d'été unique, cinématographiquement parlant, a fait courir tout Limoges au Capitole. Ce furent *Les Lumières de la Ville*, *Flagrant Délit*, *Le Million*, *Le Roi des Resquilleurs*, *Une belle Garce*, *Jean de la Lune*, *Salto Mortale*, *Groch*, *Un Soir de Rafle*, qui tinrent presque tous l'affiche deux semaines. Quel triomphe et comment rêver plus judicieuse sélection !

Par ailleurs, Tivoli, à l'affût de spectacles intelligents, nous donna, entre autres : *L'Ange bleu*, *Maman Colibri*, *Rango*, *La Lettre* et ce délicieux *Chemin du Paradis*, qu'il aura passé à nouveau quand ces lignes paraîtront.

La concurrence s'annonce âpre pour la saison d'hiver. Tivoli sort *Un Caprice de la Pompadour*, bande irréprochable qui tient l'affiche, et *Gagne ta vie* ; le Capitole, *L'Aiglon*. Le Ciné-Union, équipé de neuf avec le merveilleux poste Gaumont-Radio 1931, connaît des salles comblées avec *Le Petit Café*. Au Familial, excellentes reprises d'*Arthur*, *L'Arlésienne*, *Contre-Enquête*, *Ma Cousine de Varsovie*.

J'ai gardé pour la fin *Nouveautés-Palace*, qui semble avoir trusté les meilleures productions. Cette salle ne nous donne-t-elle pas la primeur de *Mam'zelle Nitouche* ? J'y reviendrai. E. T.

LYON

Les principaux établissements de notre ville rivalisent pour présenter au public des films marqués par le succès.

C'est ainsi que nous avons pris du plaisir à la vision de films tels que :

Princesse, à vos ordres, avec Lilian Harvey et Henry Garat ; *Le Petit Café*, avec Maurice Chevalier ; *L'Afrique vous parle*, documentaire ; *Dactylo*, de William Thiele ; *Un Soir de Rafle*, avec Annabella ; *Fra Diavolo* ; *Je serai seule après minuit*, de J. de Baroncelli ; *La Patrouille de l'Aube* ; *Le Blanc et le Noir*, avec l'excellent Raimu ; *Autour d'une Enquête*, film policier ; *Au Pays du scalp*, documentaire ; *La Rebelle*, avec Thomy Bourdelle et Suzy Vernon.

MAURICE BRUNIER.

AFRIQUE DU NORD

La saison algéroise du cinéma bat actuellement son plein. C'est ainsi que nous avons vu, durant ces derniers temps : *Flagrant Délit*, *Jean de la Lune*, *En Bordée*, *Nuits de Venise*, *Passeport 13.444*, *Le Prix d'un Baiser*, *Ma Cousine de Varsovie*, *Lopez le Bandit*, *Le Blanc et le Noir*, etc., etc.

Le maire d'Oran a interdit les représentations du film *Séduction* après la deuxième vision, sous prétexte qu'il était susceptible de troubler l'ordre public. Mieux vaut en rire.

Rex Ingram tourne actuellement au Maroc les extérieurs du film d'aventures *Baroud* ou *Les Hommes bleus*. De grandes scènes de foules ont été filmées aux environs de Marrakech.

Alger comptera bientôt une nouvelle grande salle de plus : *L'Empire*, édifiée sur l'emplacement de l'ancien

cinéma du plateau Saulière. Ce nouveau palace contiendra 3.000 places.

M. Allan Byre, administrateur-délégué de la Metro Goldwyn Mayer pour l'Europe, vient de faire un court séjour à Alger. Il a été enchanté de sa visite et de l'essor pris par l'exploitation cinématographique algéroise.

À l'instar des cinémas de Paris, le Splendid Select d'Alger donne dans son programme deux films différents d'actualités parlantes. Il est à souhaiter que cette intelligente initiative soit maintenue durant toute la saison.

On a terminé récemment dans le



Germana Paolieri dans une scène du film « La Wally », mis en scène par Guido Brignone. (Production Cinés.)

Sud algérien la réalisation du film *Gafla* dont les vedettes sont Suzy Vernon, Frank O'Neill et Windrow Stellan. Ces artistes interprètent les deux versions, française et anglaise, de ce film que nous souhaiterions voir dans notre pays. Sera-t-il conforme à la vérité et montrera-t-il sous son vrai jour la vie des nomades du Sud ?

Pour la première fois, Suzy Vernon parlera en anglais dans ce film, et il paraît que l'accent qu'elle possède est tout à fait charmant.

On parle beaucoup ici de *L'Opéra de Quat'sous*. Qui le passera à Alger ?

M. Jean Touraine-Brézillon tourne actuellement une série de films documentaires sonores ayant trait aux diverses industries algériennes. D'autre part, il prépare des bandes de court métrage montrant les différents sports pratiqués en Algérie. Ces films seront présentés au cinéma monstre qui doit être aménagé

à l'intérieur de l'enceinte des prochains jeux olympiques d'Hollywood.

C'est avec peine que nous avons appris la mort de M. Georges Telly, le jeune et sympathique directeur nord-africain de l'agence Warner-Bros-First National.

Que M^{me} et M^{lle}s Telly et tous ceux que cette mort endeuille veuillent bien trouver ici l'expression de nos condoléances émues.

Nous verrons enfin cette saison, en Afrique du Nord, le fameux film tant attendu *A l'Ouest, rien de nouveau*. Il est à remarquer que nos grandes villes sont toujours favorisées dans l'édition rapide des films, que nous voyons en même temps que Paris, si ce n'est même avant parfois. *A l'Ouest, rien de nouveau* a dérogé à cette règle pour des raisons purement commerciales.

Parmi les grands films que nous verrons au cours de cette saison à Alger, Oran, Tunis et Casablanca, il faut citer : *Big House*, *Trader Horn*, *Un Soir de Rafle*, *David Golder*, *Calais-Douvres*, *Partir*, *Faubourg Montmartre*, *L'Aiglon*, *Mam'zelle Nitouche*, *Le Million*, *Princesse à vos ordres*, *La Patrouille de l'Aube*, *La Féerie du Jazz*, *Le Capitaine Craddock*, *La Tragédie de la Mine*, etc., etc.

Les cinéphiles nord-africains prendront à leur vision un plaisir sans cesse renouvelé. PAUL SAFFAR.

AMÉRIQUE

Edward Sloman réalise *Blind Cargo* (*Le Navire aveugle*) avec Gary Cooper et Claudette Colbert. De nombreuses scènes viennent d'être tournées en plein océan Atlantique.

Carole Lombard vient de signer un contrat de longue durée avec Paramount.

Ronald Colman, qu'on n'a pas vu depuis assez longtemps à l'écran, va paraître bientôt dans *Arrowsmith*. Le scénario est tiré d'un des romans qui valurent à Sinclair Lewis le prix Nobel de littérature.

Robert Florey a commencé la réalisation du *Double Crime de la rue Morgue*, d'après le conte d'Edgar Poe. La distribution de ce film comprend : Bela Lugosi, John Boles et Sidney Fox.

Josef von Sternberg, le metteur en scène de *Cœurs brûlés* et de *X-27*, commence les prises de vues de *Shangai Express*, dont Marlène Dietrich sera la vedette. Aux côtés de la célèbre artiste, nous verrons Clive Brook, Anna May Wong et Louise Closser.

ANGLETERRE

Brigitte Helm, la célèbre artiste allemande, est actuellement à Londres, où elle tourne, à Elstree, sous la direction de Herbert Wilcox, un film intitulé *Shuttlecock* (*Le Volant*).

Elisabeth Bergner, une autre grande artiste allemande que l'on vit autrefois dans *Le Violoniste de Florence*, va venir également à Londres pour une saison théâtrale.

Un livre sur la vie du cinéma aux studios d'Elstree, *Celluloid*, par Paul Rotha, vient de paraître et obtient un énorme succès de scandale.

CINÉ-MAGAZINE

City Lights, le fameux film de Chaplin, a eu les honneurs d'une présentation privée au château de Balmoral, en présence des souverains anglais.

Un membre du Parlement, C. S. Amery, ex-secrétaire d'État pour les Dominions, a réalisé un film relatant son expédition au sommet de l'Himalaya (mont Kangchenjunga), et ce film, intitulé *Excelsior*, a été présenté officiellement aux membres des deux Chambres, de la Conférence de la Table Ronde, aux membres de la Société Royale de Géographie et aux représentants des Indes.

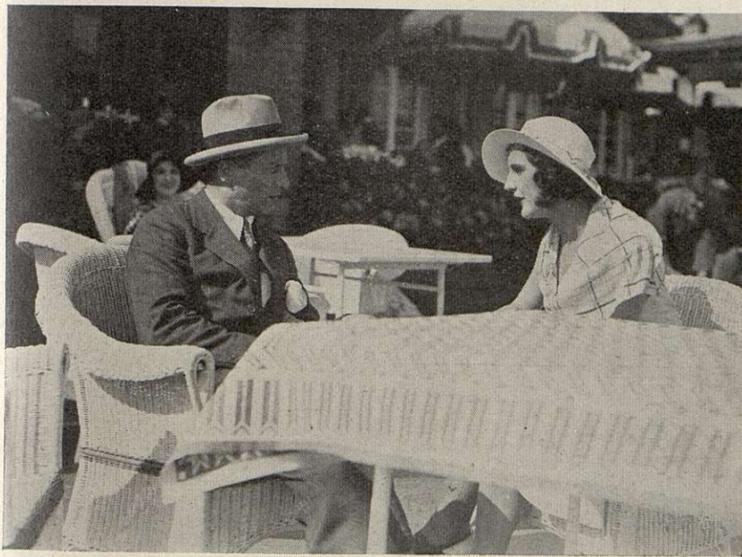
Parmi les derniers films présentés à Londres, citons notamment : *The Secret six*, d'après le roman d'Edgar Wallace, avec Wallace Beery dans le rôle de Scorpion le Tueur (à L'Empire) ; *Bad Girl*, avec Sally Ellers et James Deum ; *Up for the Cup*, avec Sydney Howard ; *Their mad moment*, avec Dorothy Mac Kail (au Capitol), et *Transatlantic*, où l'on retrouve Greta Nissen, Mirna Loy, Lois Moran et Edmund Lowe. Ci-

présentés avec un goût sûr et averti.

Une entrevue avec MM. Ipekdi Frères nous a permis de savoir, entre autres, qu'ils nous réservent pour cette année une nouveauté depuis longtemps désirée par le public. Il s'agit des films dits instructifs. Il est bon que l'on sache que ces films sont produits et édités par la Ufa. Les cinés Melek et Alhambra se sont assurés un choix excellent de grands films : *Rêve de Valse*, *Le Petit Café*, *Cœurs brûlés*, *Le Million*. C'est encore le Melek et l'Alhambra qui présenteront en Turquie le premier film parlant turc : *Dans les Rues de Stamboul*.

Les cinés Opéra et Artistic ont commencé la nouvelle saison 1931-1932 et nous annoncent les meilleurs films français : *Amours Viennoises*, *Jean de la Lune*, *Mam'zelle Nitouche*, *Gagne ta vie*, *Azais*, *Le Juif polonais*, *Les Vignes du Seigneur*, *Maison de Danses*, *Je l'adore... mais pourquoi ?* *Le Bal*.

Nous apprenons que le sympathique Albert Préjean arrivera à Constantinople



Gunther Stapenhorst, le directeur de la production, et Jeanne Boitel, tandis qu'on tournait à Neubabelsberg « Le Petit Écart » (film U.F.A.-A.C.E.)

marron, avec Richard Dix, qui a été récemment projeté à Paris, a obtenu un immense succès dans toutes les salles. J.-R. SAUVÉ.

prochainement pour tourner quelques passages du film *Le Chant du Marin*. P. NAZLOGLOU.

JAPON

Depuis 1896, le nombre des cinémas s'est accru, au Japon, en moyenne de quarante par an. Le cinéma est devenu un réel besoin et un élément très important de la civilisation japonaise moderne.

Beaucoup de films présentés sont d'origine américaine ; mais 718 films y ont été tournés en peu de temps et ont obtenu un beau succès commercial.

Un grand nombre de cinémas sont équipés en sonore ; à Tokio et Osaka on compte dix théâtres pouvant présenter des films parlants et sonores.

TURQUIE

La réouverture des cinémas Melek et Alhambra, à Constantinople, a soulevé, comme chaque année, un gros mouvement de curiosité chez un public habitué à trouver dans ces deux salles favorites des spectacles excellents

la Timidité
EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS
par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 fr. en timbres. Écrire au Dr de la Fondation RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris.

Seins^o
développés, reconstitués embellis, raffermis, salières comblées par les **Pilules Orientales**
Toujours bienfaisantes pour la santé. Flacon, contre remboursement 18 fr. 50. J.RATIE, ph., 45, r. de l'Echiquier, PARIS

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
Eau - Pâte - Poudre - Savon

Acheter
Ciné-Magazine
c'est bien !
S'Y ABONNER,
c'est mieux !!

SEUL VERSIGNY
APPREND A BIEN CONDUIRE
A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGANTE
sur toutes les grandes marques 1931
87, AVENUE GRANDE-ARMÉE
Porte-Maillet Entrée du Bois

LE BONHEUR... !
POUR VOUS !
Depuis 4000 ans les Sages de la Chine enseignent que
FOU-YU
CE BIJOU TALISMAN DE **JADE** attire le bonheur sur ceux qui le portent
Pendentif ou Pince
50 fr Argent 65 fr
125 fr Or 150 fr
Ch. OUDIN Joaillier
17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS
IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

COURRIER DES LECTEURS

Tout lecteur, abonné ou non, désirant un renseignement quelconque sur un sujet cinématographique : technique, artistique, documentaire ou commercial, est prié d'adresser directement sa demande à IRIS. Prière de limiter à trois le nombre des questions. Les lettres parvenues avant le 15 du mois trouveront leur réponse au prochain numéro.

Derniers abonnements reçus.—M. Albert Lucas (Le Raincy); Mlle Suzanne Parisot (Lyon); M. Gilbert Braun (Paris); Mlle Sim. Picart (Marseille); M. Roger Delaune (Roubaix); M. Robert Arnoux (Metz); M. V. Lemesle (Bandol); Mlle Solange Amiot (Saint-Nazaire); M. Albert Monein (Strasbourg); Mme Cagnol (Bordeaux); M. Ravier (Saintes); M. Marsa (Biarritz); Mlle Jaeger (Lille); M. Augusto de Ornelas Bruges (Lisboa); M. Farley Scenaru (Paris); Mlle Égrefeuille (Montreuil-sur-Seine); M. A. Van Gilse (Berlin-Charlottenburg); Mlle Léger (Avize); M. Raoul Thibault (Lille); Mme Esther Hadges (Alexandrie); Mme Marthe Raynaud (Béziers); M. Buquet (Châlons-sur-Marne); Mme R. Duxin (Haiphong); M. Mario Ballu (Nice); Mlle Simone Faucourbe (Paris).—A tous merci!

Caennaise. — Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue dans ce courrier et vous remercie des aimables compliments que vous voulez bien adresser à *Ciné-Magazine*. — 1° *Le Souviant Lieutenant* sera certainement projeté à Paris dans le courant de cet hiver, et vous trouverez dans un de nos plus prochains numéros des photographies de ce nouveau film de Chevalier, réalisé par Lubitsch. — 2° Après un séjour à Paris, où elle chanta à l'Empire, Jeanette Mac Donald est partie pour les Empires

Centraux, où elle doit promener son « tour de chant ». Elle repassera par Paris avant de s'embarquer pour l'Amérique. Mais quand ? Je ne sais. C'est évidemment bien elle qui est venue en Europe. On peut donc mettre un point final à toutes les histoires absurdes faites autour de son nom. J'ai eu l'occasion moi-même de l'approcher, lors de son séjour, et puis vous certifier que c'est une des femmes les plus aimables et les plus charmantes qu'il m'ait été donné de rencontrer jusqu'alors dans le Cinéma. — 3° *Le Petit Café* sera très certainement distribué sous peu dans quelques salles de cinéma; vous aurez donc l'occasion de le voir bientôt à Caen.

Amoureuse de l'habit vert. — Je ne comprends pas très bien le sens de votre lettre. Le principal interprète d'*Un Homme en habit* était Fernand Gravey, jeune premier de valeur, qui a tourné, d'ailleurs, depuis dans plusieurs films et qui se double d'un très bel artiste de théâtre. Il joue à l'heure actuelle au Théâtre de l'Athénée, dans *Pierre ou Jack*, et obtient un très vif succès. Est-ce de lui que vous voulez parler ?

Dré. — Mais non, je ne suis pas un petit malin et je n'esquive aucune question. Je n'ai pas le souvenir de votre dernière lettre et croyez que je pense exactement ce que je vous ai répondu. Vous avez eu tort de ne pas m'écrire le

mois dernier. *Ciné-Magazine* paraît au mois de septembre, comme chaque mois. Vous n'avez pas, en effet, perdu votre temps lors de votre court séjour à Paris. Je suis heureux que vous ayez trouvé dans nos salles d'exclusivités le confort et le luxe qui devraient être, d'ailleurs, ceux de toutes les salles de cinéma. On a trop longtemps négligé ce côté de

L'IODHYRINE du D' DESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé
BOÎTE DE 60 CACHETS-PILULAIRES : 19 fr. 40
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV^e).

L'industrie cinématographique, si important cependant. On ne saurait croire à quel point le cadre d'une salle peut influer sur l'état d'esprit des spectateurs. Croyez-vous que certains « palaces » pourraient s'offrir le luxe de passer certains films, s'ils n'assuraient pas aux spectateurs un fauteuil confortable et une présentation luxueuse? La preuve en est dans l'accueil tout différent réservé, par le public des petites salles de quartier, aux « navets » acceptés par les habitués des établissements des boulevards. Vous me permettez de n'être pas surpris d'apprendre que vous avez été emballé par *Les Lumières de la Ville*, *Le Chemin du Paradis*, *Big House*, qui sont vraiment des films remarquables. *Jean de la Lune*, spectacle auquel j'ai pris le plus vif plaisir et qui obtient un succès si mérité, est en effet une réussite dangereuse : une de ces œuvres qui ne doivent pas être imitées. Une chose d'exception ! Que cela ne soit pas l'avis de M. Bernard Zimmer, peu me chaut ; il est d'ailleurs bien rare que je sois d'accord, ou plutôt qu'un auteur soit d'accord avec mes théories. Sauf, toutefois, quand ils s'intéressent... particulièrement et directement au cinéma. Combien de revirements avons-nous déjà vus ? L'auteur qui n'avait pas assez de mépris pour le cinéma et qui, soudain, simplement parce qu'il avait été sollicité par des producteurs, a complètement changé son fusil d'épaule. Je ne vais pas aussi loin que René Clair, qui leur a dit : « Nous n'avons pas besoin de vous », car je pense qu'on peut établir une très utile collaboration entre auteur et metteur en scène, mais que chacun prenne ses responsabilités et s'occupe uniquement de la partie du travail qui lui incombe. J'ai lu *Ça, c'est du Cinéma* et suis obligé d'être, hélas ! sur beaucoup de points, tout à fait d'accord avec M. Altman. Mais il n'était pas indispensable, croyez-le, pour louer les mérites de ce livre et de son auteur, de le rapprocher des diatribes de Georges Duhamel. Avez-vous lu un de ses derniers contes parus dans *Candide* ? C'est la fin du fin de l'injustice, du parti pris, et... mais je ne veux pas être méchant. Mon bon souvenir.

Rara. — Quel globe-trotter vous faites ! Comment trouvez-vous le temps d'aller au Cinéma ? Car je ne sache pas qu'on ait encore innové dans les trains un wagon aménagé avec un écran. Merci pour vos cartes.

CRÈME SIMON

LUNDI
MARDI
MERCREDI
JEUDI
VENDREDI
SAMEDI
DIMANCHE

Jamais déçues!...
celles qui, fidèlement, emploient chaque jour la Crème Simon pour leur toilette.

Elle adoucit, blanchit, nourrit la peau, prévient les rides et donne au teint un velouté merveilleux.

Son succès mondial depuis 70 ans n'est dû qu'à sa préparation irréprochable.

Recommandée par le Corps Médical.

Elle est incomparable la

CRÈME SIMON

bien observer le mode d'emploi

Une Polonaise qui aime la France. — Je suis confus de tant de gentillesses et suis très sensible à votre envoi et à la sympathie que vous me témoignez. Il est navrant, en effet, comme vous le dites, que, dans une ville comme Varsovie, d'une culture beaucoup plus française qu'anglo-saxonne, l'on voie si peu de films de chez nous. A quoi cela tient-il ? Je me le demande. Est-ce inertie chez nos éditeurs ? Est-ce parti pris chez vos exploitants ? C'est à votre presse locale de mener une campagne, afin d'obtenir le passage de films français. Vous avez tort de croire que Maurice Chevalier n'a pas été touché par votre envoi, mais je comprends un peu votre amertume si vous n'avez jamais eu d'accusé de réception. Mon bon souvenir.

Un admirateur d'Annabella. — 1° Voici l'adresse d'Annabella : 19, rue de Chanzy, La Varenne (Seine). — 2° Je ne peux vous renseigner sur cette question, n'ayant pas eu l'indiscrétion de la poser moi-même à cette jeune artiste. Son âge, celui qu'elle paraît à l'écran : 22 ans environ. — 3° Les maisons d'édition vendent, en effet, les affiches qui servent à leur publicité. Adressez-vous au service de publicité de chacune d'elles.

« **A Cinéma Fan** ». — Dans le film en question, *Dolorosa*, interprété par Henny Porten, le rôle de Mady est interprété par Ibolya Seckely.

R. B., Le Caire. — Il y a dans *Trader Horn* de magnifiques passages, ceux qui sont du pur documentaire ; mais j'avoue n'avoir que très médiocrement goûté toute la partie romancée, qui n'ajoute rien, il s'en faut, à l'intérêt du film. Elle est heureusement à peu près noyée dans les magnifiques et très rares documents rapportés par Van Dyke, et il ne reste, après la vision de ce film, qu'un sentiment de grande admiration pour les hardis explorateurs qui l'ont rapporté d'un voyage, dont on imagine les difficultés et les dangers. — 2° *Paris-Béguin* marque en effet les débuts de Jane Marnac dans le film parlant. Débuts qui seront suivis de nombreuses créations, si nous en croyons le programme des Films Osso, qui annonce plusieurs grandes productions interprétées par cette vedette. Son adresse : 26, avenue Foch. — 3° Mosjoukine fera sa rentrée à l'écran, après une longue éclipse, dans *Sergent X*, un film ayant pour cadre la Légion étrangère. Le repos forcé auquel il vient d'être soumis pendant de longs mois est dû à sa difficulté à s'exprimer dans notre langue. Cela ne le gênera pas dans cette production, où sans doute il interprète le rôle d'un étranger engagé dans notre légion.

Bicart. — Il est exact que Paul Féjos, le réalisateur de *Solitude* et de la version française de *Big House*, est actuellement à Paris. Mais aucune décision n'est encore prise quant au sujet du film qu'il tournera. Il fut primitivement question de *L'Arriviste*, mais je crois ce projet abandonné, pour le moment tout au moins. Ce roman de Champsaur a déjà été réalisé en muet par André Hugon, et ce fut Henri Baudin qui, à l'époque, en interpréta le rôle principal. — 2° Il a fallu, en effet, des années pour que l'on « découvre » *Florelle*, qui, cependant, jouit d'une réputation au music-hall depuis pas mal de temps. On ne lui a d'ailleurs pas encore donné le rôle que son talent et sa fantaisie méritent. Espérons que cela ne saurait tarder. Le cinéma est trop encombré par des non-valeurs pour que l'on néglige un véritable tempérament. — 3° *Le Capitaine Craddock* doit suivre, sur l'écran du cinéma des Champs-Élysées, le film *Calais-Douvres*, dont le succès, d'ailleurs, ne laisse pas prévoir la fin.

Notre Grand Concours VEDETTES EN HERBE

BON N° 1

A découper.

Claudine. — 1° Vous reverrez Michel Simon, dont la création dans *Jean de la Lune* est si remarquable, dans *La Chienne*, où il compose magistralement un rôle d'une rare difficulté. Vous le verrez également dans *Baleydière*, un film comique en cours de réalisation. Nous avons déjà vu quelques bouts de ce film. Il y est irrésistiblement drôle, mais je crois que son talent mérite mieux que la grosse farce. Ses dons comiques, sa finesse et son intelligence s'accroissent certainement mieux de la comédie que du film purement comique. Enfin, attendons... — 2° Léon Poirier termine actuellement le montage de *Verdun, souvenirs d'histoire*, qui sera une réplique de son film *Verdun, visions d'histoire*, mais en parlant et sonore. — 3° On annonce, en effet, également une nouvelle version de *L'Atlantide*. Mais ce projet, déjà annoncé depuis plusieurs mois, ne semble pas encore près de se réaliser. Le nom de Pabst a été mis en avant pour la mise en scène ; aucun nom d'artistes n'a encore été prononcé. Tout à fait de votre avis pour *Le Bal*, film excellent, mais qui eût beaucoup gagné à être traité plus modestement, si j'ose dire. Le sujet n'exigeait pas un grand film. Quoi qu'il en soit, c'est un spectacle fort agréable, très bien joué par Marguerite Pierry, qui y est cocasse et y apporte ses dons magnifiques si souvent applaudis au théâtre, avec Dermoz et Lefaur. Ce film a, en outre, le grand mérite de nous avoir révélé une débutante, Mlle Danielle Darrieux, véritable ingénue, ayant l'âge de son rôle.

L. R. 18. — 1° Vous trouverez au début de ce journal les conditions d'abonnement pour votre pays, où nous comptons déjà pas mal de lecteurs. — 2° Je ne sais si *Faubourg Montmartre* passera à Bucarest, mais je le souhaite vivement, car c'est là un des films dont puisse s'honorer la cinématographie française, tant du point de vue de la réalisation que de l'interprétation. Gaby Morlay est en effet parfaite, comme à son habitude, si on excepte toutefois *Maison de Danses*, qui était nettement en dehors de son tempérament.

Jacqueline. — 1° Il est peu probable que cette artiste, malgré sa renommée, pa-

raisse jamais à l'écran. Il y a des miracles que la lumière et l'objectif ne peuvent réaliser, comme le fait la rampe d'une scène. Et, comme il est peu probable que cette personne consente jamais à interpréter le rôle qui conviendrait à son âge, elle préférera sans doute s'abstenir. Cela est regrettable, je l'avoue, car elle eût été une excellente recrue pour le film parlant. Mais, une fois encore, la chose me paraît impossible. — 2° *Marius* sera sans doute déjà sorti quand ce numéro paraîtra. La réalisation de ce film a été suivie de très près par Marcel Pagnol, et nous devons nous en réjouir, tout d'abord parce que cette collaboration nous assure d'un film qui sera tout à fait dans l'esprit voulu par l'auteur, et surtout parce qu'elle a permis à M. Pagnol de faire son éducation cinématographique, et qu'il est toujours excellent de voir un homme de valeur, et surtout un auteur, se rendre compte personnellement des difficultés, des possibilités et des exigences du cinéma. Trop sont tentés de croire que c'est un art inférieur, dont leurs œuvres seules sont les pivots. — 3° J'ai une franche horreur pour ce film comique, mais dois constater qu'il remporte, dans certaines salles, un grand succès. De tout temps, il y a eu un public pour ce genre de spectacle ; le même qui se pâme aux inepties d'un tour-lourou ou d'un bas comique de café-concert ne peut que se complaire à la vision de ce film.

IRIS.

AVENIR révélé par la célèbre voyante diplômée Mme Thérèse GIRARD, 78, av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Reçoit de 10 h. à 7 h. M^{me} THÉODORA, 14, rue Lepic (18^e). Corresp. Env. pren., date de nais. 15 fr.

SOYEZ BONNES POUR VOS YEUX
Ne les brûlez pas....
N'employez pour les embellir qu'un produit sans danger



LA CIRE TONICYLE MADELYS
EST GARANTIE NE PIQUANT PAS LES YEUX
En vente dans toutes les bonnes parfumeries et 37, RUE S^t LAZARE, PARIS. Franco 12 fr.

MARIAGES Honorables, riches et de toutes conditions, facilités en France sans rétribution, p. œuvre philanthropique, av. discrétion et sécurité. Écrire : Répertoire privé, 30, av. Bel-Air, Bois-Colombes (Seine). (Réponse sous pli fermé sans signe extérieur.)

AVENIR dévoilé par la célèbre Mme JUNEJA, 5, r. Albouy, Paris-10^e, de 10 à 19 h. ; correspondance : date de naissance, prénom, 15 fr.

le portrait
d'un genre nouveau
est toujours signé

R. SOBOL

18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 16 Octobre au 22 Octobre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 23 Octobre au 29 Octobre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 30 Octobre au 5 Novembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 6 Novembre au 12 Novembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Valables du 13 Novembre au 19 Novembre 1931

Ce Billet ne peut être vendu

PARIS

Alexandra. — Artistie. — Bouvardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnolot. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Figallo. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Gaité Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Épatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochecouart. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Templa.

BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre.
AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — Ciné Mondial.
CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé.
CLICHY. — Olympia.
COLOMBES. — Colombes-Palace.
CROISSY. — Cinéma-Pathé.
DEUIL. — Artistie-Cinéma.
ENGHIEN. — Cinéma Gaumont.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
GAGNY. — Cinéma Cachan.
IVRY. — Grand Cinéma National.
LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé.
MALAKOFF. — Family-Cinéma.
POISSY. — Cinéma-Palace.
RIS-ORANGIS. — Familla-Pathé-Cinéma.
SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-MANDE. — Tourrelle-Cinéma.
SANNOS. — Théâtre Municipal.
TAVERNY. — Familla-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia-Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma.
AMIENS. — Excelsior. — Omnia.
ANGERS. — Variétés-Cinéma.
ANNEMASSE. — Ciné Moderne.
ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont.
AUTUN. — Eden-Cinéma.
AVIGNON. — Eldorado.
BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés.
BALFORT. — Eldorado-Cinéma.
BELLEGARDE. — Modern-Cinéma.
BERCK-PLAGE. — Impératrice-Cinéma.
BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia.
BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comédia-Cinéma. — Théâtre-Français.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli.
CADILLAC (Gir.). — Family-Ciné-Théâtre.
CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CAMBES. — Cinéma des Santos.
CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont.
CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma.
CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Baleon. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIEPPE. — Kursaal-Palace.
DOUAL. — Cinéma Pathé.
DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart.
ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia.
GOURDON (Lot). — Ciné des Familles.
GRENOBLE. — Royal-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace.
JOIGNY. — Artistie.
LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma.
LE HAVRE. — Sélect-Palace. — Alhambra.
LILLE. — Cinéma-Pathé. — Familla. — Printania. — Wazennes-Cinéma-Pathé.

LIMOGES. — Ciné-Familla, 6, bd Victor-Hugo.
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistie-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli.
MACON. — Salle Marivaux.
MARMANDE. — Théâtre-Français.
MARSEILLE. — Aubert-Palace, 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comédia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Odéon. — Olympia. — Familla.
MELUN. — Eden.
MENTON. — Majestic-Cinéma.
MILLA U. — Grand-Ciné Fallous. — Splendid.
MONTEAUX. — Majestic (Vend. Sam., Dim.).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma.
NANGIS. — Nangis-Cinéma.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympie.
NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal. — Paris-Palace.
NIMES. — Majestic-Palace.
ORLÉANS. — Parisiana-Ciné.
OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistie.
PORTETS (Gironde). — Radium-Cinéma.
QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal.
RAISMES (Nord). — Cinéma Central.
RENNES. — Théâtre Omnia.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli-Cinéma de Mont-Saint-Aignan.
ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.).
SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux.
SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre.
SAINT-MACAIRE. — Cinéma Dos Santos.
SAINT-MALO. — Théâtre Municipal.
SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia.
SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma.
SAUMUR. — Cinéma des Familles.
SÈTE. — Trianon.
SOISSONS. — Omnia-Pathé.
STRASBOURG. — Broglie-Palace. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades, 33-39, rue des Grandes-Arcades.
TAIN (Drôme). — Cinéma Palace.
TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon.

TOURCOING. — Splendid — Hippodrome.
TOURS. — Étoile. — Théâtre-Français.
TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronoëis.
VALLAURIS. — Théâtre-Français.
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma.
VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air.
BONE. — Ciné Manzini.
CASABLANCA. — Eden.
SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma.
SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma.
TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Colléum. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascal. — Cinéma Théâtral Orasului T-Séverin.
CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.
MONS. — Eden-Bourse.
NAPLES. — Cinéma Santa-Luella.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.



Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEDETTES DE L'ÉCRAN EN CARTES POSTALES BROMURE

Extrait du Catalogue

(Envoi du catalogue complet sur demande)

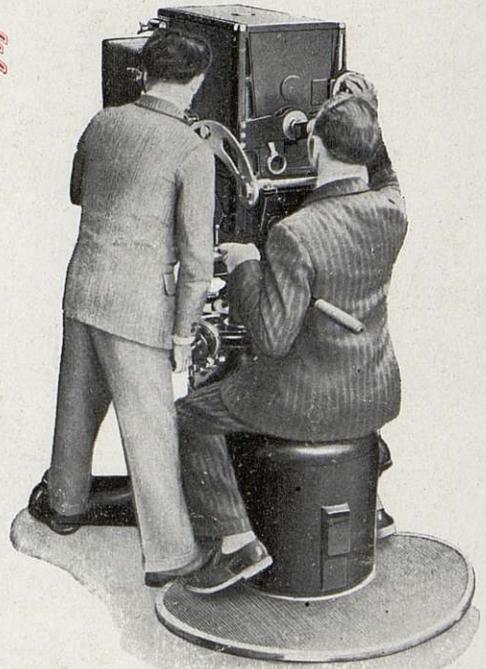
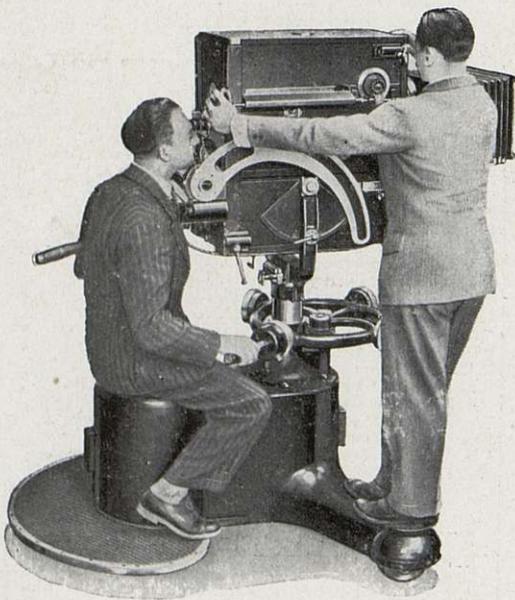
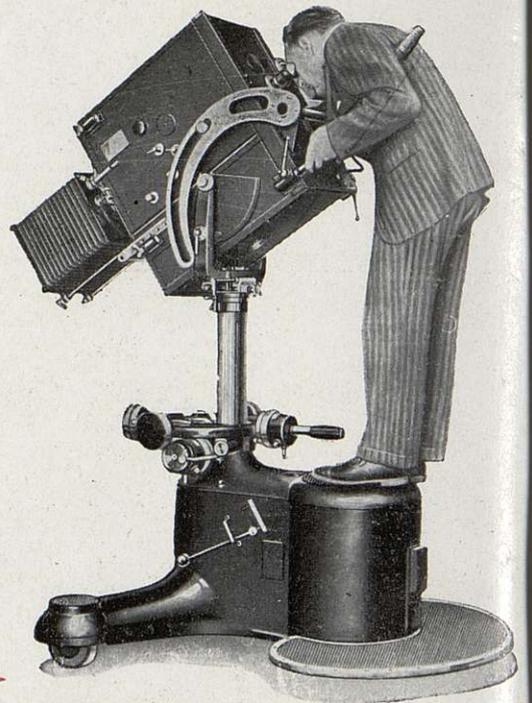
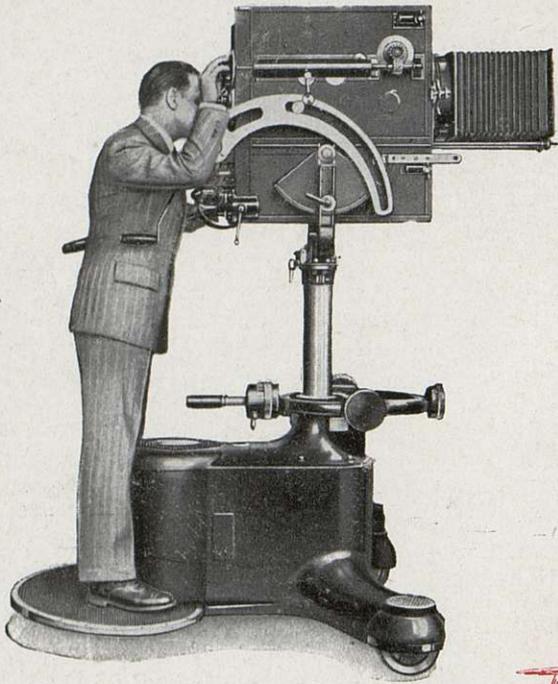
850. Clara Bow.	878. Fernand Fabre.	903. Meg Lemonnier.
851. Maly Delachant.	879. Anita Page.	904. Hugette ex-Duflos.
852. Maria Paudler.	880. Marcelle Chantal.	905. Suzy Vernon.
853. Betty Balfour.	881. Greta Garbo.	906. Janet Gaynor.
854. Corry Bell.	882. John Mac Brown.	907. Frances Dee.
855. Betty Bird.	883. Maurice Chevalier.	908. Rosita Moreno.
856. Anna May Wong.	884. Charles Rogers.	909. Bessie Love.
857. Marion Davies.	885. Gary Cooper.	910. René Lefebvre.
858. Grock.	886. Marion Davies.	911. Marie Glory.
859. Thomy Bourdelle.	887. Bebe Daniels.	912. Alice Roberte.
860. Maria Bell.	888. Greta Garbo.	913. Alice Roberte.
861. Harold Lloyd.	889. Henry Garat.	914. Pierre Blanchard.
862. Bessie Love.	890. Mary Brian.	915. Jaque-Carson.
863. Barry Norton.	891. Lily Damita.	916. Willy F. ...
864. Raquel Torres.	892. Maurice Chevalier.	917. Lilian Harlow.
865. Jeanette Mac Donald.	893. Claudette Colbert.	918. Boucot.
866. Jeanette Mac Donald.	894. Marlène Dietrich.	919. Georges Milton.
867. Harry Baur.	895. Jeanette Mac Donald.	920. Marie Bell.
868. Mady Christians.	896. Jeanette Mac Donald.	921. Willy Fricke.
869. Jean Murat.	897. Ramon Novarro, Suzy Vernon (Le Chanteur de Séville).	922. Lilian Harlow.
870. Alice Cocca.		923. Joséphine Baker.
871. Agnès Petersen.		924. Marlène Dietrich.
872. Maurice Chevalier (Le Petit Café).		925. Leila Hyams.
	DERNIÈRES NOUVEAUTÉS	926. Jeanne Helbling.
873. Henry Garat.	898. Pierrette Caillot.	927. Ramon Novarro.
874. Marlène Dietrich.	899. Ch. Chaplin.	928. Annabella.
875. Marlène Dietrich.	900. Ch. Chaplin.	929. Préjean et Annabella.
876. Suzy Vernon.	901. Dolores del Rio.	930. Fernand Gravey.
877. Danièle Parola.	902. Pierre Batcheff.	931. Albert Préjean.

LES 15 CARTES.....	Francs. 10 fr.
— 25 —	— 15 fr.
— 100 —	— 50 fr.

Adresser les commandes avec le montant à "Ciné-Magazine", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N° 309-08).
INDIQUER SEULEMENT LES N° DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 15, s'adresser directement chez les libraires. N'oubliez pas que l'affranchissement actuel de la Carte Postale illustrée n'est plus que de 15 centimes avec cinq mots, signature et date ; 40 centimes avec correspondance entièrement libre.

L'ÉQUIPEMENT AUTOMATIQUE QUE TOUT STUDIO MODERNE DOIT POSSÉDER



EMPLOYÉ PAR .

PARAMOUNT PUBLIX CORPORATION
 _____ STUDIOS PARAMOUNT _____
 _____ FILMS OSSO _____
 _____ BRAUNBERGER - RICHEBÉ _____
 SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FILMS PARLANTS _____

NEW-YORK
 ST-MAURICE
 PARIS
 BILLANCOURT
 PARIS

REX INGRAM MARKHAM PRODUCTIONS
 _____ U. F. A. _____
 _____ KLANG FILM _____
 _____ HUNNIA FILM _____
 _____ INTORGKINO _____

NICE
 BERLIN
 BERLIN
 BUDAPEST
 MOSCOU

ETC... ETC...